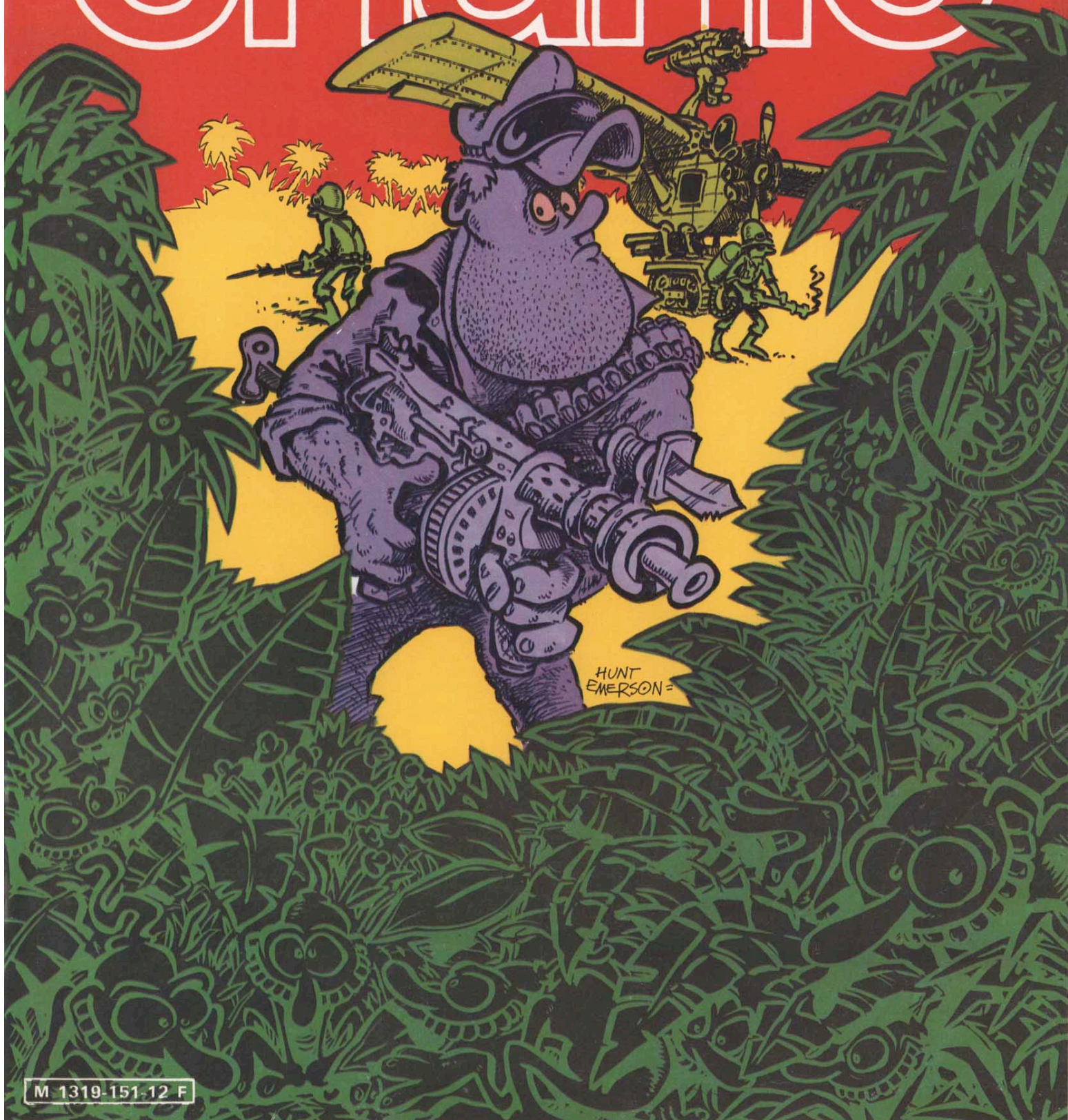


mensuel charlie

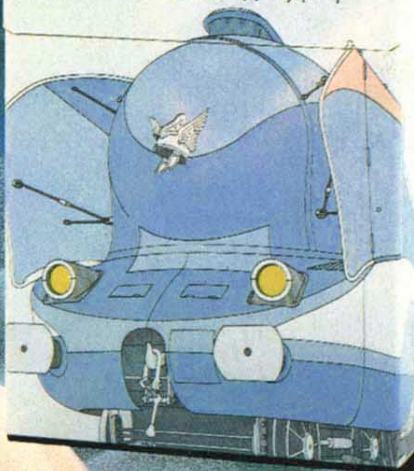
Août 81 - n° 151 - 12 F
Portugal : 175 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,95



GAULOISES

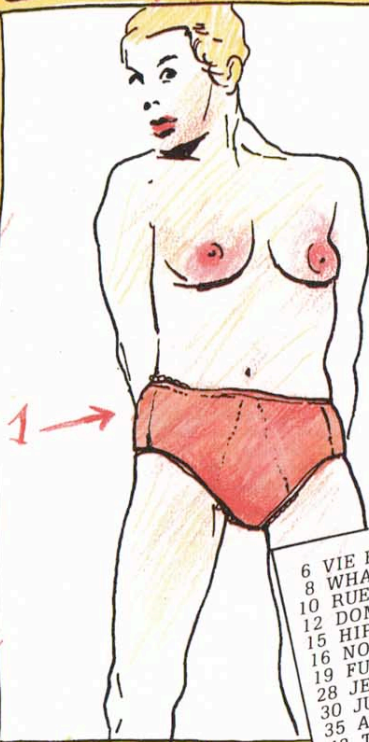
Blue Way

GAULOISES
BLUE WAY



GAULOISES BLUE WAY 20 CIGARETTES SANS FILTRE

Strip-teases



6 VIE ET MORT
8 WHAT'S UP DOC?
10 RUE DE LA HONTE
12 DOMMAGES DE GUERRE
15 HIPPOLYTE
16 NOURRITURES BIZARRES
19 FUGUE
28 JE DÉTESTE
30 JULES CUBE
35 ANARCOMA
43 TRAFFIC
52 BLANCHE NEIGE
59 POLAR DE RENARD
64 ALOYS
66 COLLECTIONNEURS
67 THUNDER DOGS
81 ESPAGNOLE
84 FOSDYKE SAGA
85 VERITABLE DICO DE LA B.D.
96 POUSSIN
92 POLARS
94 GAUTIER
96 PETITS MIQUETS



Que c'est énervant la vie de rédacteur en chef. Ce mois-ci CHARLIE risquait de sortir tout nu, sans couverture! La personne qui devrait me remettre le dessin de couverture de Hunt Emerson, fraîchement arrivé du Royaume Uni, s'était fait voler sa valise à la gare de Barcelone ou j'étais à la recherche du sang neuf. En vitesse mais avec la main sure, Emerson a

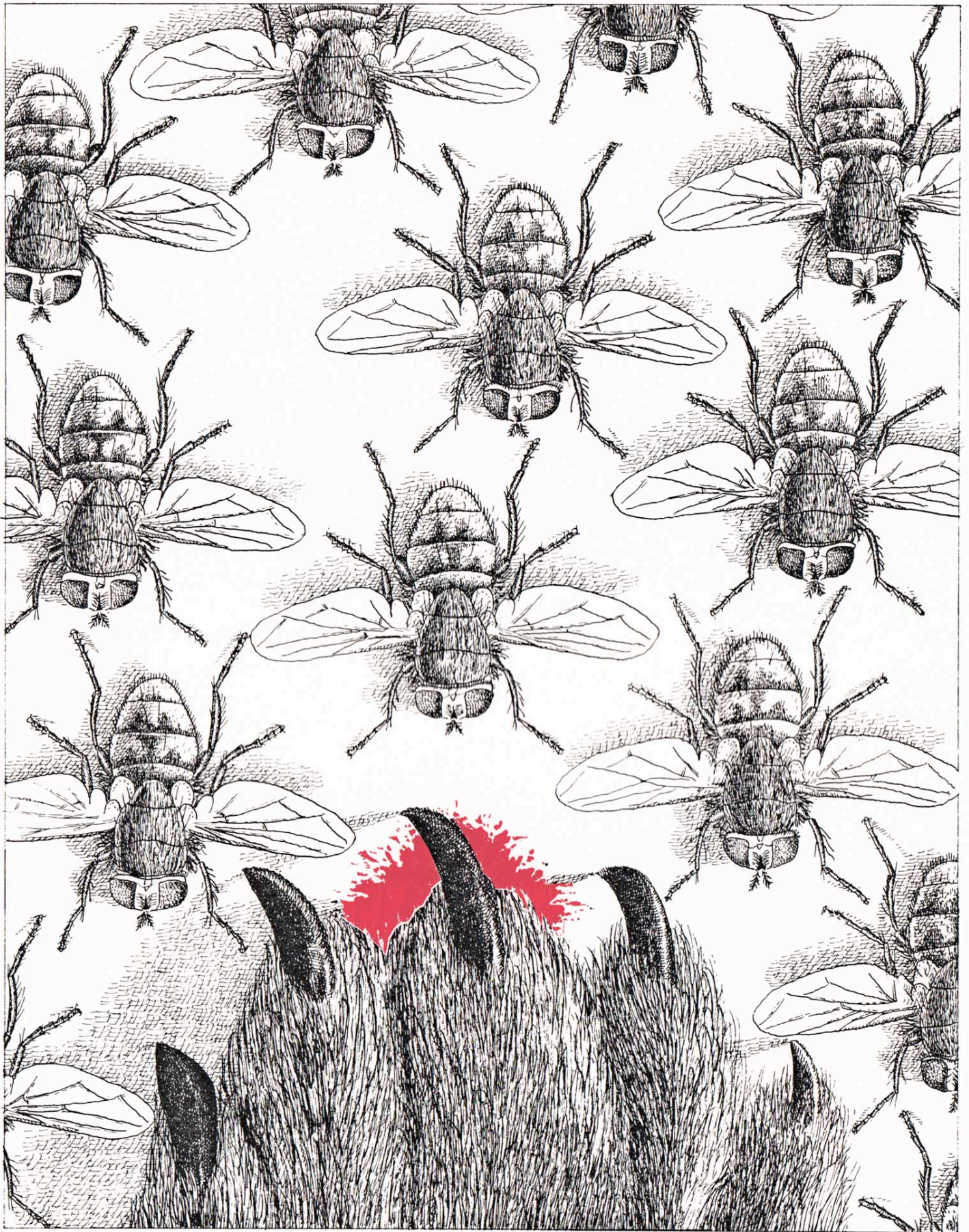
fait une autre couverture. Si vous n'aimez pas son histoire "THUNDERDOGS" vous devez vraiment consulter un médecin. Pas de Rousseau ce mois-ci. // était atteint d'une maladie dont je n'ai pas compris le nom. Pour pas avoir l'air con je n'ai pas osé lui demander de le répéter. En septembre une double ration Rousseau, pour

conclure son histoire. L'épisode de Gautier devrait être publié en juillet, celle de juillet en août. Pour le reste tout va bien, comme vous voyez en lisant ce numéro *Ally*

Directeur de la publication : Georges Bernier.
Rédacteur en chef : Willem
Rédactrice en chef adjointe : Blandine Jeanroy.
Correctrice : Michèle Colibert.
Éditions du Square,
S.a.r.l. capital de 250 000 F.
Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
Abonnement 12 numéros : 150 F.
Étranger (bateau) : 170 F.
Changement d'adresse : joindre 2,50 F en timbres.
C.C.P. 16 458 77 C Paris.
Dépôt légal : 2^e trimestre 1981
Imprimerie : Avenir Graphique
Photocomposition : Presses Maubert.
Distribution : N.M.P.P.
Printed in Italy.
Commission paritaire n° 61 425.
Promotion/publicité :
Sylviane Souccar
Tél. : 747.11.65

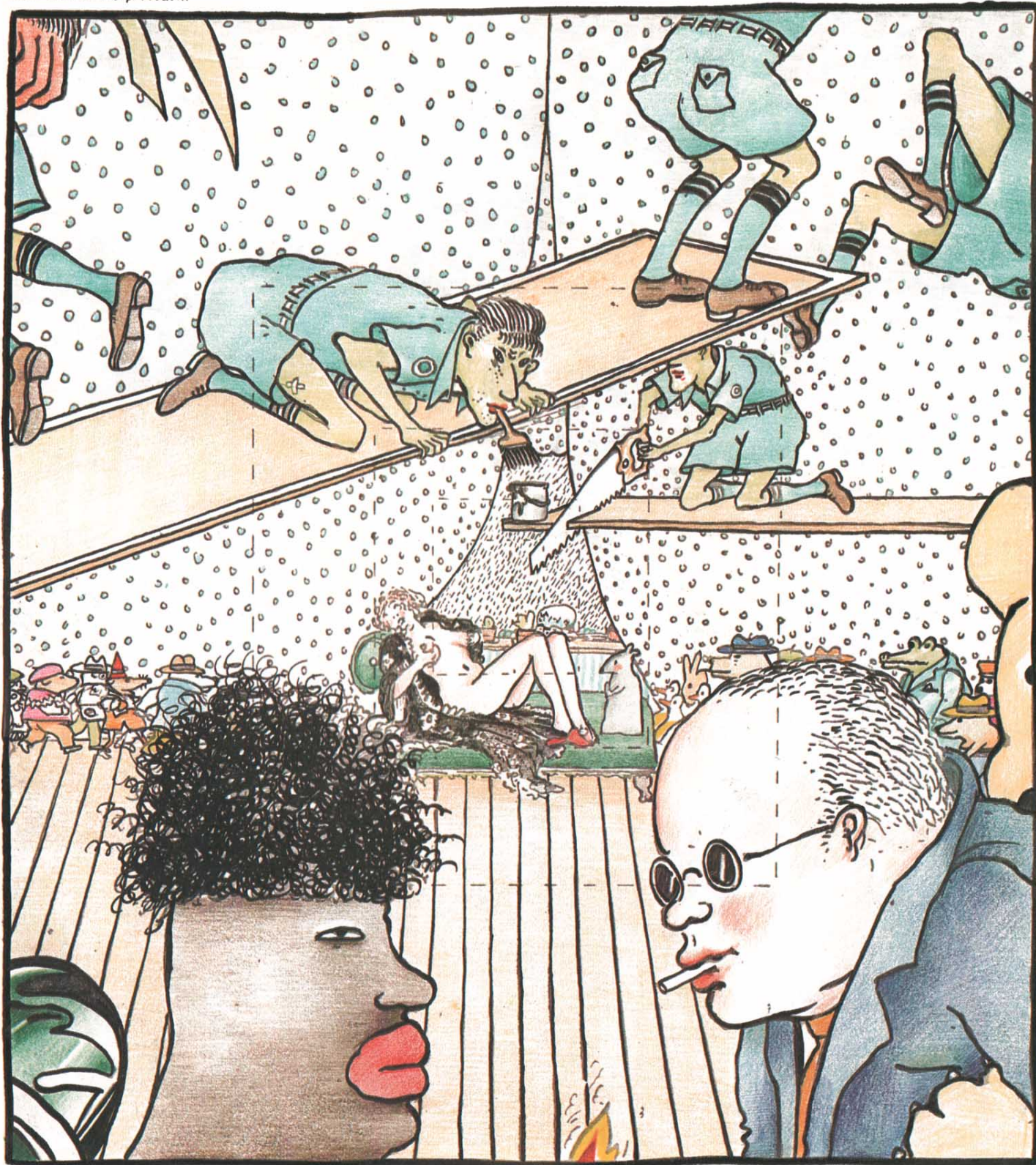


LE DÉNOYAUTEUR DE CHATS, UNE INVENTION D'AVENIR.
(BIENTÔT EN VENTE : LE DÉCAPSULATEUR DE NOUVEAUX-NÉS.)

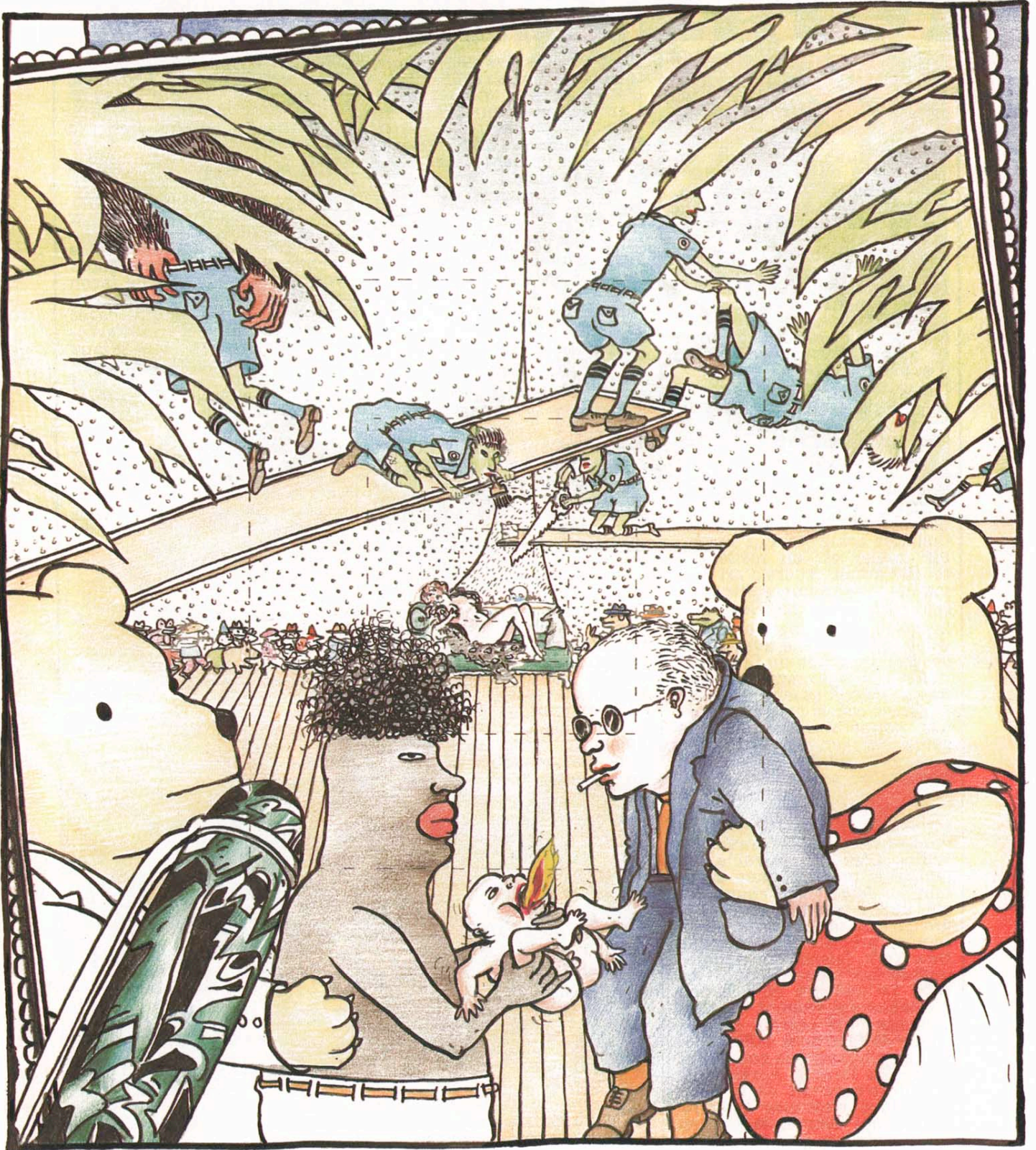


LA VIE ET LA MORT

Suite du numéro précédent



JOOST ROELOFSZ



(à suivre)



RAY HARRYHAUSEN, ROI DE L'ANIMATION ET DE LA SÉRIE B

Bien que le metteur en scène de *Clash of Titans* s'appelle Desmond Davis, il s'agit bel et bien du nouveau film de Ray Harryhausen. Car, comme pour tous ses précédents films, l'attrait, l'intérêt et la patte de l'« auteur » viennent entièrement des effets spéciaux, des trucages et des animations de monstres fantastiques sortis du crâne dégarni de ce gamin d'une cinquantaine d'années.

Car Harryhausen fait partie de ce genre de types qui se découvrent une passion étant mômes et décident de jouer toute leur vie. Sa révélation à lui, c'est le *King Kong* de Schoedsack et Cooper, animé par Willis O'Brien, qu'il découvre à l'âge de treize ans. Il suit une formation très complète, car son futur métier est un métier de touche-à-tout : cours d'art dramatique, de photographie et de sculpture, à Los Angeles.

Ses premières images animées, il les impressionne avec Georges Pal, un grand du film américain de marionnettes animées. Harryhausen a réalisé quelques courts métrages avec des poupées classiques, du genre *Mother Goose Stories*, *Little Red Riding Hood*, *Hansel and Gretel*, ou *the Story of Rapunzel*, avec des marionnettes bien ringardes. Vous voyez le topo. C'est en 1946 qu'il montre ses premiers travaux à Willis O'Brien. Miracle, le maître le prend comme assistant sur *Mighty Joe Young*. Et, en 1953, il travaille seul sur *le Monstre du temps perdu*, où un reptile préhistorique attaque New York, faisant fuir à toutes jambes les passants dans les rues. Le monstre en question dégingle des wagons de marchandises qui sentent la maquette du fond de la salle, et réduit en allumettes le grand huit d'une fête foraine. Après, c'est *le Monstre venait de la mer*. Cette fois, c'est une pieuvre géante qui détruit le Golden Gate Bridge de San Francisco.

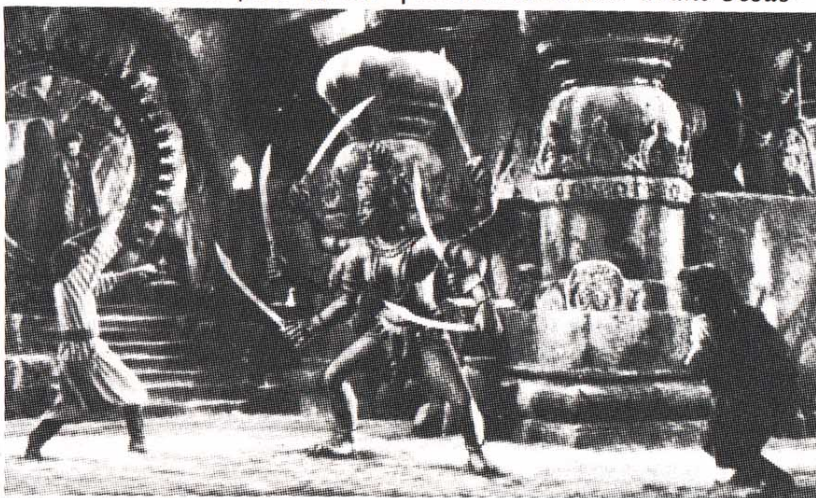
Dans les rues, les gens courent toujours. Le plus rigolo, c'est la disproportion exagérée de l'animal. Comme dans les « Godzilla » ou autres niaiseries japonaises, les créatures sont tellement immenses, tellement invraisemblables qu'elles ne sauraient vraiment faire peur. Son film suivant est un classique de la pure S-F américaine des années cinquante : *Les soucoupes volantes attaquent*. Dans les rues, les gens continuent à cavalier. Heureusement l'armée intervient, avec ses destroyers et ses B 52... Toute la panoplie est là ; savant, fille de savant, capitaine et lieutenant aux casquettes plates, soucoupes-œufs-sur-le-plat et bannière étoilée.

Après un petit tour du côté des monstres préhistoriques réalistes (*Animal World* et *A des millions de kilomètres de la Terre*), c'est *le Septième Voyage de Sinbad*, premier d'une série de trois, les thèmes des aventures merveilleuses aux pays des contes permettant toutes sortes d'apparitions imaginaires. C'est aussi les films les plus « série B » qu'on puisse imaginer. Princesse au décolleté généreux, héros-fakir, châteaux-toc en incrustation, histoire cul-cul au possible. Mais, question animation, Harryhausen se déchaîne. Le terrible cyclope passe un marin à la broche (une marionnette pour la cir-

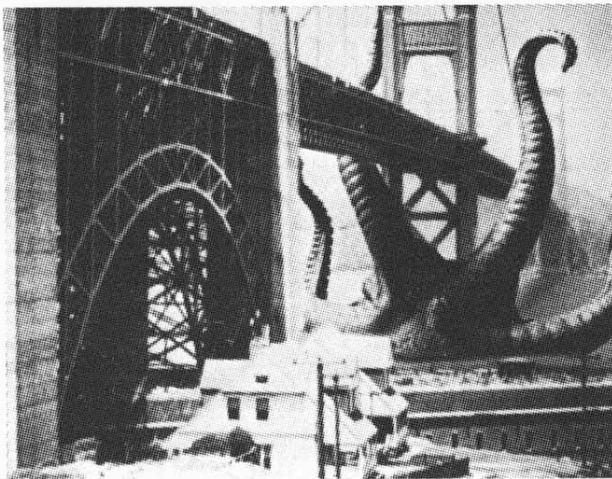
constance), un oiseau à deux têtes sort d'un œuf et Sinbad affronte une cohorte de squelettes, sur une musique tonitruante du grand Bernard Herrmann.

Pour réaliser ses trucages, le talent de Harryhausen est multiple. D'abord créer les monstres, les sculpter, les fabriquer de manière à pouvoir les animer, grâce à des armatures de métal articulées, faire se mouvoir ces personnages de façon absolument réaliste et intégrer, grâce à la science des trucages (travelling-mattes, transparences), les poupées animées aux acteurs vivants. Très souvent Harryhausen montre un réel génie d'animateur. D'autant plus que ces bestioles ne se contentent pas de prendre des poses, mais à chaque fois se lancent dans de féroces combats. Il est d'ailleurs étrange de constater que Harryhausen n'est pas plus que O'Brien ou les quelques autres spécialistes du genre considéré dans les ouvrages spécialisés sur l'animation.

Les Voyages de Gulliver utilisent essentiellement le travelling-matte pour mélanger petits et grands acteurs. Après deux adaptations de Jules Verne et de H. G. Wells (*l'Île mystérieuse* et *les Premiers Hommes dans la Lune*), Jason et les Argonautes revient au genre Sinbad, tandis que *Un million d'années avant Jésus-*



Le voyage fantastique de Sinbad



Le monstre venait de la mer

Christ ou la Vallée de Gwandi nous emmène dans un autre genre de série B ; le style homme préhistorique bien coiffé, avec Raquel Welch en peau de bête déchirée juste ce qu'il faut en proie aux tourments quotidiens de la nature, et, bien sûr, avec le lot habituel de sales bêtes, de la tortue géante au ptéranodon.

Les deux derniers films du maître, *le Voyage fantastique de Sinbad* et *Sinbad et l'Œil du tigre* se distinguent particulièrement par une Kâli, la déesse aux six bras, qui, bien entendu, ne trouve rien de mieux que de se battre à l'épée contre le héros (migraine garantie pour Harryhausen qui dut animer indépendamment les six bras

THEY COULDN'T ESCAPE THE TERROR!
THEY COULDN'T BELIEVE THEIR EYES!
AND NEITHER WILL YOU!

"The Beast"

From 20,000 Fathoms

It's alive!

The King of Prehistoric Sea-Giants raging up from ages past to tear a city apart!

Starring: PAUL CHRISTIAN - PAULA RAYMOND - CECIL KELLAWAY
KENNETH TOBEY - JACK PENNICK
Screen Play by LOU MORHEIM and FRED FREIBERGER
Photography by Jack Russell, A.S.C. - Associate Producer BERNARD W. BURTON
Technical Effects Created by RAY HARRYHAUSEN - Music by David Buttolph
Produced by HAL CHESTER and JACK DIETZ - Directed by EUGENE LOURIE - Distributed by WARNER BROS.

Suggested by the SATURDAY EVENING POST
story by RAY BRADBURY

WARNER BROS. THRILL-PICTURE YOU'VE BEEN HEARING ABOUT ON TV AND RADIO!



Un million d'années avant J.C.

sans se mélanger les pincesaux...) et un monstre pour une fois sympathique, craintif, au bon cœur, offrant un nouveau style de jeu et d'animation.

CLASH OF TITANS

Et voilà qu'arrive la dernière production de Ray Harryhausen (suite page 14)

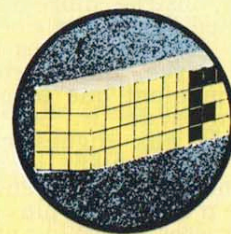
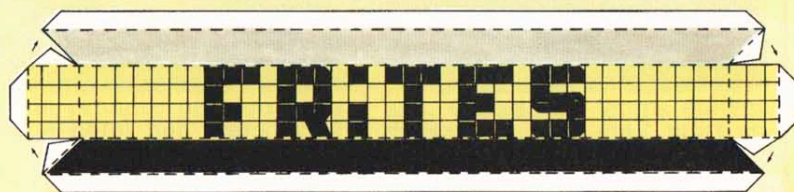
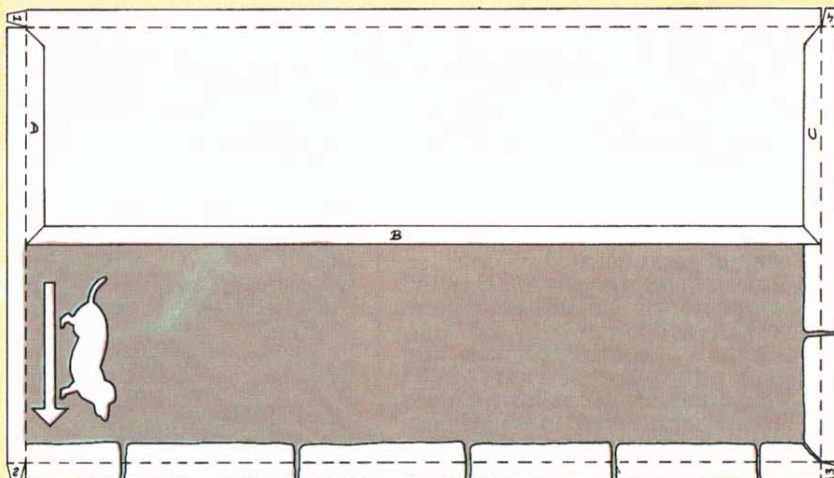
(suite du n° précédent)

7. 13, RUE DE LA HONTE

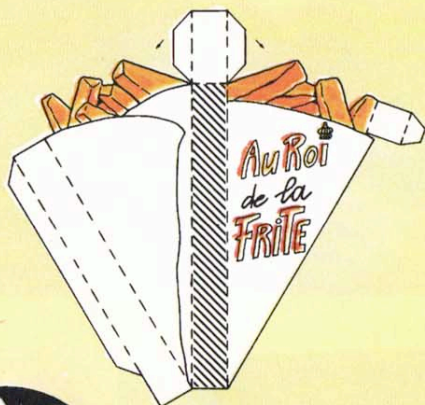


- Coller cette façade sur le trottoir à l'aide des languettes A, B et C.
- Rabattre ensuite le toit et coller les languettes 5 et 6.





« Monter cette enseigne comme une boîte (photo ci-dessus). La coller ensuite sur la façade à l'endroit indiqué.



« Monter cette enseigne comme sur la photo ci-contre et la coller sur la façade à l'emplacement correspondant indiqué par des hachures.



« Le personnage se colle recto-verso.

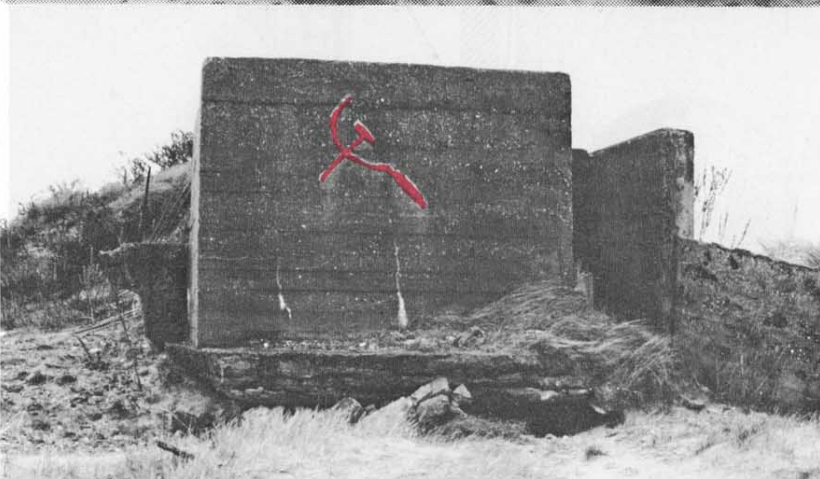
(à suivre)

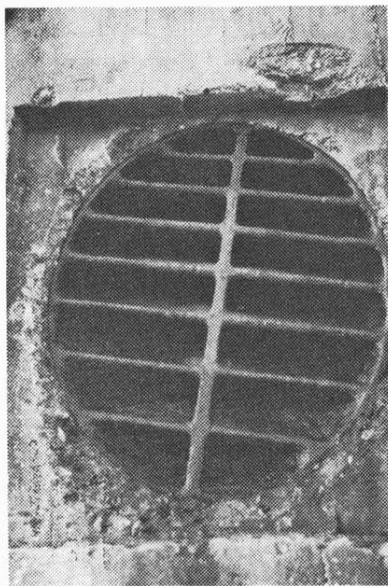


IOUTE la théâtralité d'un front de mer muté en mur défensif qui pouvait paraître définitif, telle était la réalité du littoral belge sur sa soixantaine de kilomètres et au sortir de la guerre. Tourelles, bow-windows, vérandas et loggias, toits en terrasse, étages de lucarnes, toits en pavillons, toujours exposés plein nord, tout était obturé, bouché, clos, aveuglé de briques et de béton, obstrué, muré dans l'apparence paisible et « belle époque » des céramiques de couleurs vives, qui, partout, ne dissimulaient que meurtrières et angles de tir. Les rampes d'accès aux digues condamnées continuaient le décor à l'infini. Jamais la vacuité de la plage n'avait paru plus grande. De grosses mines ayant rompu leurs orins y dormaient, échouées, ponctuant d'énormes points noirs les lignes verticales et aussi noires des brise-lames... Japonaiseries sur fond sable et gris que hérissaient encore, par bancs, les épieux de Rommel (1), le maréchal suicidé.

Au-delà de leurs façades atteintes de cécité, les maisons communiquaient entre elles à coups de mitoyennetés transpercées qu'une signalétique allemande noir sur jaune éclairait... *Luftschutzraum. Flakturm, Bk.I., Bk.II, Bk. IV (2), Pk. VIII, Flak, Pak, Kd XXII...* Autant d'inscriptions mystérieuses pour jeux de pistes labyrinthiques, et s'ouvrant sur des portes blindées claquant comme des culasses (3). Les dunes étaient piquées de « *Achtung! Minen...* » Parmi elles (cette fois antipersonnels) se trouvait « Chonchonette », notre villa, en bien piteux état. « Chonchonette » se situait en bout de digue et, l'*Atlantikwall* ne venant pas jusqu'à elle, elle s'était vue flanquée d'un bunker... Point d'appui côtier ou bunker d'artillerie légère, je ne sais, mais il était, lui, en parfait état.

Son simpliste mais robuste principe constructif l'avait préservé des injures d'une mer du Nord souvent furieuse et contrastait avec « Chonchonette »

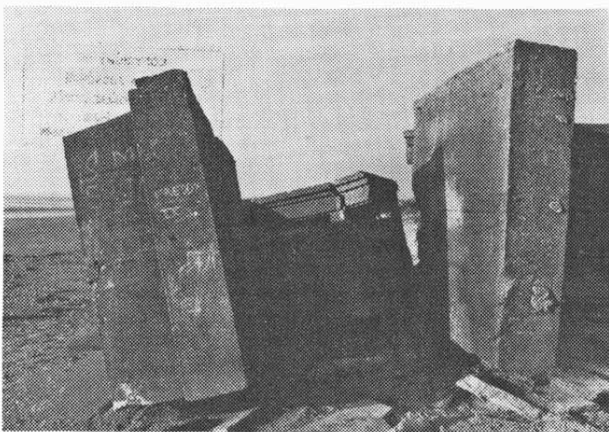
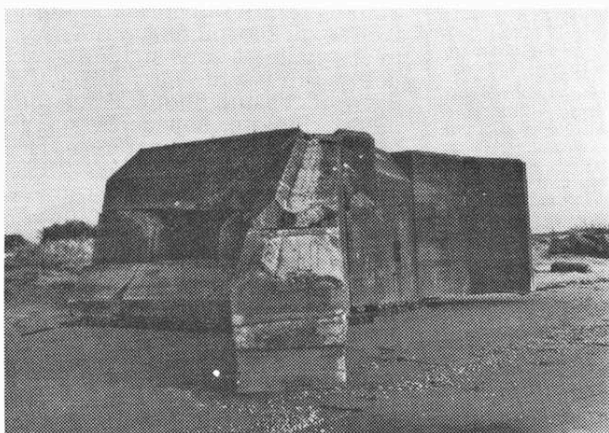




et sa dentelle de Saint-Gall faitière qui se déginguait. Le délabrement des coquets pignons de bois en saillie faisaient, hélas ! peine à voir. Cependant que battaient, tous carreaux brisés, les doubles fenêtres iadis si confortables, nous décidâmes, ma mère, mes sœurs et moi, de prendre pension dans quelque hôtel non transformé

en mess pour officiers de batteries côtières. Nous choisîmes le « Saumon rose »... (4) Unique, sobre et intacte résidence, dont la propriétaire entretenait une luxuriante passion pour les plantes vertes. Un jardin botanique servait de salle à manger et nous accédions à nos chambres par une allée double de palmiers. L'eau était tiède, l'ordinaire maigre et le saumon rose rare. Sucré et laiteux, une sorte de lactucarium suintant de l'aquosité vert-jeunes-pousses-ambiantes nous faisait l'effet d'un narcotique, à moins que ce ne fût la faim anesthésiant nos instincts. L'investigation des forteresses - aaaah ! la forteresse Europe ! - creuse ! Ce fut cette faim poignante liée aux expéditions guerriéro-immobilières qui, un après-midi, fut cause du drame... Ma sœur aînée s'était vu refuser, par ma mère, un peu d'argent de poche ; elle avait alors vingt-cinq ans... Cet argent, elle se proposait de l'investir dans l'achat d'une gaufre au sucre et à la crème. Mieux, elle se proposait de la partager avec son jeune frère - j'avais, alors, tout juste dix ans. Certes, les temps étaient durs. Mon père était mort en

1943 et nous étions raides ; et puis on ne mange pas entre les repas. Le célèbre peintre Gainsborough, dit-on, avait autant de plaisir à voir un violon qu'à l'entendre... Toutefois, était-il raisonnable d'exiger, d'une grande fille en pleine croissance, une maturité esthétique identique à celle du maître de Sudbury et lui demander de regarder une gaufre plutôt que de la manger ? Outre que la connotation entre le violon de l'honorable membre de la Royal Academy et la gaufre de ma sœur me semble douteuse, quand bien même celle-ci eût été au sucre et à la crème, très sincèrement... Je ne le crois pas ! Or la déraison appliquée, souvent, est mère de l'excès. Donnant raison à mon splendide aphorisme, ceux-ci n'allaient pas tarder à se manifester. Grande bringue efflanquée par la guerre, ma sœur aînée avait un caractère imprévisible et violent. En char à voile (5), traversant, à la lice de basse mer, les creux inondés de la plage immense, elle m'avait confié, au travers de gigantesques éclaboussements, avoir toujours voulu être un homme... Trempés, ses cheveux collés par la vitesse lui en



(1 volume : 384 pages,
format 150 x 220, relié)
Collection ESPACES

35 SIÈCLES DE POÉSIE AMOUREUSE

choix
de poèmes
du monde
antique
par Pierre HALAT



Anthologie réalisée
par Pierre HALAT
Préface de
Max-Pol FOUCHET

Réalisée avec patience et clarté par un amoureux de la poésie, cette anthologie présente une triple originalité :

- elle couvre une très large période de l'histoire littéraire (de 1500 av. J.C. à nos jours) ;
- elle concerne à peu près tous les pays du monde ;
- elle adopte une classification thématique.

Quinze thèmes — d'où autant de « chapitres » — se sont imposés à l'auteur.

Oeuvre ambitieuse par son ampleur et originale par sa présentation, 35 siècles de poésie amoureuse montre avec éclat l'universalité et la permanence de cet événement plein de mystère qui se cache sous le verbe aimer. Malgré les mutations des sociétés, les ruptures des idéologies, voici l'étrange miroir où hommes et femmes s'identifient, se reconnaissent et vivent leur part d'éternité.

Le cherche midi éditeur
DIFFUSION GARNIER

En vente chez votre Libraire habituel

donnaient lès allures. Mais les allures, elle s'en foutait... Ce qu'elle voulait c'était prendre, quand elle le souhaitait... Difficile en ces époques de réserve gourmées d'intérêt.

Quoique, pour l'heure, sa frustration fût d'une autre nature, elle n'en décida pas moins une mutation radicale... Mais, cette-fois là, sa mutabilité devait être d'ordre social plutôt que génétique. Afin de pourvoir à nos appétits aiguisés par la mesquinerie de ma mère et puisque nous étions sans ressources personnelles, l'insensée prit l'incroyable parti de se lancer dans une quête ! Ma sœur et moi nous déguisâmes en mendiants et de par les rues nous mendiâmes... Elle suppliant, moi m'accrochant à sa pauvre main. Déjà, nous en étions arrivés à dépasser les espérances de nombreuses gaufres, lorsque, doublant le coin d'un pâté de maisons fortifiées, pour un rapide bilan à l'abri du vent (6), nous tombâmes sur, bon chic-bon genre, ma mère, calmement accompagnée de mes trois autres sœurs...

Dire qu'elles nous reconnurent d'emblée serait excessif – nos déguisements étaient parfaits – mais, lorsque, sous mon costume marin souillé et troué, lorsque, sous la robe en charpie de ma grande sœur, lorsque, sous nos visages et nos mains expressément maculés, elles nous reconnurent... leur réaction ne manqua pas de l'être (excessive). Le carnaval et sa période du Mardi gras étaient passés depuis des mois. Nous étions en juillet et quoique le fond de l'air pour la saison fût frais, incarnadine, ma mère suffoquait. « Mendiier ! Avoir mendié ! », haletait-elle (7) cependant que deux de ses filles pouffaient et la troisième, bégueule, l'approuvait d'un silence bouffi.

De ma maman. l'incantation supplicieuse « Mendiier ! Avoir mendié ! », au vrai, n'était qu'un « Vous a-t-on vus ? Qui vous a vus ? »... Provocante, arrogante, convulsée de mépris, enfin, ma sœur aînée contemplant, sans un mot, la scène... Puis, avec une infinie douceur, elle me dit : « Viens, Jean-Marie, allons acheter « nos » gaufres. » La tempête s'était levée. Le grain nous cinglait. Les gaufres étaient chaudes. Il était totalement exclu que nous les dégustions à la Résidence (8). Nous les avalâmes près de « Chonchonette », au creux du bunker dont le sas d'entrée commençait à s'enva-

hir de sable. De l'embrasure de tir nous embrassâmes la plage et la mer barrée d'écume blanche... La grille d'aération respirait doucement, dissipant mal une odeur cristallisée de sel et d'urine. Froide à présent, la crème était molle et le béton glacé, soudain alangui... Chers lecteurs, bonnes vacances !

Jean-Marie de Busscher

(1) Au long des plages, on en retrouve encore enfouis dans le sable. Ce sont des fers à béton en tortillons (comme c'est mignon) dont la point acérée se proposait d'accueillir le parachutiste et de le retenir par le tortillon, vous voyez ce que je veux dire... Plutôt que d'entraîles ou de membres déchiquetés, ils sont à présent incrustés de coquillages et de cristallisations de sable rouillé. L'effet est très décoratif et d'un insolite qui, souvent, surprendra vos invités.

(2) Bk. I, Bk. II, Bk. IV sont, bien sûr, les abréviations militaires de bunkers I, II, et IV. Pour Pk. kd, Flak, Pak, à vous de trouver. Toutefois je puis vous affirmer que Flakturm est une tour de D.C.A. (ce qui, pour Flak, devrait vous mettre sur la voie). Luftschutzraum étant un abri antiaérien.

(3) Dans ces labyrinthes privés d'électricité, à la seule lumière d'une torche ou sous le coup de jour d'une meurtrière, on découvrait des salles à manger pour officiers décorées de fresques illustratives de la vie de l'Atlantikwall ou apologétiques de l'idéologie nazie ; des postes de commandement aux fils arrachés couverts des stars du III^e Reich et, bien sûr, des casemates et des abris... le tout enchevêtré dans un décor bourgeoiso-balnéaire fait de lambris modern style, de tableaux exaltant la pêche à la crevette et la vie rude des marins aux temps glorieux de la marine à voile. Les salles de bains subsistaient dans les torsions de la plomberie. Il n'était pas rare d'y trouver quelque lit Renaissance flamande mais à baldaquin.

(4) Nous le gagnâmes à pied et valises à la main... Non contents d'avoir transformé notre « Chonchonette » en point d'appui permettant d'assurer la continuité de leur triste ligne de défense, les Allemands avaient aussi réquisitionné notre superbe limousine quoiqu'elle consommât dix fois trop de carburant pour eux en fin de parcours (ils ont dû sûrement l'abandonner quelque part... Quel gâchis !). En cette fin de guerre et ce début de paix, ma mère avait donc beaucoup perdu : un mari, une voiture, une villa à la mer... Et ce n'était pas fini.

(5) Pour ceux qui l'ignoraient, le char à voile est un long et large châssis tubulaire monté sur trois ou quatre roues et muni d'un grément et d'une voileure de type marconi, c'est-à-dire triangulaire sans pour autant être latine comme c'est le cas de certaines embarcations bien évidemment méditerranéennes, tel le bouter. Les deux sièges au ras du sable ne sont nullement carrossés. Les allures sont : vent arrière, grand large, vent de travers, et permettent des vitesses de près de cent kilomètres à l'heure. Son exaltante pratique vous laisse généralement trempé bien plus que sur un voilier. De ce sport, ma sœur avait été « championne » avant guerre. Notre char à voile avait été retrouvé dans les caves de « Chonchonette » en relativement bon état (les Allemands avaient sans doute autre chose à faire) et nous avions pu (patiemment) le restaurer.

(6) Les billets risquaient de s'envoler.

(7) Elle avait tout de suite saisi la coupure (si j'ose dire...) et compris à la jovialité de ma mine.

(8) De par notre pénible comportement, nous étions, suivant l'aphorisme de Lichtenberg, devenus pour la société comme « des vers dans les rouages d'une montre en bois »...

(suite de la page 9)

sen. Surprise, une superproduction. Produit par M.G.M., en dolby-stéréo, le *Choc des titans* aura coûté le double de ce qu'avait rapporté le dernier *Sinbad*. Gros risque financier apparemment car, malgré un soin particulier apporté à l'image et une interprétation un peu moins ringarde (un des « Sinbad » était interprété par le fils de John Wayne et la fille de Tyrone Power...) rien ne différencie ce film des précédents. Si ce n'est que les séquences animées ont des airs de remake et que la qualité de l'animation est souvent bien inférieure aux films d'antan. Le cadre en est la Grèce antique et ses légendes, joyeusement mélangées pour faire apparaître un cheval ailé qui pédale habilement dans les airs, mais qui souffre des raccords avec les gros plans d'un vrai cheval, un chien à deux têtes qui a dû déjà servir dans d'autres films, une Méduse qui pétrifie littéralement les gens en les regardant, et dont les cheveux sont des serpents qui ondulent, un monstre marin qui veut se farcir l'héroïne, offerte en sacrifice comme l'était Fay Wray à King Kong, un Calibos tantôt acteur, tantôt marionnette, une troupe de scorpions géants qui, avec quelques sons stridents en dolby, finissent par être effrayants et une chouette mécanique rigolote, source de gags qui détendent l'atmosphère, issue directement du robot D2R2 de *Stars War*. Tout ça représente deux cent quarante-quatre plans d'animation en truchage. Harryhausen a été cette fois assisté de Jim Danforth, qui jouit d'une certaine réputation parmi les spécialistes. Laurence Olivier joue Zeus, Ursula Andress une déesse, Claire Bloom (qui jouait dans le *Limelight* de Chaplin) une autre déesse néfaste. En revanche les deux héros principaux, ainsi que le metteur en scène et le scénariste, sont complètement inconnus, issus de la TV britannique. On aimerait voir de temps à autre Harryhausen travailler sur des œuvres un peu moins ringardes que ses péplums. Il y a dans *L'Empire contre-attaque* des marionnettes animées...

Mais Ray Harryhausen a un projet : *l'Enfer de Dante*, d'après les dessins de Gustave Doré. Il se délecte déjà à l'idée d'animer les milliers et les milliers d'âmes tourmentées. Un malade.

Rivoire et Carret



Hippolyte Romain 78



L'HERBE

L me semble que c'est dans les années 40 que circulaient un certain nombre d'histoires concernant un baron de Rothschild dont le prénom fut soigneusement caché ; une de ces histoires voulait qu'un de ses domestiques ait fait un jour irruption en sa baronnie présence en criant : « Il y a un homme affamé qui est en train de manger l'herbe de l'entrée ! » Le baron se précipita à la porte. « Mon pauvre ami, conseilla-t-il au malheureux, ne mangez pas cette herbe. Faites le tour de la maison et allez plutôt dans la cour de derrière, l'herbe y est beaucoup plus riche. »

Des nobles se sont également trouvés du côté, non des fournisseurs, mais des consommateurs d'herbe. Dans un pays qui n'est pas tout à fait étranger aux Rothschild, l'Autriche, le comte Rumford, né Benjamin Thompson, le seul Améri-

cain à avoir jamais été un pair du Saint Empire romain, essaya pendant un temps de suivre un régime à base d'argile ramollie, d'algues bouillies et d'herbe. Ce fut un échec. Le plus éminent consommateur d'herbe était un roi, Nabuchodonosor, qui (Daniel, V, 33) « fut envoyé en exil et mangea de l'herbe comme on mange de la viande » mais il était mentalement dérangé, à cette époque, et, par ailleurs, cette idée n'était pas venue de lui.

D'une certaine façon, nous mangeons tous de l'herbe puisque ce mot, selon un classement botanique, comprend le froment, le riz, l'orge, l'avoine, le maïs, le millet, le sorgho, le sucre de canne, et autres nourritures très couramment consommées ; mais nous nous en tiendrons ici au genre d'herbes que John Gerard, dans son ouvrage *Herball* (Herbier), appelait l'« herbe de prairie courante » et l'« herbe de petite prairie », qu'il semblait considérer comme moralement

mangeable, si l'homme réussissait enfin à trouver comment s'y prendre :

Les diverses sortes d'herbes sont apparemment différentes puisqu'on trouve des racines, des touffes, des tiges, des feuilles, des cosses, des épis ou des crêtes, écrivait-il, et nous pouvons affirmer qu'elles sont dotées d'un certain nombre de vertus, façonnées par le Créateur pour l'usage de l'homme, bien qu'elles aient été, de par la négligence générale, cachées et inconnues.

Il est vrai que la Bible, qui nous apprend que la première plante créée fut l'herbe (Genèse, 1, 11) et que l'herbe sera aussi la première détruite par le souffle de la première trompette annonçant la fin du monde (Révélation, VIII, 7), affirme aussi que « toute chair est de l'herbe », ce qui semble laisser supposer que nous devrions être capables d'en manger ; mais les moyens ne nous en ont pas été donnés sans passer par un intermédiaire. On trouve, dans l'herbe, des quantités utiles de protéines, mais celles-ci sont si intimement mêlées à la cellulose que les humains sont incapables de les digérer. Nous ne possédons pas, à l'image des vaches, chèvres ou moutons, des estomacs prévus pour surmonter cette difficulté, ni des tubes digestifs comme ceux des oies, qui nous permettaient de manger de l'herbe.

L'herbe fut proposée comme nourriture pour les humains par Joseph-François Foullon, conseiller d'Etat en France, en 1789, qui avait imaginé un système permettant de nourrir l'armée, mais avait oublié de tenir compte de l'existence de populations civiles. « Que fera le peuple ? », lui demanda-t-on. « Le peuple peut manger de l'herbe », répondit-il. Cette solution rencontra une certaine désapprobation qu'on lui manifesta en le faisant pendre. Et pourtant, beaucoup de gens ont mangé de l'herbe au cours de nombreuses périodes de famine. Pendant la grande famine, en Europe, qui dura peu ou prou du IX^e au XI^e siècle, les affamés mangèrent des écorces d'arbres, les chaumes des toits et l'herbe des champs, ce qui

- LES GRANDS DÉSASTRES CULINAIRES -

DE GLEN BAXTER



GRATIN de LANGOUSTE à la NORMANDE,
EDINBURGH 14/8/58

provoqua de gigantesques épidémies de dysenterie. En 1640, les Germains, dont le pays avait été ravagé par la guerre de Trente Ans, mangèrent de l'herbe et de la terre. En France, en 1709, un hiver précoce et terrible anéantit toutes les récoltes avant même qu'elles aient pu être moissonnées et le procureur général du Parlement de Bourgogne écrivit : « Les nourrissons survivent grâce à des bouillies d'herbe et de racines et les enfants de quatre ou cinq ans dont les mères n'ont même plus de pain à leur donner broutent dans les champs comme des moutons. » Et l'évêque de Mâcon rapportait : « Plus de la moitié de la population se nourrit exclusivement d'herbe ou de pain de fougères. » Il n'y eut pas de moissons non plus en 1710, en partie parce que les pousses de blé étaient mangées, aussitôt qu'elles apparaissaient, par les gens qui ne pouvaient pas attendre que le blé soit mûr. C'est sans doute une situation similaire qui donna naissance au proverbe suivant : « Quand l'herbe pousse, les chevaux meurent de faim » ; il s'agit d'un dicton anglais déjà si vieux au temps de Shakespeare que Hamlet, alors qu'il avait commencé de le citer, s'interrompt et dit : « Ce proverbe sent le renfermé. » Dans une région de France particulièrement touchée, un curé écrivit : « On voit des hommes et des femmes, des enfants grands et petits, le visage et les mains couverts de terre, raclant le sol avec leurs ongles, cherchant de petites racines qu'ils dévorent lorsqu'ils en trouvent. D'autres, moins industriels, paissent l'herbe comme des animaux. »

Lorsque Cortez assiégea Tenochtitla, les Aztèques, coupés de leurs sources alimentaires, « mâchaient du chiendent salé, des morceaux de briques, des lézards, des souris, de la poussière de terre, des vers », d'après un de leurs poèmes. Il ne s'agissait sûrement pas de chiendent, qui est une plante du Vieux Monde mais c'est ainsi que le traducteur l'appela et, comme le poème original est écrit en nahuatl, un langage que je connais assez mal, je ne peux pas déterminer de quelle herbe il s'agissait réellement. Peut-être le traducteur choisit-il le chiendent pour symbole d'une nourriture particulièrement mauvaise car cette plante n'a même pas la qualité de bien brûler, selon Thomas Hardy, qui a écrit : « Juste une petite

fumée sans flamme/montant de ces tas de chiendent. »

Certaines herbes ont été consommées en dehors des périodes de famine. Dans l'ouest de l'Amérique, les Indiens mangeaient de l'herbe de riz, sous la forme de ses graines, qu'ils écrasaient dans de la farine. Si l'on mange rarement les brins d'herbe, en revanche, leurs racines charnues ont souvent été consommées. Si nous retournons du côté des nobles, nous trouvons un personnage aussi célèbre que le duc de Bedford, vers la fin du XVII^e siècle, mettant de l'herbe au scorbut dans la bière de ses enfants, à chaque printemps nouveau (si vous êtes choqué par l'évocation d'un enfant en train de boire de la bière, révissez votre jugement : à cette époque, la bière était moins nocive que l'eau). L'herbe au scorbut (aujourd'hui nommée cranson officinal) porte bien son nom car sa forte teneur en vitamine C en fait un excellent remède contre le scorbut, chose qu'ignorait l'explorateur Vitus Jonassen Behring qui mourut le 19 décembre 1741, atteint du scorbut, sur une île baptisée à présent Behring, alors que, tout autour de lui, poussait abondamment l'herbe au scorbut.

Dans certaines régions d'Afrique, les jeunes pousses d'herbes aux éléphants sont mangées par les gens, et les scientifiques chargés de fabriquer les nourritures de l'avenir, comptent bien nous faire profiter un jour des bienfaits de ce régime, répondant ainsi au souhait de John Gerard, formulé dans l'adverbe « apparemment ». L'herbe aux éléphants est une source de protéines particulièrement riche. On a mis au point une technique permettant de séparer ce qu'on a appelé son « jus de protéines » du reste de la plante. Cette opération aura pour but d'ôter le goût amer et aussi la couleur verte de l'herbe et de la transformer en poudre, laquelle poudre sera ajoutée à des nourritures plus familières afin de nous permettre de nous nourrir sans en abuser. Une nouvelle victoire pour la gastronomie ! Il y a quelques années, l'université du Maryland, émergeant imprudemment du tombeau de l'Académie, mit au point des glaces à l'herbe. Je suis heureux de pouvoir vous dire que ce fut un ratage complet.

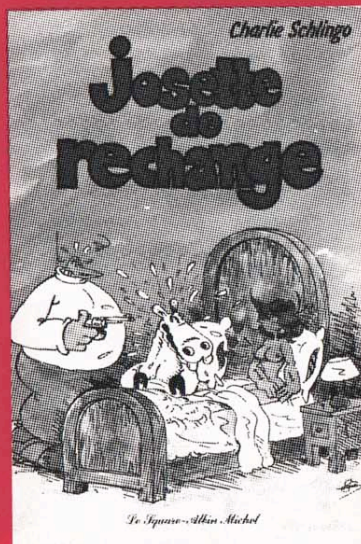
Waverley Root
(Traduit de l'américain
par Dominique Grange)

VIENT DE PARAÎTRE
AUX EDITIONS
LE SQUARE - ALBIN MICHEL

Copi La femme assise



Le Square - Albin Michel



Le Square - Albin Michel



Le Square - Albin Michel



*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1981 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1971 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

(suite du n° précédent)

FUGUE 4

VARENNE

DE NOUVEAU
SUR LES ROUTES,
LES PETITES ROUTES...
COMME S'IL EXISTAIT QUELQUE PART
UNE PORTE DÉROBÉE POUR CHANGER DE DÉCOR.

ET MOI
QUI PENSAIS
QUE CE SÉRAIT
UN VOYAGE
D'AGRÉMENT!

QUAND
ON FRÉQUENTE
LES ÉTATS-MAJORS,
ON SE FAIT SOUVENT
DES IDÉES PAREILLES

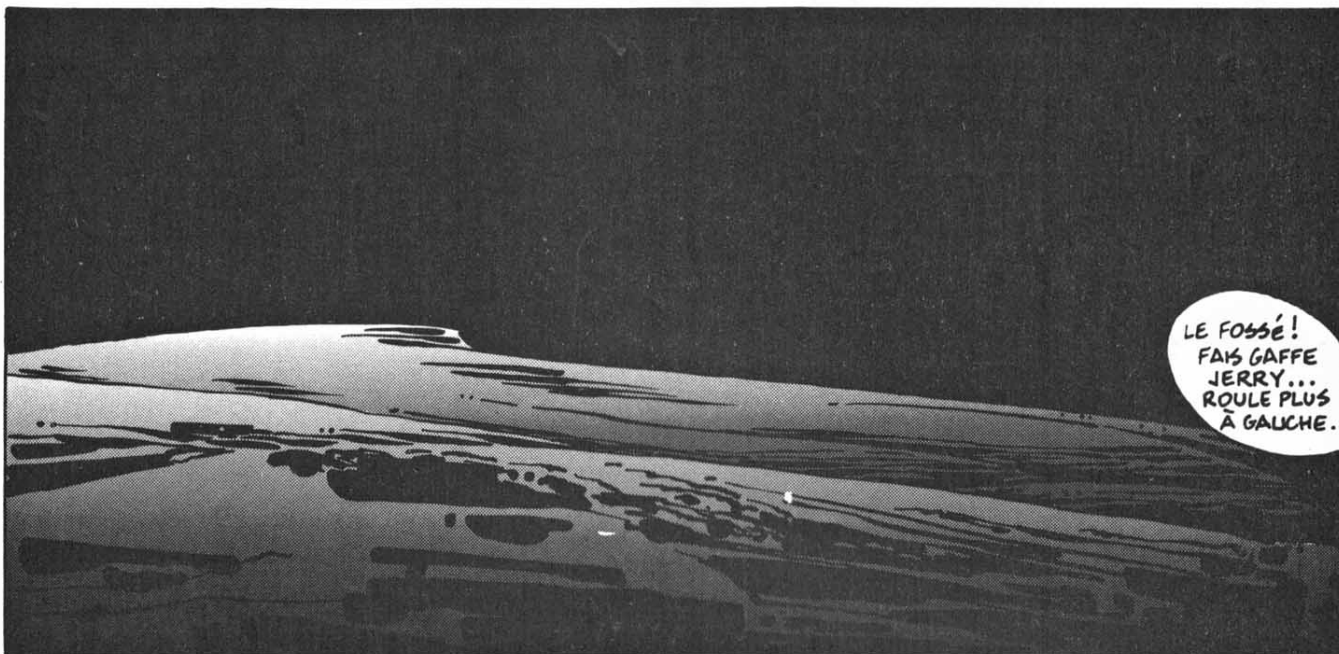
TU VEUX DIRE
QUE JE NE SUIS
QU'UN TENDRON

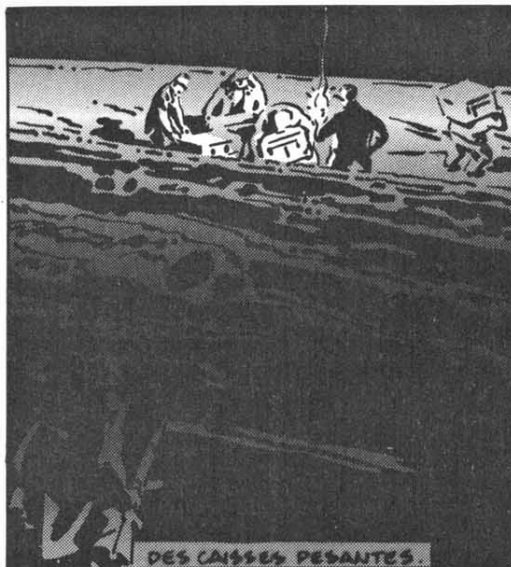
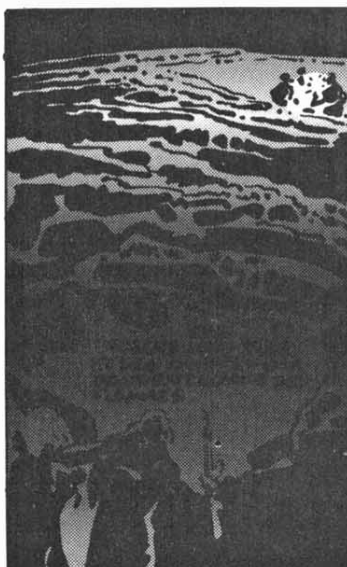
JE VEUX DIRE QUE
LES PETITS PLANQUÉS
ONT BESOIN
D'APPRENDRE
À VIVRE.

DES PLANQUÉS,
J'EN CONNAIS
MOI AUSSI.

UN TYPE QUI
S'APPELAIT FRENCHIE.
JE L'AI RAMASSÉ SUR
UNE BASE OÙ IL
ATTENDAIT JE NE SAIS
TROP QUOI, LA FIN DE
LA GUERRE PEUT-ÊTRE

DOUCEMENT
LES MÂLES, JE
N'AI PLUS QUE
VOUS POUR ME
PROTÉGER.





DES CAISSES PESANTES.



À
RADOMSKO



UN TRAFIC
NOCTURNE.
JE N'AI RIEN
COMPRIS



LA NUIT
EST DE PLUS
EN PLUS NOIRE.



LA CARTE
FRENCHIE

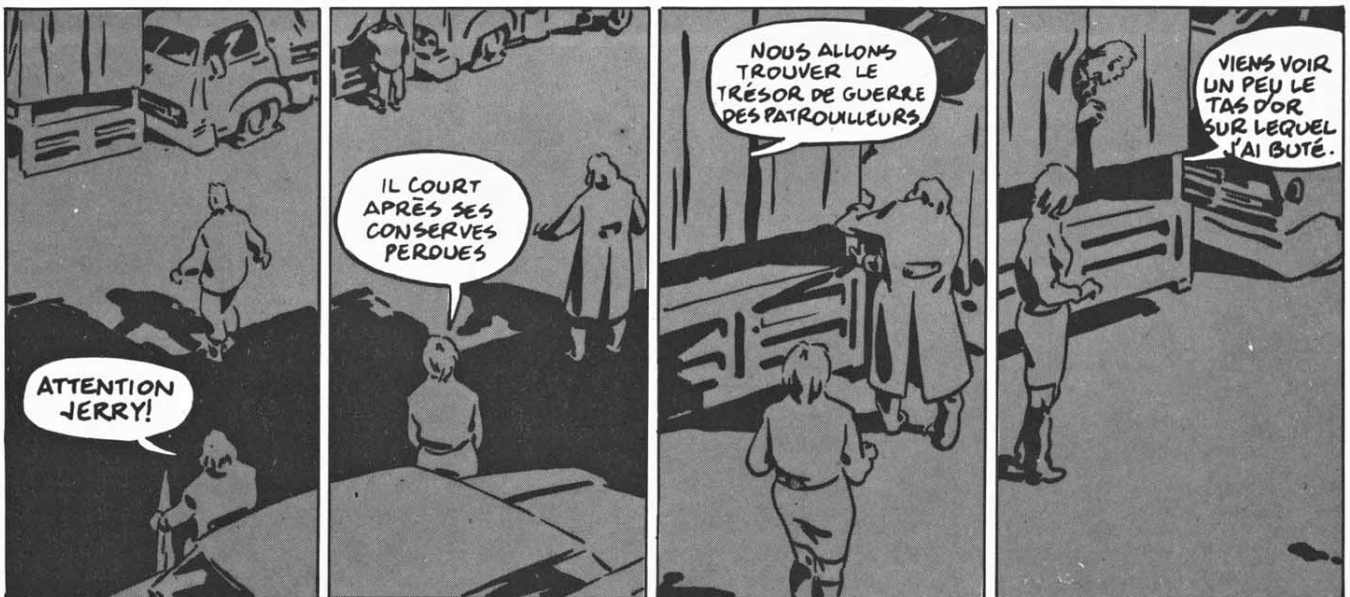
DE QUEL
CÔTÉ ?



ENFIN
UNE LUEUR

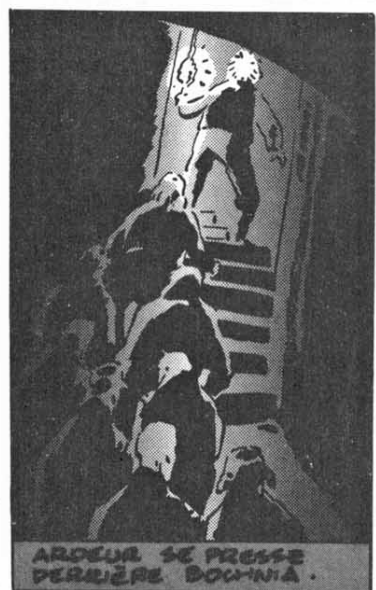


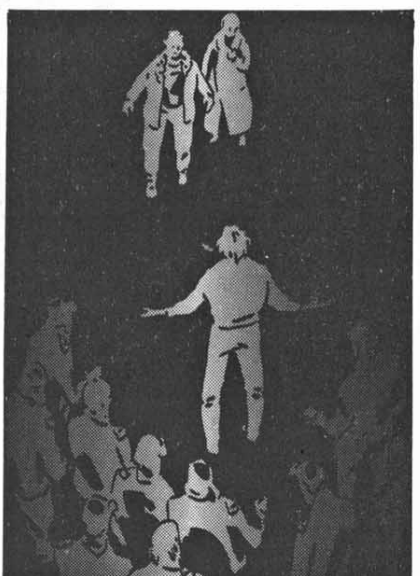
LES LUEURS
DE LA VILLE.
BRAVO JERRY.
NOUS SOMMES
ARRIVÉS À PRAGUE



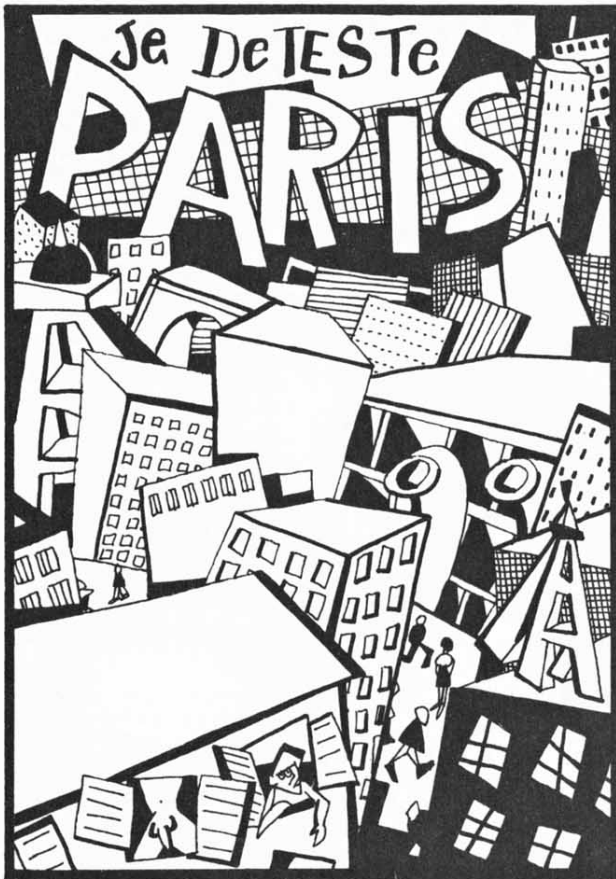


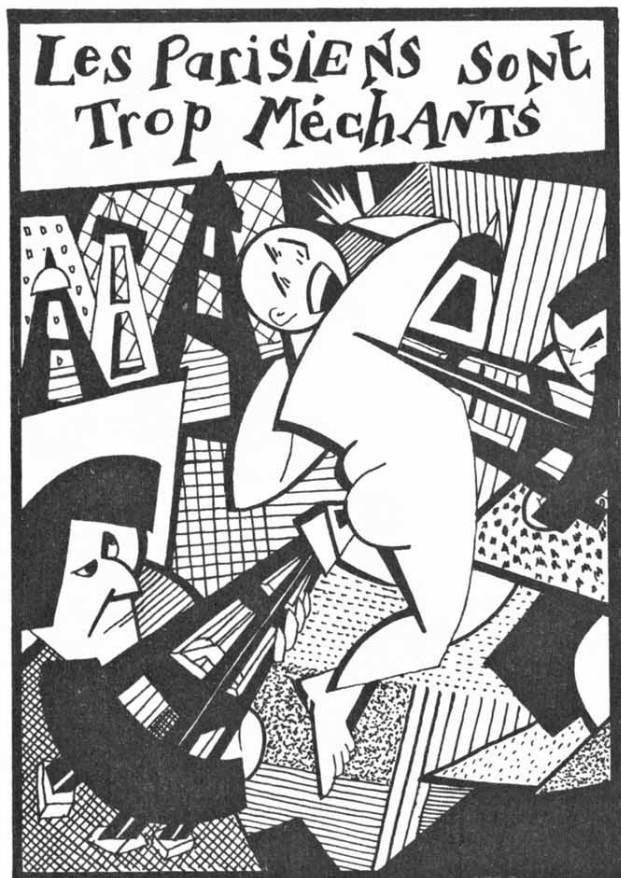














UNE AVENTURE TERRESTRE

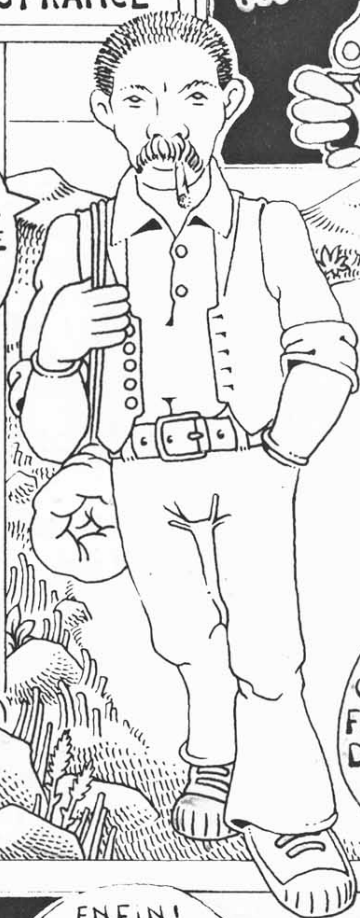
JULES CUBE

SUR LA CÔTE D'AZUR

par Remy



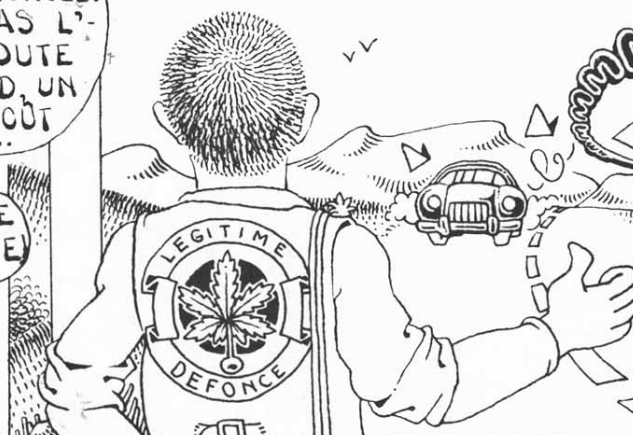
...BIENTÔT
4 HEURES QUE
JE MARCHÉ SUR
CETTE PUTAIN DE
ROUTE DÉSÉRTE
COMME UN
GLAND.



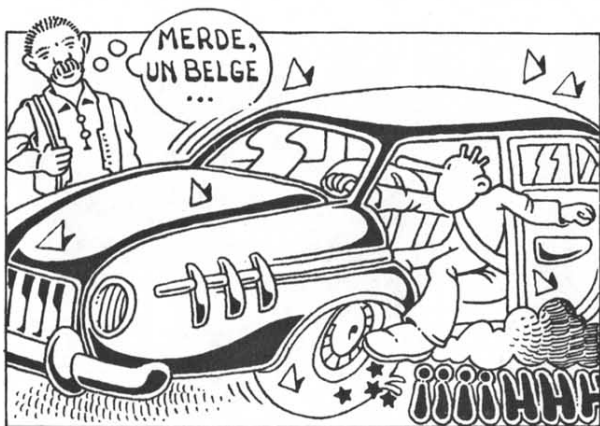
... ME TA-
PERAIS BIEN UN
COUP DE ROUGE/
FORMICA, HISTOIRE
DE VOIR SI ÇA A
TOUJOURS LE
MÊME GÔÛT

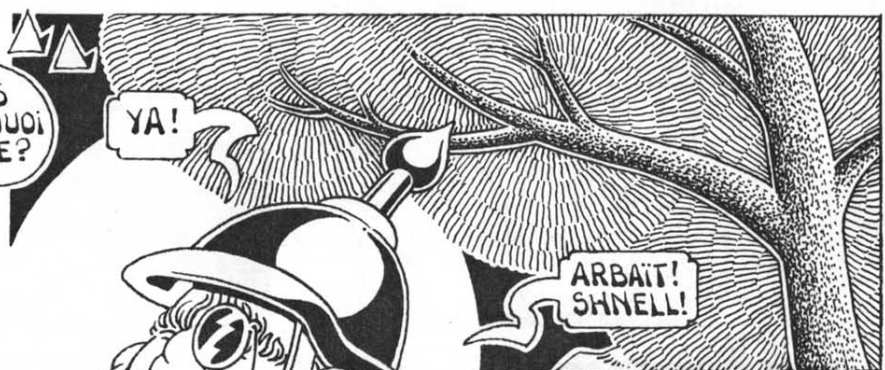
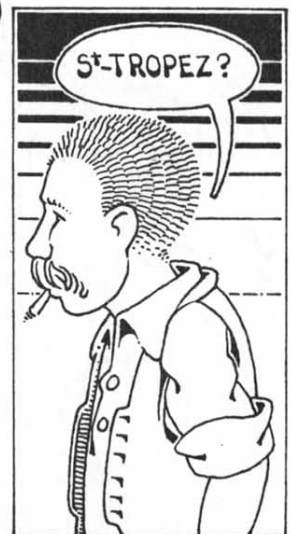


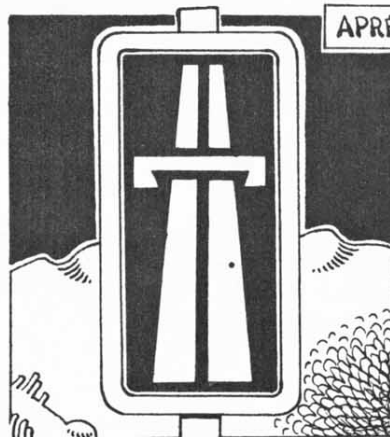
et B.
BLANC



mmmmmm

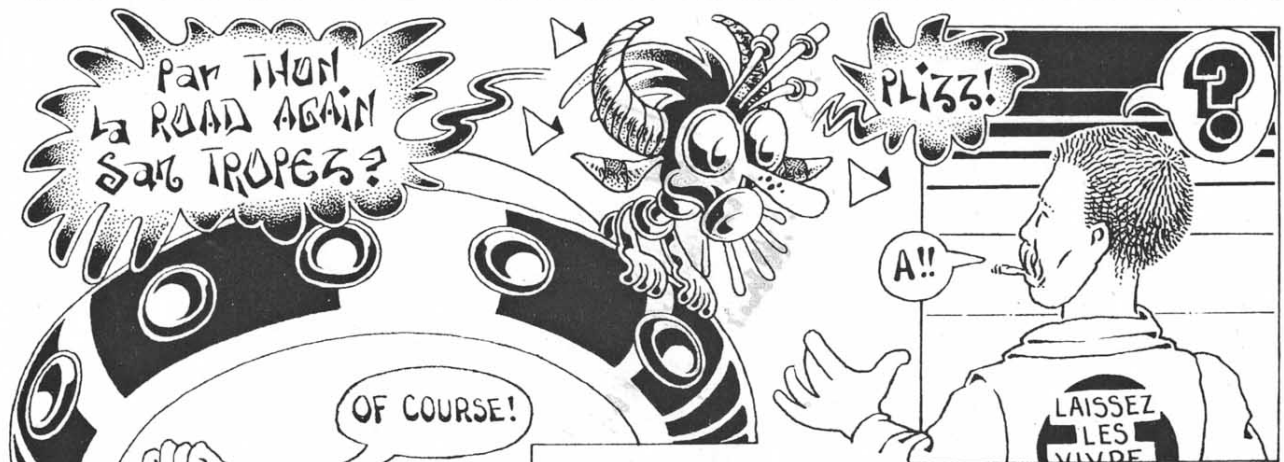






APRÈS QUELQUES HEURES DE MARCHÉ





ANARCOMA

CHAPITRE 2



RÉSUMÉ DU CHAPITRE I.

LA MACHINE SUPERSECRÈTE DU PROFESSEUR **ONLIYOU** A ÉTÉ VOLÉE DANS SON LABORATOIRE. **ANARCOMA**, QUI SE TROUVE CHEZ LUI EN TRAIN DE S'ENVOYER EN L'AIR AVEC SON MICHETON, APPREND LA NOUVELLE ET PART À LA RECHERCHE DE LA MACHINE. IL PENSE QUE C'EST LE SEÑOR DEL CABALLITO ET SA BANDE QUI ONT FAIT LE COUP ET Fonce VERS LE YACHT QUI LEUR SERT DE QUARTIER GÉNÉRAL. LE MICHETON, QUI FAIT PARTIE DE LA BANDE, PREVIENT SES POTES. SUR LE YACHT, ANARCOMA SE REND COMPTE QUE LA MACHINE N'EST PAS LÀ MAIS TOMBE DANS UN PIÈGE. IL RÉUSSIT À EN SORTIR EN SÉDUISANT LES DEUX TYPES CHARGÉS DE LE SURVEILLER ET EN ARRACHANT LA BITE DE L'UN D'EUX D'UN SOLIDE COUP DE DENTS.



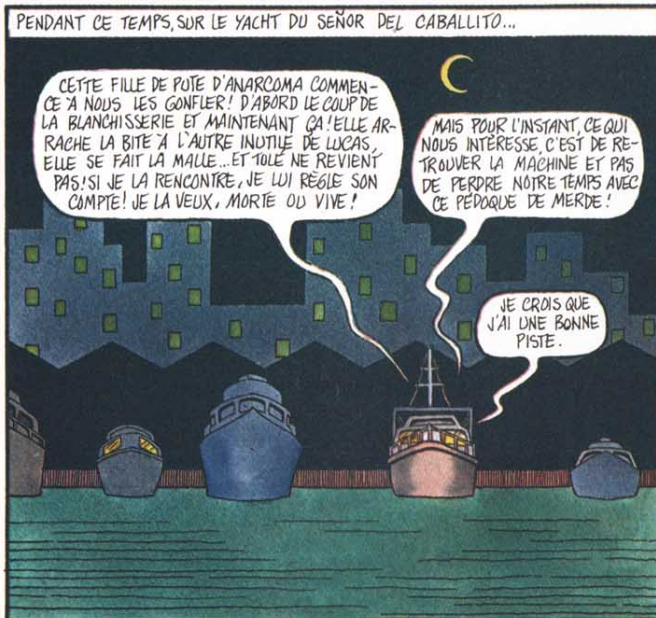




AAAAAYY!
YAAA!YAA!
UHH!FIUUU!
MMMMMMH!



PTF! QUEL SALOPERIE! C'EST TOUJOURS
PAREIL AVEC CETTE DOSE! MÊME PAS L'EMPS
D'SE FAIRE SUCER JUSQU'AU BOUT! BON, FAUT
QUE J'APPELLE LE GRÉLÉ ET LA GRENOUILLE
POUR QU'ILS LIVRENT LE CORPS CHEZ CATY.



PENDANT CE TEMPS, SUR LE YACHT DU SEÑOR DEL CABALLITO...

CETTE FILLE DE PUTÉ D'ANARCOMA COMMEN-
CE A NOUS LES GONFLER! D'ABORD LE COUP DE
LA BLANCHISSERIE ET MAINTENANT CA'ELLE AR-
RACHE LA BITE À L'AUTRE INUTILE DE LUCAS.
ELLE SE FAIT LA MALLE... ET TOLE NE REVIENT
PAS! SI JE LA RENCONTRE, JE LUI RÉGLE SON
COMPTE! JE LA VEUX, MORTÉ OU VIVE!

MAIS POUR L'INSTANT, CE QUI
NOUS INTÉRESSE, C'EST DE RE-
TROUVER LA MACHINE ET PAS
DE PERDRE NOTRE TEMPS AVEC
CE PÉDOQUE DE MERDE!

JE CROIS QUE
J'AI UNE BONNE
PISTE.



Y A UN REFOURGUE DU NOM DE DANI, QUI VEN-
DAIT DU MATOS VOLÉ, QUI A DISPARU ILYA QUEL-
QUES JOURS AVEC UN OBJET DE GRANDE VALEUR.
LES GARS DE LA BANDE L'ONT CHERCHÉ MAIS
FINALEMENT, IL S'EST FAIT BUTER HIER SOIR
DANS UN GARGOTTE ET APPAREMMENT, PERSONNE
N'A TROUVÉ TRACÉ DE L'OBJET EN QUESTION.

PAS TERRASSANT COMME TOUTA
AH, AH, ET QU'EST-CE QUI TE FAIT
DIRE QUE CET OBJET EST LA MACHI-
NE QU'ON CHERCHE? ET MÊME SI
C'EST ÇA, DE TOUTE FAÇON, LE TYPE
S'EST FAIT RECTIFIER, NON?



TOUTE LA POLICE DOIT
ÊTRE SUR LE COUP. ON POUR-
RAIT PEUT-ÊTRE ALLER
VOIR UN SPIRITE POUR
ENTRER EN CONTACT
AVEC LE MORT?

ENCORE UN TRAVELO?
BON, ET ALORS. POURQUOI
TU VAS PAS LE CHERCHER

TE FÂCHE PAS, LE GROS! J'EN SAIS
PLUS LONG QUE TU CROIS. CE TYRE
ÉTAIT LIÉ AVEC PASI, UN TRAVELO
QUI BOSSE DANS UN CLUB DE LA VILLE!

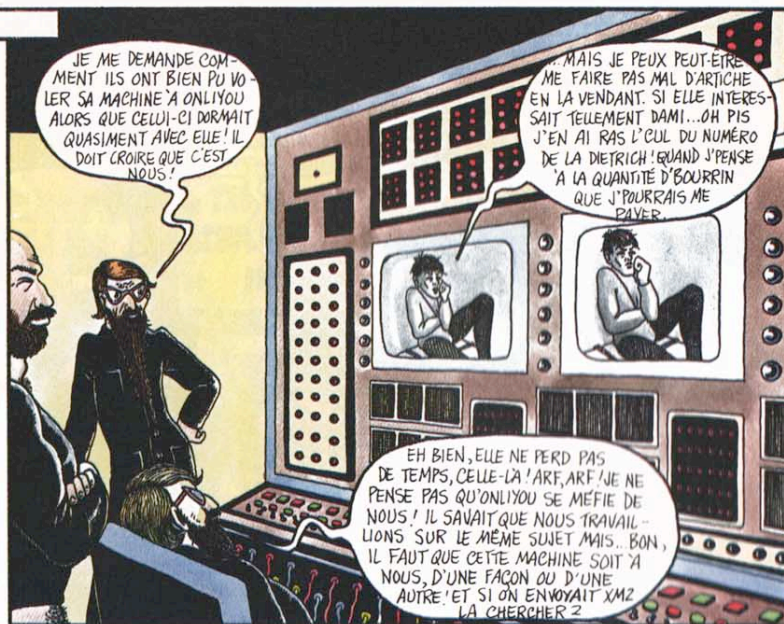


NON, C'EST PAS UNE TRÈS BONNE IDÉE
DE M'ENVOYER DANS CE GENRE DE CLUB.
J'AI AUCUNE CHANCE AVEC LES TRAVESTIS.
POURQUOI T'ENVOIES PAS LE NOUVEAU,
LA, LE BEAU BLOND? C'EST LE PLUS
FORT ET LE PLUS SEDUISANT DE
TOUTE LA BANDE!

JE, EH BIEN EHH... BON,
J'IRAI MAIS CE GENRE DE
BOULOT, ÇA M'PLAIT PAS TROP!
C'EST PAS QUE J'AI DES
PRÉJUGÉS MAIS... PFF! MOI,
LES TRAVELOS, ÇA ME
BRANCHE VRAIMENT PAS!

TU PARLES! Y EN A QUI
SONT SACRÉMENT BAISABIES,
PUTAIN DE MERDE!

AU MÊME MOMENT, AU LABORATOIRE DES FRÈRES HERR...

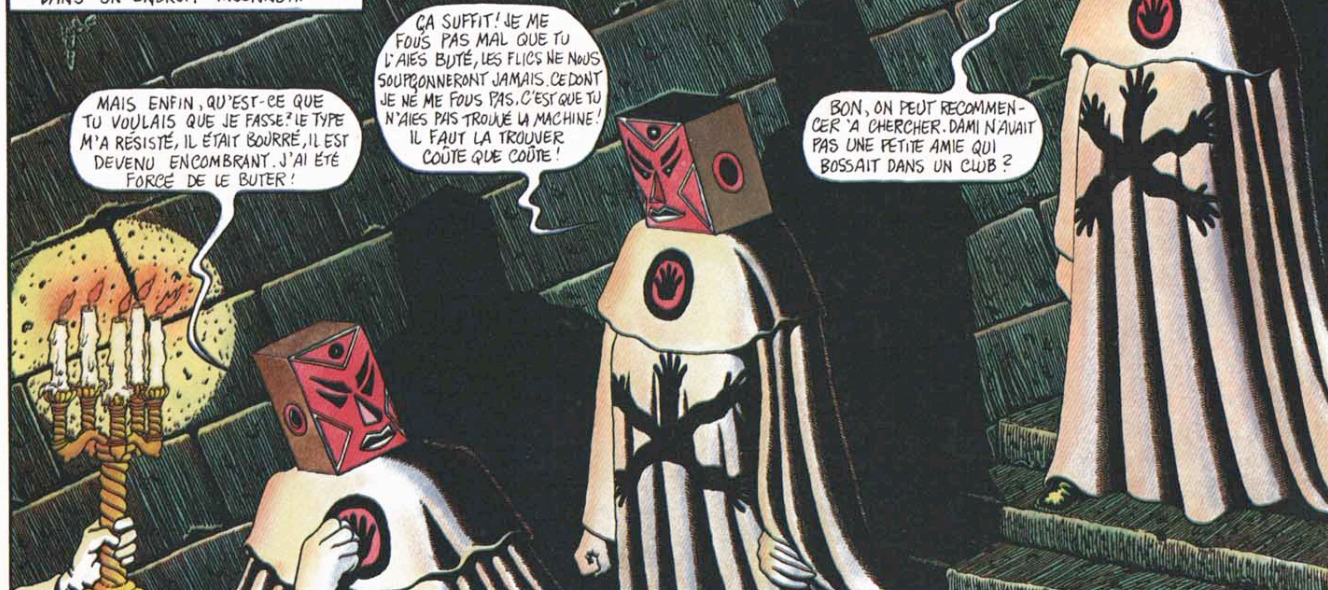


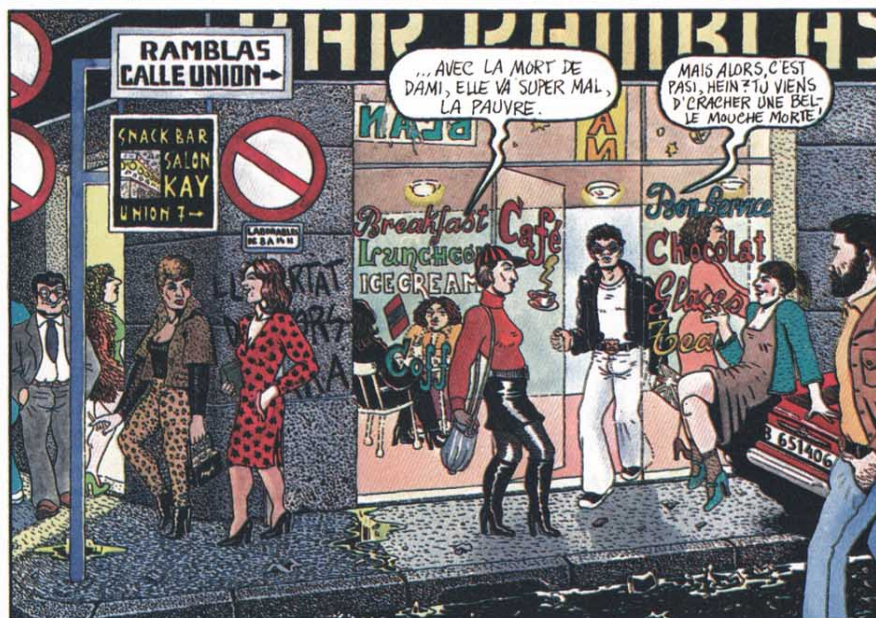
... ET CHEZ JAMFRY...

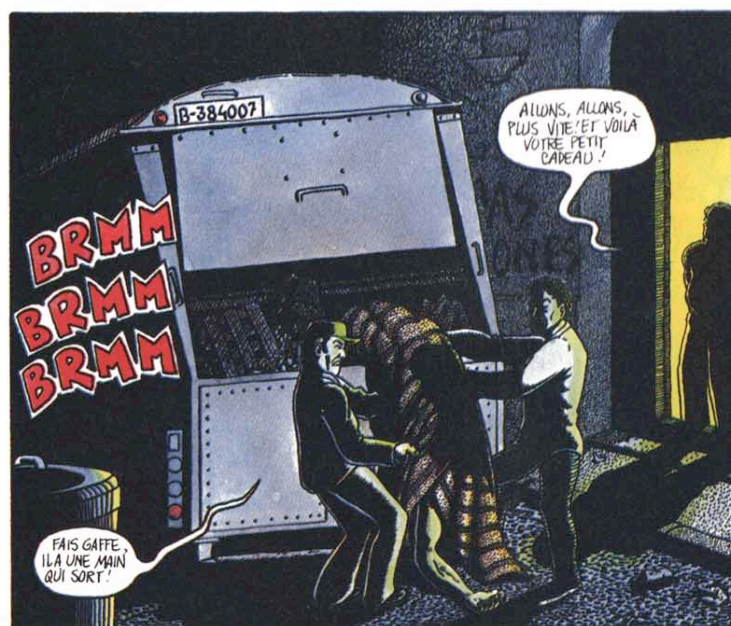
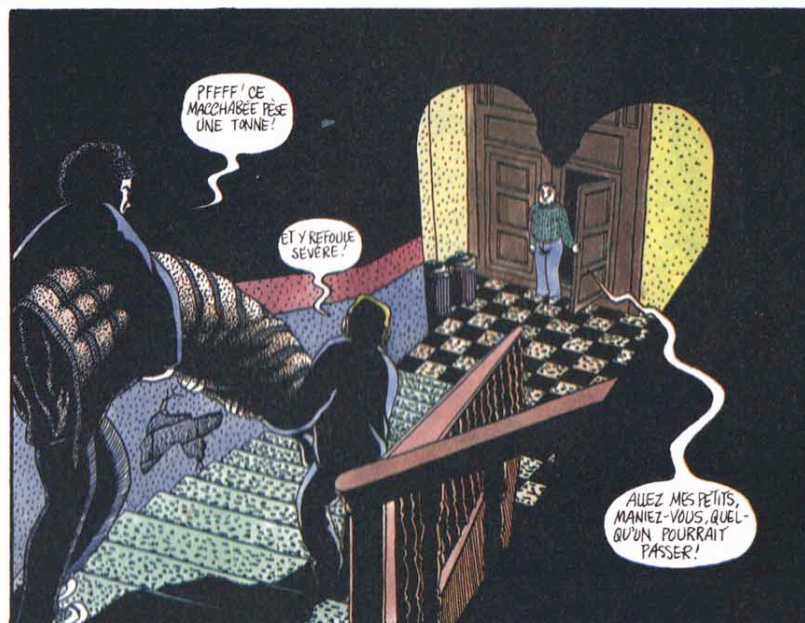


5

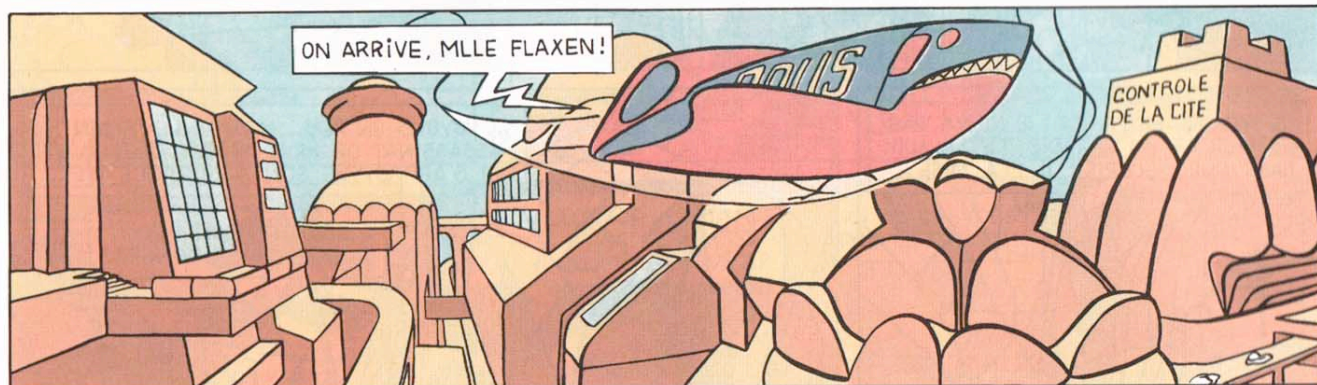
DANS UN ENDROIT INCONNU...

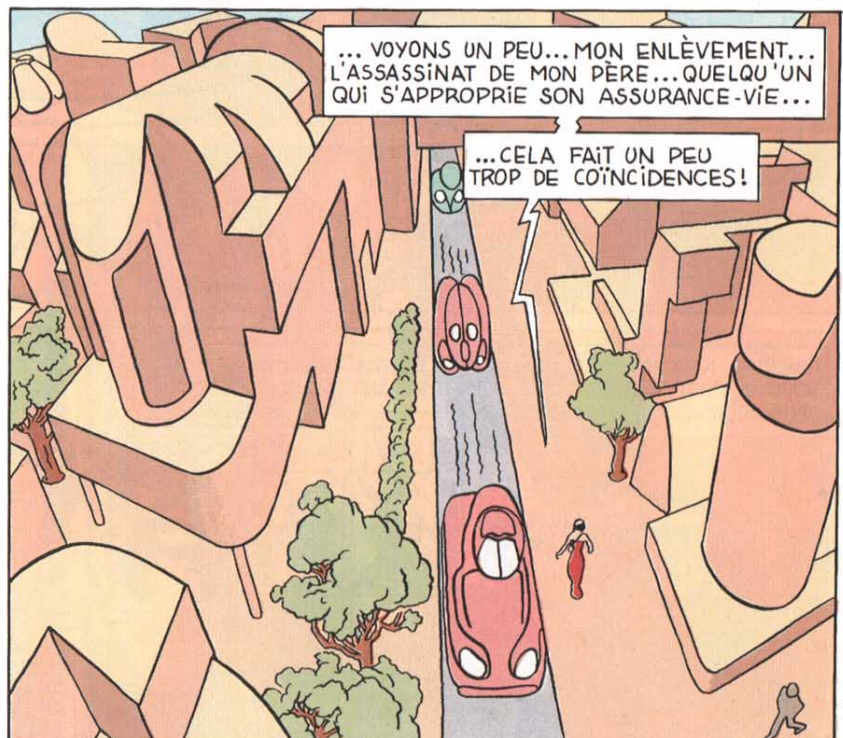
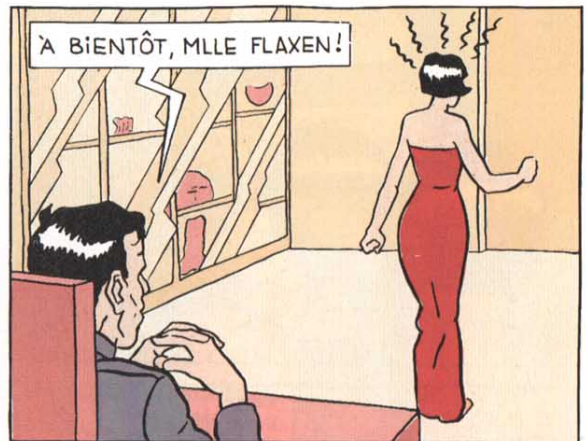








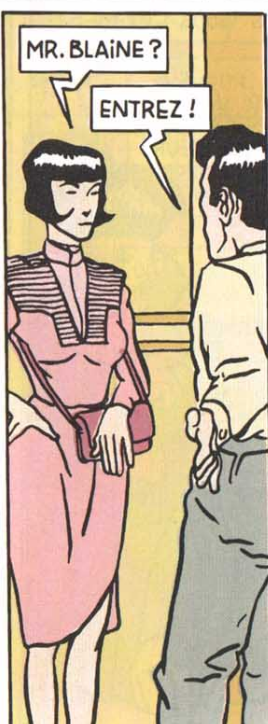
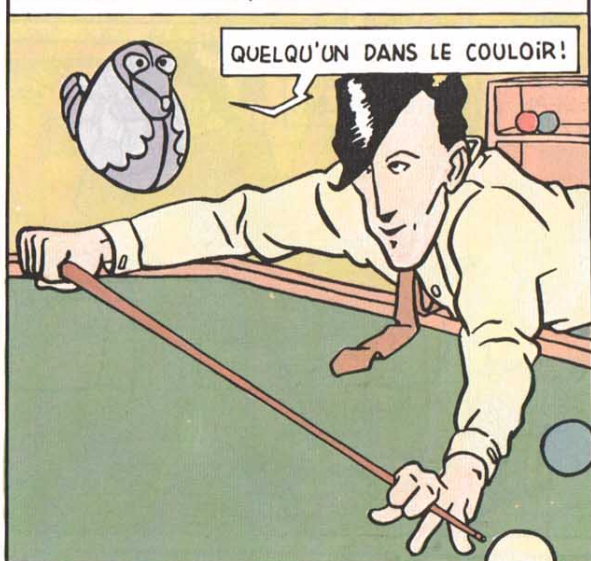


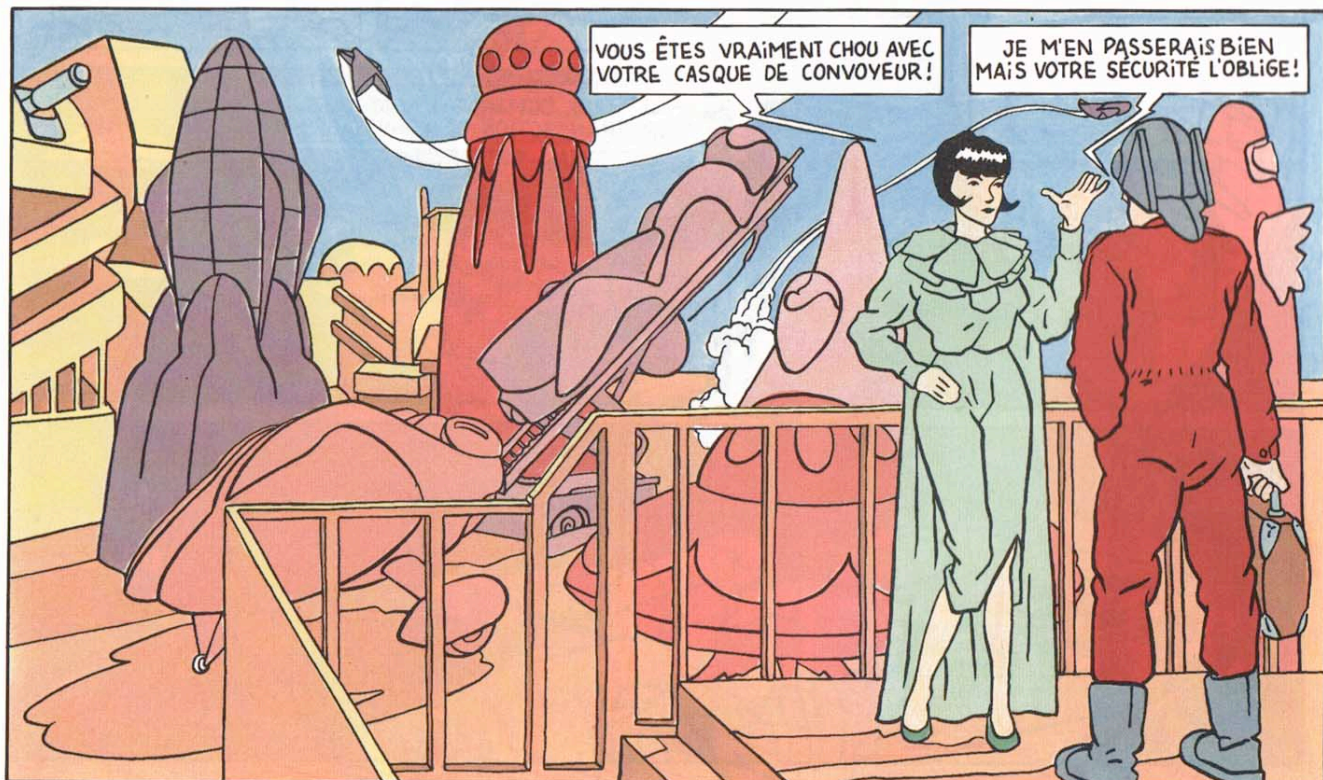


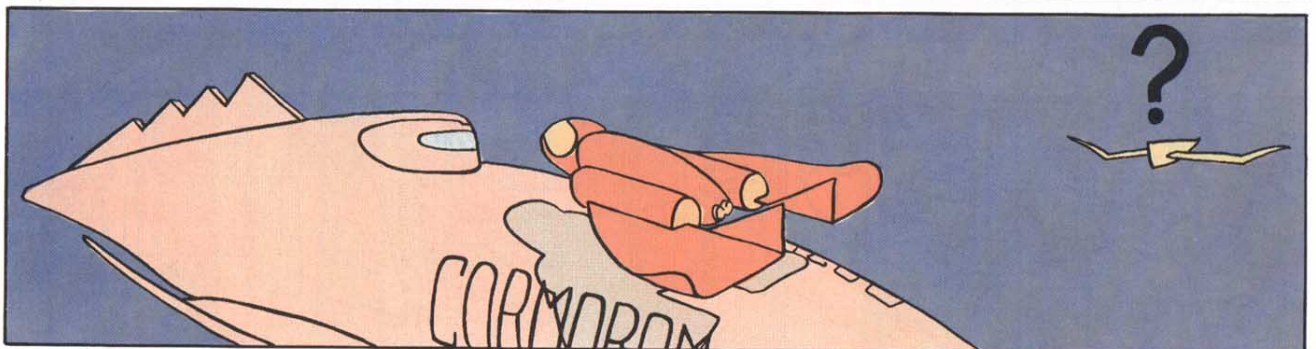
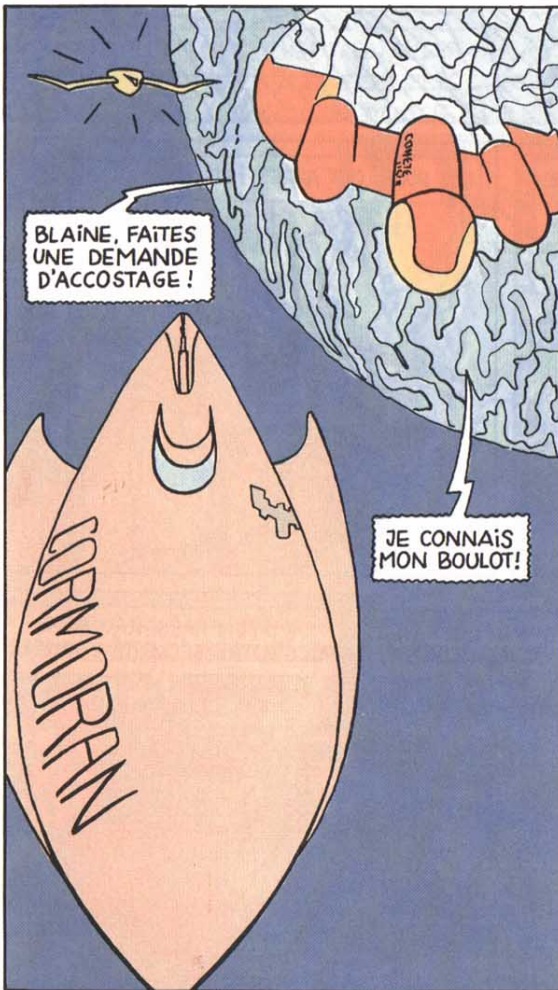


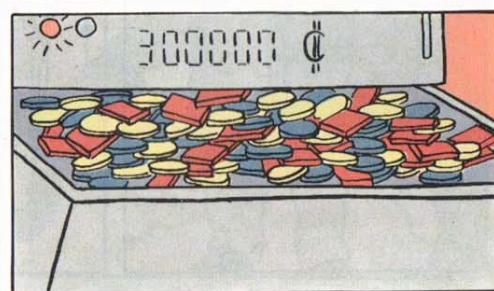
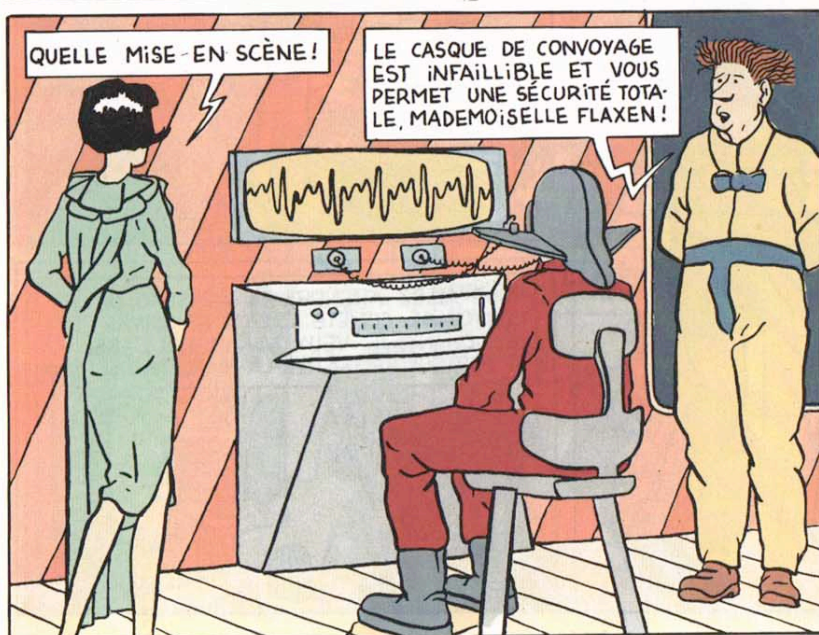


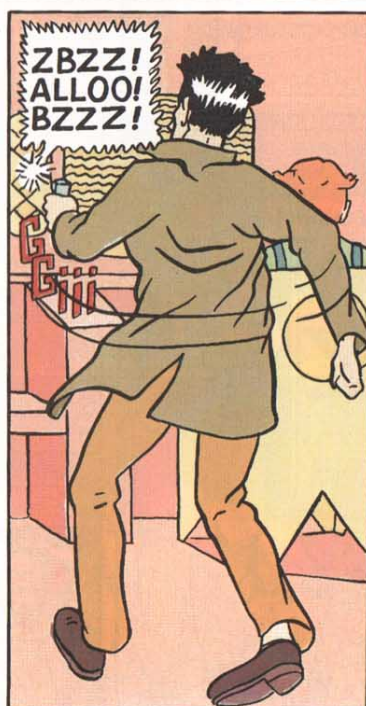
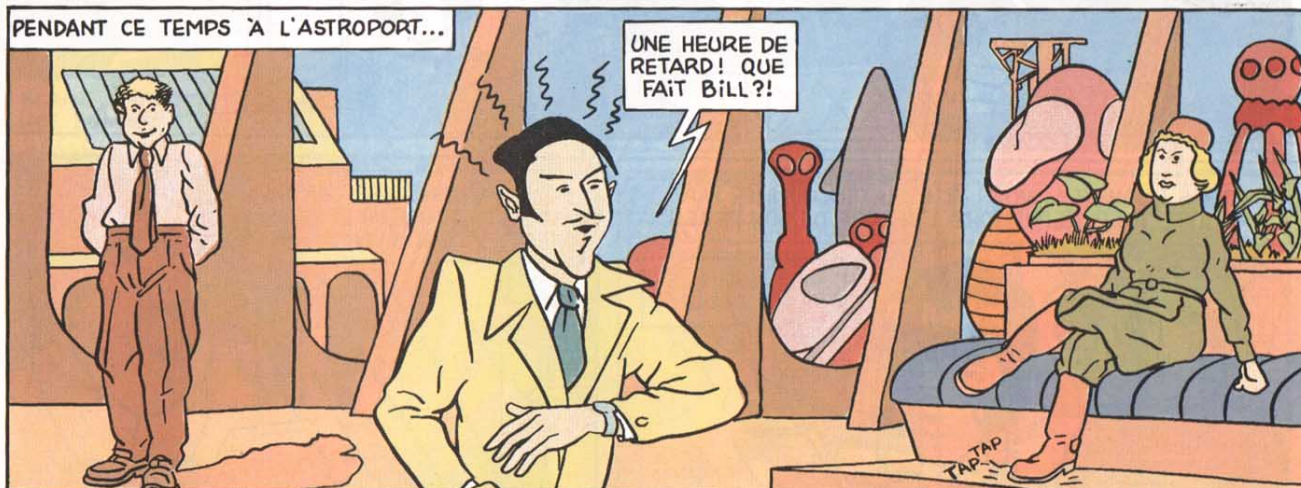
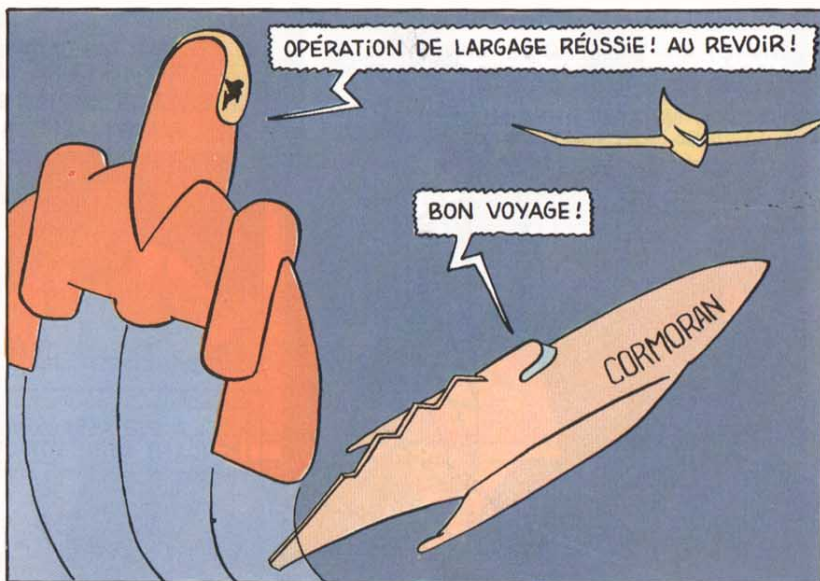
PENDANT CE TEMPS, CHEZ ALEXANDER BLAÏNE...

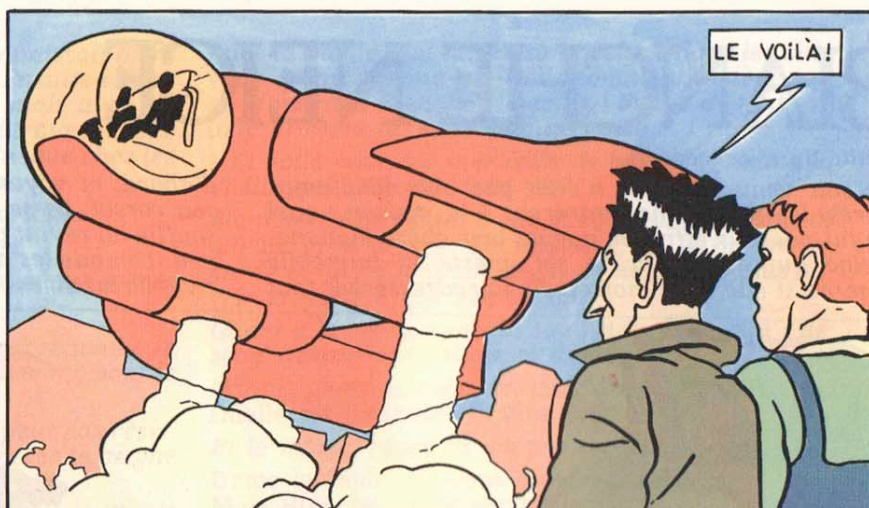












BLANCHE NEIGE

gabriella
verna

(suite du n° précédent)

Le soir venu (mais ce n'était pas bien longtemps après) les sept nains rentrèrent à la maison : quel ne fut pas leur effroi en voyant leur chère Blanche-Neige qui gisait sur le sol, inerte et immobile comme si elle était morte ! Ils la redressèrent tout

d'abord, et voyant comme elle était sanglée dans son corset, ils se hâtèrent d'en couper le lacet ; le souffle lui revint petit à petit et elle se ranima peu à peu. Lorsque les nains apprirent ce qu'il lui était arrivé, ils lui dirent : « Cette vieille colporteuse n'était



nulle autre que la maudite reine. A l'avenir, garde-toi bien et ne laisse entrer nul être vivant quand nous n'y sommes pas ! »

La méchante femme, de son côté, aussitôt rentrée chez elle s'en alla devant son miroir et le questionna :

Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume
Quelle est de toutes la plus belle ?

Et le miroir répondit comme devant :

Dame la reine, ici vous êtes la plus belle,
Mais Blanche-Neige sur les monts
Là-bas, chez les sept nains,
Est plus belle que vous, et mille fois au moins !

Son sang s'arrêta quand elle entendit ces paroles
qui lui révélaient que Blanche-Neige, une fois en-
core, avait pu échapper à la mort. Recourant alors



aux artifices des sorcières qu'elle connaissait bien, elle fabriqua un peigne empoisonné. Ensuite elle se grima et s'habilla en vieille femme, mais avec un autre air que la fois précédente. Ainsi travestie, elle passa les sept montagnes pour aller jusque chez les sept nains, frappa à la porte et cria :

– Beaux articles à vendre ! Beaux articles !

Blanche-Neige regarda dehors et cria :

– Allez-vous-en plus loin ! Je ne dois laisser entrer personne dans la maison !

– Il n'est pas défendu de regarder !, répondit la fausse vieille en tirant le peigne empoisonné pour le lui faire voir à travers la fenêtre.

La petite le trouva si beau qu'elle ne peut pas résister et qu'elle ouvrit la porte pour acheter le peigne à cette vieille femme.

– Et à présent laisse-moi faire, lui dit la vieille, je vais te peigner un peu comme il faut !

La pauvre Blanche-Neige, sans réfléchir, laissa

faire la vieille, qui lui passa le peigne dans les cheveux ; mais à peine avait-elle commencé que le poison foudroya Blanche-Neige, qui tomba de tout son long et resta là, sans connaissance.

– Et voilà pour toi, merveille de beauté !, ricana la vieille qui s'éloigna bien vite.

Blanche-Neige revint à elle et raconta aux nains ce qui lui était arrivé. De nouveau, ils la mirent en garde et lui recommandèrent de ne jamais plus ouvrir la porte à qui que ce soit.

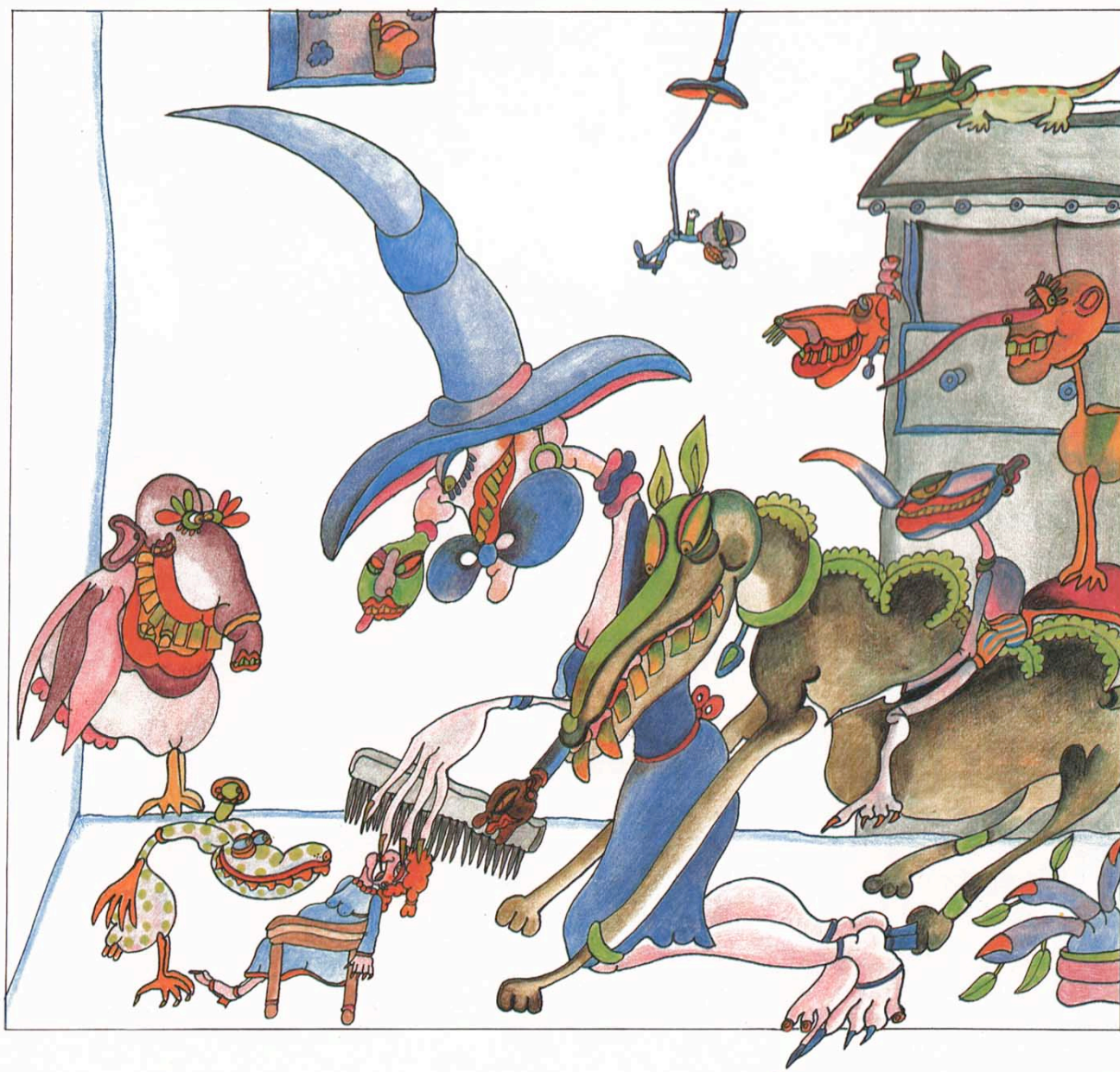
Quant à la reine, aussitôt son retour, elle alla s'asseoir devant son miroir et demanda :

Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume
Quelle est de toutes la plus belle ?

Et le miroir répondit encore comme devant :

Dame la reine, ici vous êtes la plus belle,
Mais Blanche-Neige sur les monts
Là-bas, chez les sept nains,
Est plus belle que vous, et mille fois au moins !

Quand le miroir eut ainsi parlé, la reine trembla de





rage et de fureur et s'écria :

– Il faut que Blanche-Neige meure, même si je dois y laisser ma vie !

Alors elle alla s'enfermer dans une chambre secrète où personne n'entrait jamais, et là, elle confectionna un terrible poison avec lequel elle fit une pomme empoisonnée, mais alors empoisonnée ! Extérieurement, elle était très belle, bien blanche avec des joues rouges, et si appétissante que nul ne pouvait la voir sans en avoir envie ; mais une seule bouchée, et c'était la mort.

Lorsque ses préparatifs furent achevés avec la pomme, la reine se brunit la figure et se costuma en paysanne, puis se rendit chez les sept nains en pas-



sant les sept montagnes. Quand elle eut frappé à la porte, Blanche-Neige passa la tête par la fenêtre et lui dit :

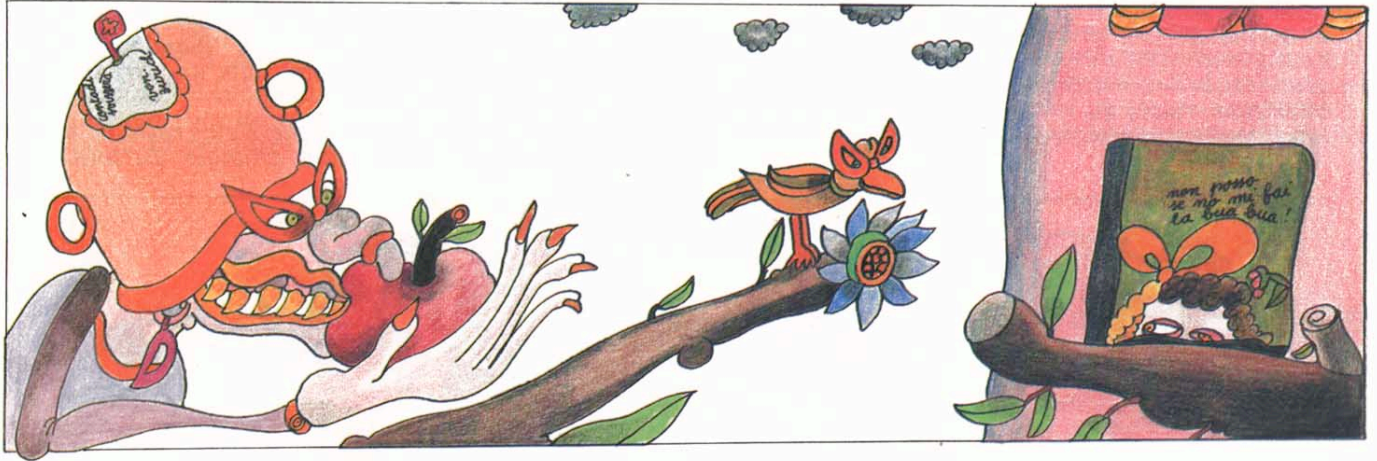
– Je ne peux laisser entrer personne au monde : les sept nains me l'ont défendu.

– Cela m'est égal, dit la paysanne, je saurai bien

me débarrasser quand même de mes pommes. Tiens, je vais t'en donner une !

– Non, merci, dit Blanche-Neige. Je ne dois rien accepter non plus.

– Aurais-tu peur du poison ?, dit la paysanne. Regarde : je coupe la pomme en deux ; la moitié



sa bouche qu'elle tomba morte sur le plancher. La reine l'examina avec des regards cruels et partit d'un grand éclat de rire, en s'écriant cette fois avec satisfaction :

– Blanche comme neige, rouge comme sang, noire comme le bois d'ébène, ce coup-ci les nains ne pourront plus te ranimer !

Et dès qu'elle fut devant son miroir, elle le questionna :

rouge, c'est pour toi, et la blanche, je la mange, moi.

Parce que la pomme avait été faite si astucieusement que la moitié rouge était seule empoisonnée. Blanche-Neige avait grande envie de cette belle pomme, et quand elle vit la paysanne croquer à belles dents dans sa moitié de pomme, elle ne put pas résister et tendit le bras pour prendre l'autre moitié. Mais à peine la première bouchée fut-elle dans



Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume
Quelle est de toutes la plus belle ?

Alors et enfin, le miroir répondit :

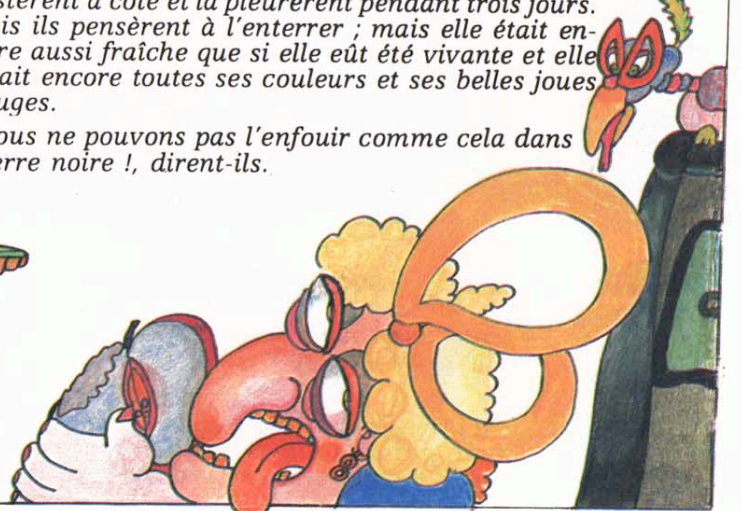
Vous êtes la plus belle du pays, Madame !

Et là, son cœur envieux fut apaisé, autant que puisse être apaisé un cœur envieux.

Les nains, quand ils revinrent le soir à la maison, trouvèrent Blanche-Neige étendue sur le plancher ; mais cette fois elle n'avait plus de souffle et elle était vraiment morte. Ils la relevèrent ; ils cherchèrent bien partout s'ils ne trouvaient pas quelque chose d'empoisonné ; ils lui défirent son corset ; ils peignèrent ses cheveux ; ils la lavèrent avec de l'eau, puis avec du vin : mais rien de tout cela n'y fit ; morte elle était, la chère petite, et morte elle resta.

Ils la couchèrent sur une civière, et tous les sept, ils restèrent à côté et la pleurèrent pendant trois jours. Puis ils pensèrent à l'enterrer ; mais elle était encore aussi fraîche que si elle eût été vivante et elle avait encore toutes ses couleurs et ses belles joues rouges.

– Nous ne pouvons pas l'enfouir comme cela dans la terre noire !, dirent-ils.



Alors ils lui firent faire un cercueil de verre afin qu'on pût la voir de tous les côtés, puis ils l'y couchèrent et écrivirent dessus son nom en lettres d'or, en grandes, belles lettres capitales, sous lesquelles ils écrivirent encore qu'elle était une princesse, fille de roi. Ensuite ils portèrent le cercueil au haut de la

montagne ; et depuis ce moment-là il y eut toujours l'un des sept qui y resta pour la garder. Et les bêtes y venaient aussi et pleuraient Blanche-Neige : d'abord ce fut une chouette, puis un corbeau, et une colombe en dernier.

Longtemps, longtemps Blanche-Neige resta là, dans son cercueil de verre, sans changer du tout ; le



temps passa et passa, mais elle était toujours aussi fraîche, aussi blanche que neige, mais aussi vermeille que le sang, aussi noire de cheveux que l'ébène poli, et elle avait l'air de dormir.

Et puis un jour, il arriva qu'un prince, qui s'étant égaré dans la forêt, passa la nuit dans la maison des nains. Il vit sur la montagne le cercueil dans le-

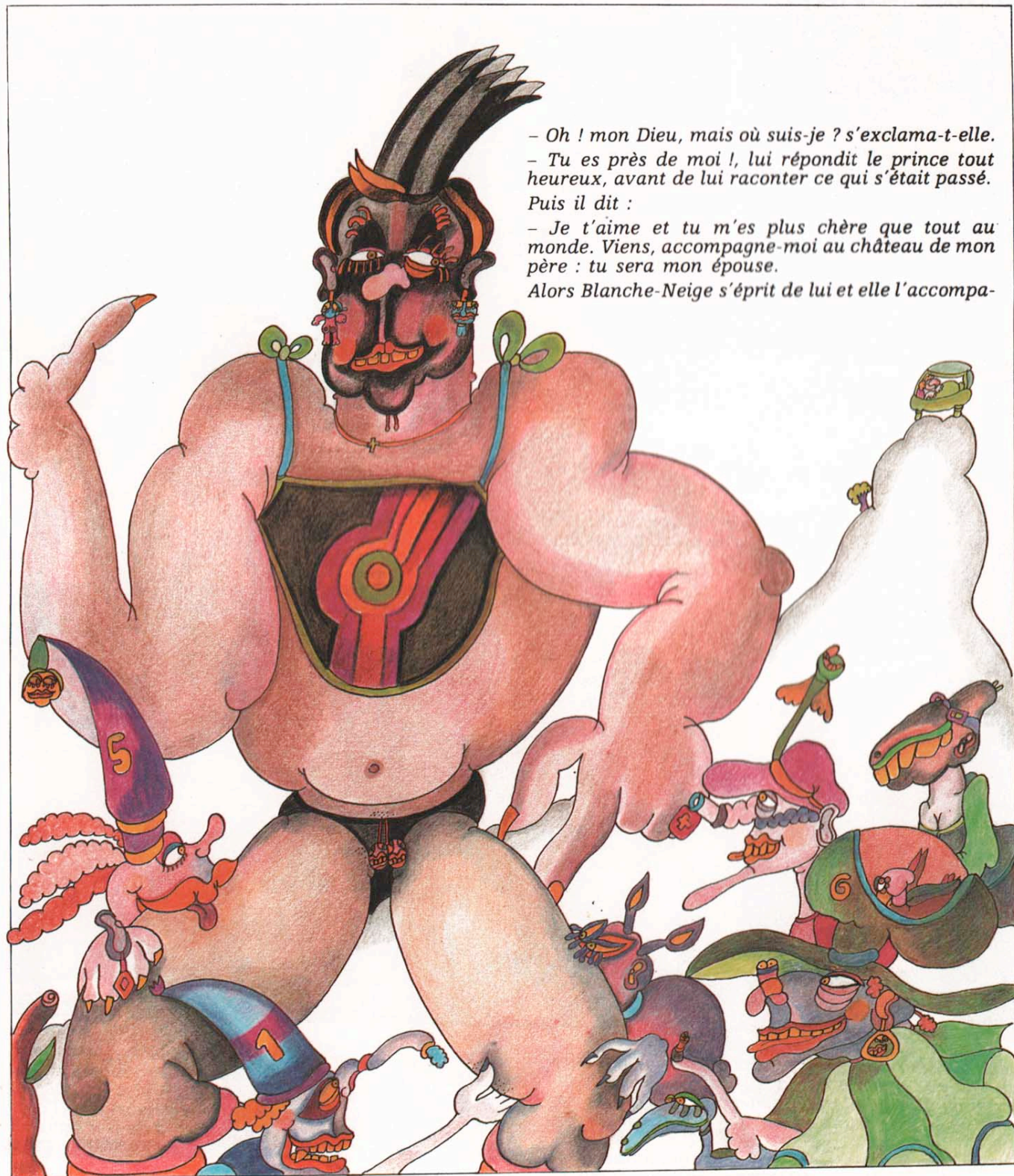
quel était exposée Blanche-Neige, qu'il l'admira beaucoup, et il lut aussi ce qui était écrit dessus en grandes lettres d'or. Alors il dit aux nains :

- Laissez-moi emporter le cercueil : je vous donnerai en échange ce que vous voudrez.
- Pour tout l'or du monde, tu ne pourras pas l'acheter !, répondirent-ils.
- Alors donnez-le moi, reprit le prince parce que je

puis pas vivre sans admirer Blanche-Neige, et je la traiterai et la vénérerai comme ma bien-aimée, comme ce que j'ai de plus cher au monde !

Les bons nains, en entendant ses paroles, s'émurent de compassion pour lui et lui donnèrent le cercueil. Le prince le fit prendre par ses serviteurs, qui le

chargèrent sur leurs épaules et l'emportèrent. Mais voilà qu'ils trébuchèrent contre une racine en le portant, et la secousse fit rendre à Blanche-Neige le morceau de pomme qui lui était resté dans le gosier. Ainsi libérée, elle ouvrit les yeux, souleva le couvercle de verre et se redressa, ayant retrouvé la vie.



– Oh ! mon Dieu, mais où suis-je ? s'exclama-t-elle.

– Tu es près de moi !, lui répondit le prince tout heureux, avant de lui raconter ce qui s'était passé.

Puis il dit :

– Je t'aime et tu m'es plus chère que tout au monde. Viens, accompagne-moi au château de mon père : tu sera mon épouse.

Alors Blanche-Neige s'éprit de lui et elle l'accompa-



gna, et leurs noces furent célébrées dans la magnificence et la somptuosité.

Mais à ce grand mariage princier, la reine terrible

et maudite marâtre de Blanche-Neige fut invitée aussi ; et quand elle se fut richement habillée et parée, elle alla devant son miroir pour lui poser sa



question :

Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume
Qui est la femme la plus belle ?

Et le miroir lui répondit :

Dame la reine, ici vous êtes la plus belle,
Mais la nouvelle reine est mille fois plus belle.

Un juron échappa à l'horrible femme qui fut prise d'effroi, d'un tel effroi qu'elle ne savait plus que de-



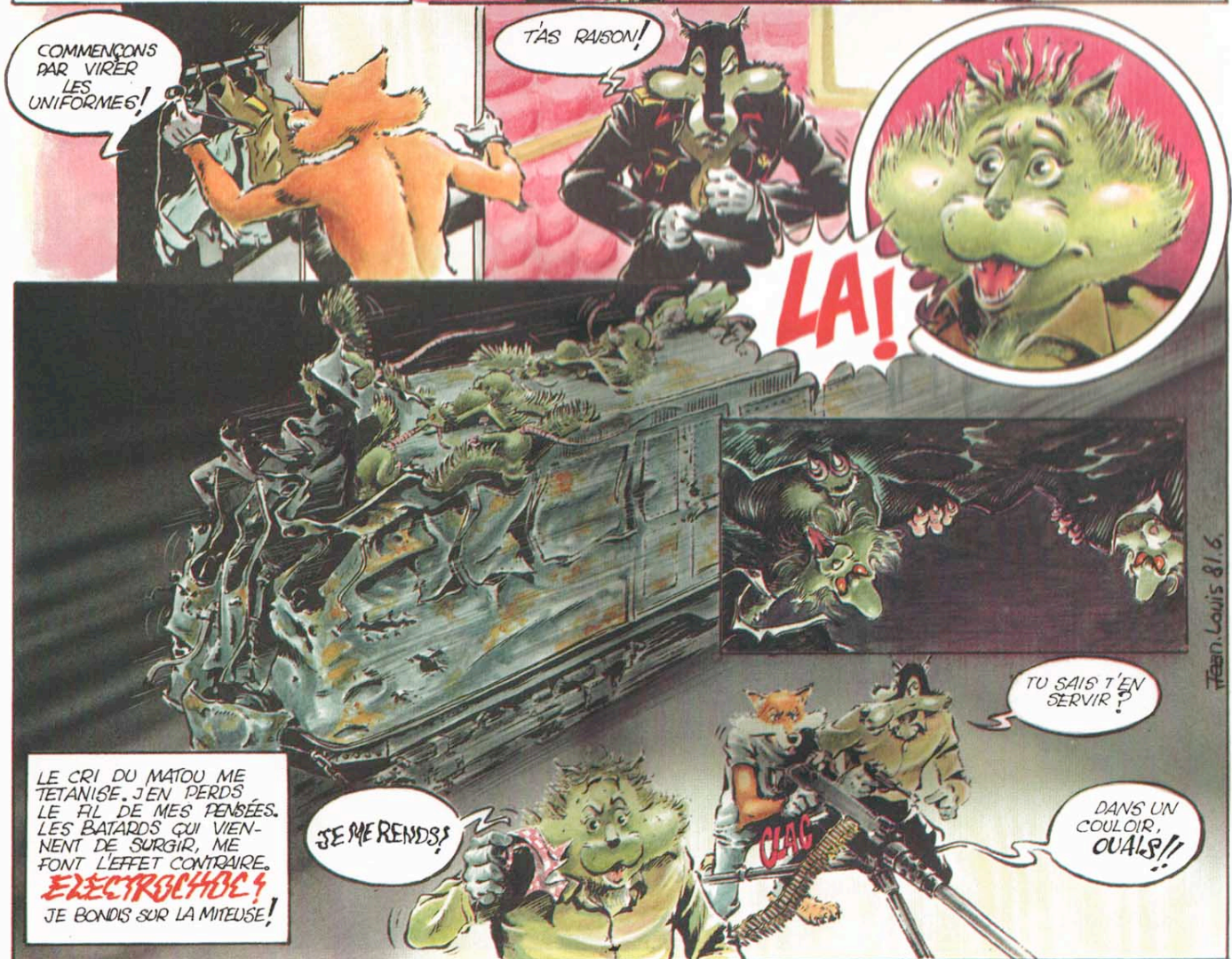
venir. Pour commencer, son idée fut de ne pas aller du tout aux fêtes du mariage ; mais elle ne put y tenir et il fallut qu'elle y allât, dévorée par la jalousie, pour voir cette jeune reine.

Lorsqu'elle fit son entrée, elle reconnut immédiatement Blanche-Neige, et la peur qu'elle en eut la

cloua sur place, sa terreur l'empêcha de bouger. Mais on lui avait déjà préparé des souliers de fer qui étaient sur le feu, à rougir : on les lui apporta avec des tenailles et on les mit devant elle, l'obligeant à s'en chauffer et à danser, à danser dans ses escarpins de fer rouge jusqu'à sa mort, qui suivit bientôt.

le polar de renard

RÉSUMÉ: PENDANT UNE CÉRÉMONIE NAZI, **GOUPIL** TENTE DE FLINGUER **RATCULAT**, LE CHAT, LE COQ ET LE LOUP, COMPLICES MALGRÈS EUX SE TRISSENT AVEC NOTRE RENARD DANS LES CATACOMBES. ILS N'ARRIVERONT PAS TOUS AU WAGON SALVATEUR.



Team Louis 816

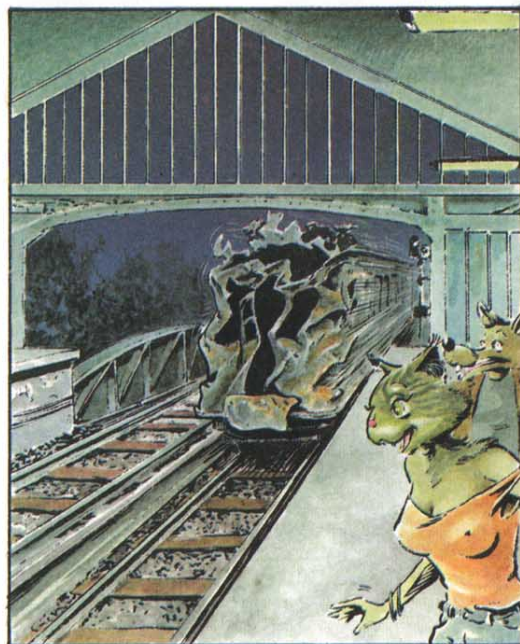
LES VAGUES D'ASSAUT SE SUC-
CEDENT SANS TRÊVE. TRACEUSES
ET EXPLOSIVES REPANDENT DE
LA TRIPAILLE DANS LE DECOR.
JE DECHIQUETTE, VRILLE, TRANCHE
DANS LE VIF!

BANG BANG
TCHOKATCHOK



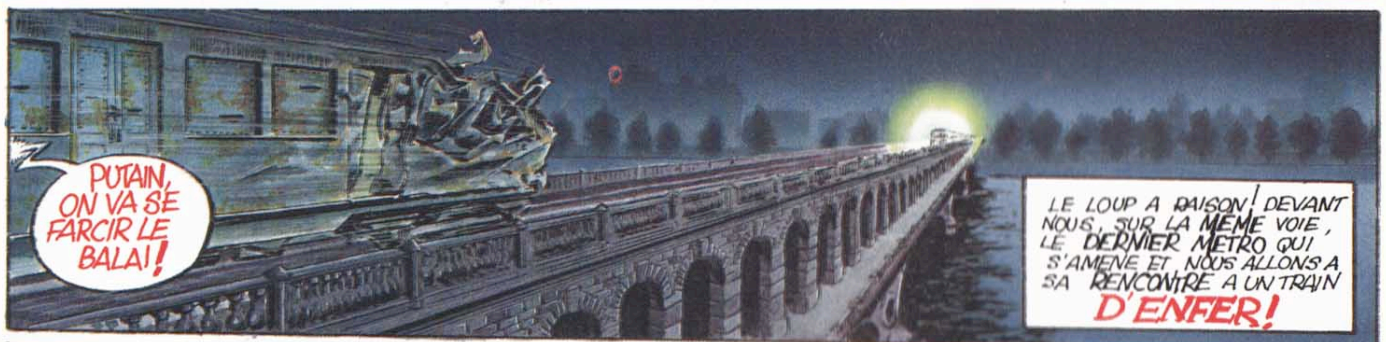
ÇA COUINE, ÇA PIAULE, ÇA RÂLE!
LES RAFALES DE LA BROWNING
DONNENT LE TEMPO. FOUTRE, QUE
CETTE GOULANTE EST DOUCE
À L'OREILLE!

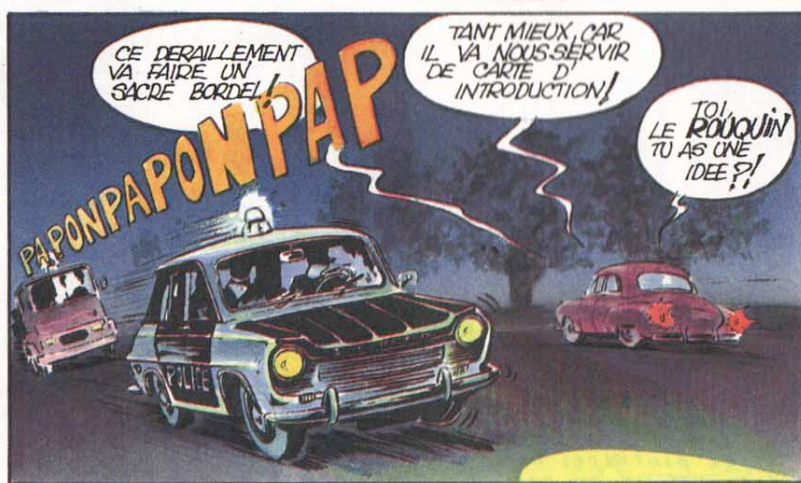
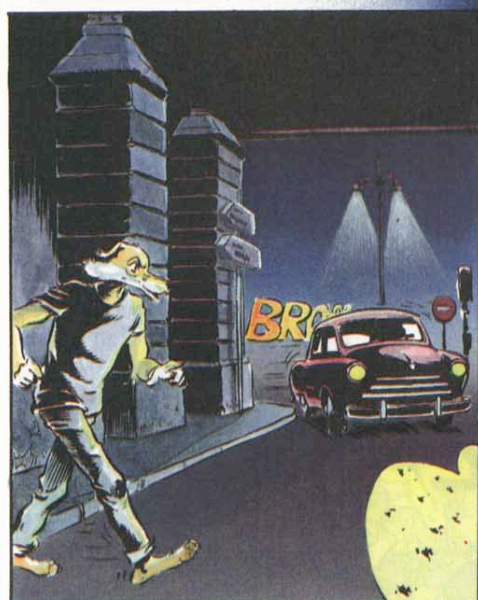
TCHOKATCHOK



MAIS QUAND LES
COLLAPOS PASSENT
À L'ATTAQUE,
C'EST UNE AUTRE
CHANSON!

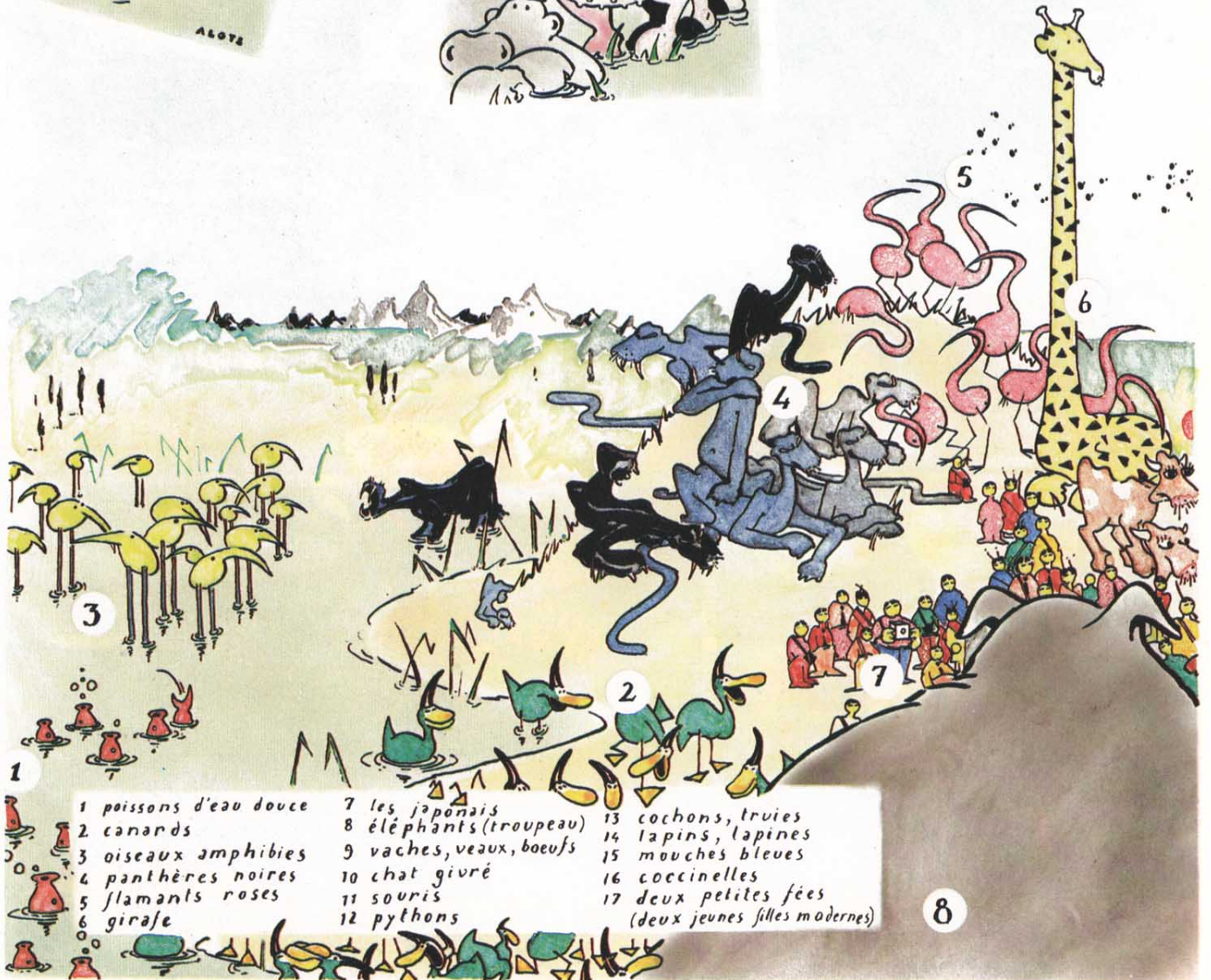
Jean-Louis 81.6.



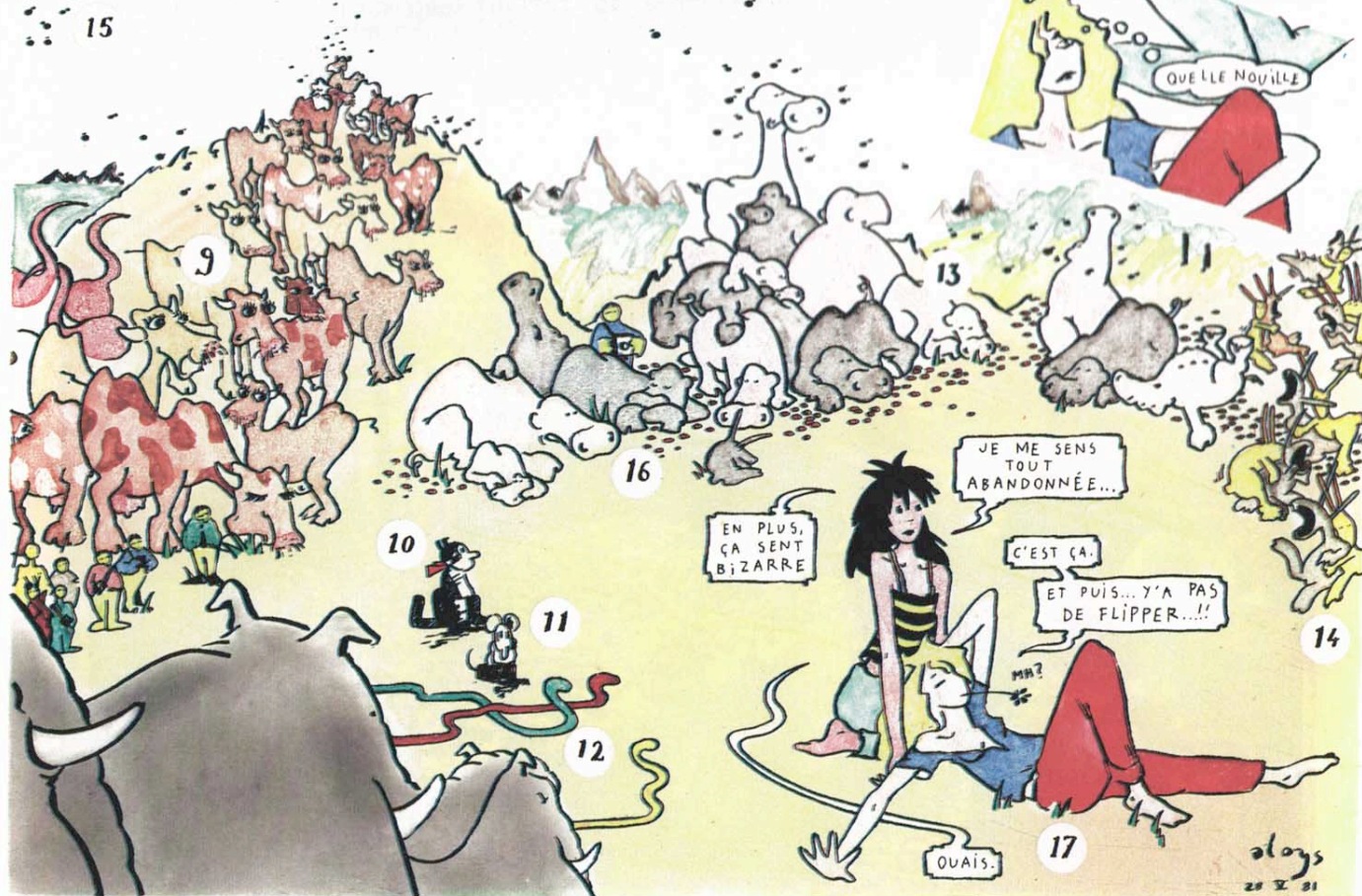


MACHINE A ECRIRE: J-G IMBAR. DESSIN-COULEURS: J-L HUBERT AVEC LA PARTICIPATION AEROGRAPHIQUE EXCEPTIONNEL DE MICHEL SINIER. AVEC TOUS MES REMERCEMENTS.

QUICKETTE & FLUPKETTE



A LA CAMPAGNE, ON AURA TOUT VU.



Collectionneurs

L est 6 h 16. Un nuage de pucerons envahit le balcon et ça sent la pluie. Elle hausse le son de la télé ; la fenêtre est ouverte mais on ne voit rien. L'aspirateur est coincé contre le frigo. Elle pousse la table pour l'atteindre. Il y a des miettes partout. De l'autre pièce on entend encore les nouvelles d'Atlanta : on vient de repêcher un cadavre dans la rivière Chatahoochee. Elle plonge un tournevis dans le paquet géant de lessive. Une pluie de flocons tombe dans le lavabo.

Le sachet de thé est le même depuis trois jours. La tasse est en verco fumé, comme le reste de la vaisselle. Une goutte de confiture coule de la cuillère sur le journal. La sonnerie du téléphone la surprend ; elle n'attend personne et il est déjà tard.

- Doris ? Où es-tu ?
- A la gare. Grand Central.
- Qu'est-ce que tu fais ?
- Les wagons.

Depuis trois ans sa sœur vit

dans le métro. Trente, quarante voyages par jour. Toujours les mêmes lignes : BMT, IRT, Brooklyn, Bronx, Lexington Express. Elle fait sa toilette après onze heures du soir, à la gare, avec les autres. Vers quatre heures du matin, la police fait ses rondes et tout le monde dehors.

- Tu bois encore ?

- Oui.

- Rappelle-moi quand tu te sentira mieux.

Elle plie son journal et le met sur une pile contre le mur, à côté de la table.

A dix-sept ans, elle voulait devenir danseuse. Avec les économies de sa sœur aînée, elles prennent le Greyhound (1) toutes les deux. A New York, elle trouve du travail assez vite, comme vendeuse au rayon « ménage » de Macy's, un grand magasin. L'employé de bureau avec qui elle se marie ne veut pas d'enfants à cause de leur situation précaire. Il parle souvent d'inflation. Pendant vingt-trois ans elle garde

le même emploi. Il se met à boire et elle a du mal à supporter son désordre. Pour ne pas voir les verres vides autour du lit, elle s'exile à Central Park, souvent près du lac. Là, elle trouve les premiers cailloux. Dans son cabas, elle peut en mettre quatre kilos ; elle les choisit selon la forme.

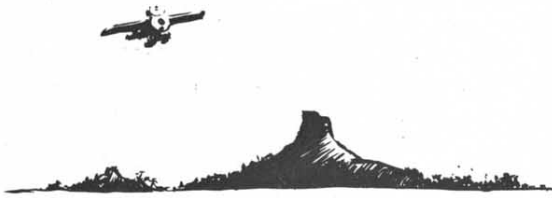
La crise cardiaque du mari s'avère être un soulagement. Elle se consacre entièrement à la collection. Par manque de place, elle se débarrasse de la plupart de ses vêtements ainsi que de ceux de son défunt mari. Elle classe les cartons par taille et les range dans les placards. Elle n'a toujours pas assez de place.

Tyrone Power dans *Blood and Sand* à la télévision. L'image saute sur l'écran. Elle ouvre un grand carton Sony et sort les cailloux. C'est la première fois qu'elle les étale côte à côte.

Vivian Ostrovski

(1) Greyhound : lévrier, ou les autobus qui sillonnent les U.S.A. dans tous les sens.



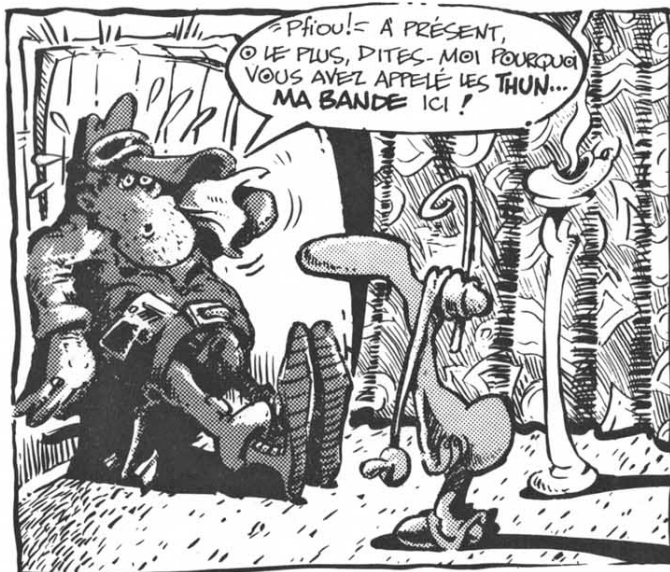


THUNDERDOGS

HUNT
EMERSON =







LES THUNDERDOGS S'EN VONT DANS L'AZUR ! ET SUR LE PONT DE LEUR PUISSANT VAISSEAU, LA MARIE TYPHOÏDE, LE MAJOR BÂTARD SEMBLE UN PEU PENSIF.....





VITE ! À LEURS TROUSSES !

LES MAHEUREUX CORPS DES THUNDERDOGS DÉROUIENT SOUS LA TERRIBLE FORCE DE GRAVITÉ ALORS QUE LE MAJOR BÂTARD FAIT VIOLEMMENT TOURNoyer LA MARIE TYPHOÏDE À LA SUITE DE L'ÉTRANGE VAISSEAU QUI PIQUE SUR L'ÎLE.



QUI PARLE DE MALE HEUREUX ?

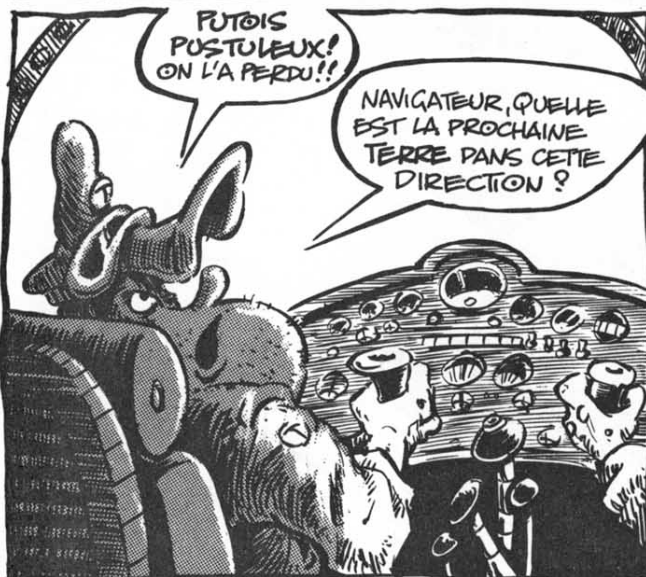


TROP TARD !

C'EST PARTI PAR LÀ !

NOUS A DÉVALISÉ !

SCREEEE FECH !



PUTOIS POSTULEUX ! ON L'A PERDU !!

NAVIGATEUR, QUELLE EST LA PROCHAINE TERRE DANS CETTE DIRECTION ?



SELON MES AQUABIATURES, IL N'Y A QU'UNE ÎLE ENTRE ICI ET LE BORD DU MONDE !





VOILA! ET C'EST
TOUTE UNE BANDE!
CHOPONS-LES!



MAJOR! MAJOR!
AVANT QUE NOUS NOUS
LANÇIONS DANS UN
COMBAT SANGLANANT,
RÉPONDEZ À UNE
QUESTION VITALE!!



MAIS BIEN SÛR...
QUE VEUX-TU SAVOIR,
MON BONHOMME?



BEN, EUH, MAJOR -
JE VOULAIS SAVOIR
POURQUOI VOUS AVEZ
TOUJOURS DES ARMES
PLUS GROSSES QUE
TOUS LES AUTRES?



BEN, TU VOIS, CAMIN...
C'EST COMME ÇA... JE
SUIS LE CHEF, ET...



...AAH, FICHE-MOI
LE CAMP VERMISSEAU!
NOUS AUTRES, HÉROS,
AVONS DE LA CASTAGNE
QUI NOUS ATTEND!

MOÛLE

TOE

BRÛLE

POK

DANS UN CRÉPTEMENT DE TENDONS RAIDIS, UN MURMURE DE MUSCLES SAILLANTS ET UN CLAQUEMENT DE BRETÈLLES INDISCIPLINÉES, LES **THUNDERDOGS** SE LANCENT DANS L'ACTION!! PARFAITEMENT AU FAIT DES TECHNIQUES MYSTIQUES DE COMBAT À MAINS NUES, CHACUN DE LEURS MOUVEMENTS EST PRÉCIS ET CONTRÔLÉ! REPOSONS-NOUS UN INSTANT À REGARDER LEUR FLUIDITÉ CHORÉGRAPHIQUE.....





VA TE
RHABILER,
BRUCE
LEE!



QUI EST LE MYSTÉRIEUX VOLEUR DE TRIBUS QUI ÉCHAPPE À NOS HÉROS ? QUEL EST L'ÉTRANGE POUVOIR QU'IL EXERCE SUR LES INNOCENTS INDIGÈNES DES ÎLES DU BORD DU MONDE ? SUIVONS LES THUNDERDOGS VERS LEUR AVION RÉPARÉ, ET VERS LA CONCLUSION FINALE DE CETTE HISTOIRE.....

DE RETOUR À LA PLAGE...

QU'EST-CE QUI EST ARRIVÉ À LA "MARIE TYPHOÏDE" ?!



OH, SALUT, MAJOR, VIF-UX ! ON A... EUH... RECONSTRUIT L'AVION...

Ouais... ON A CONFÉ LE MOTEUR -TU VOIS- UN PEU DE PROFILAGE !...

ÇA TE BRANCHE ?

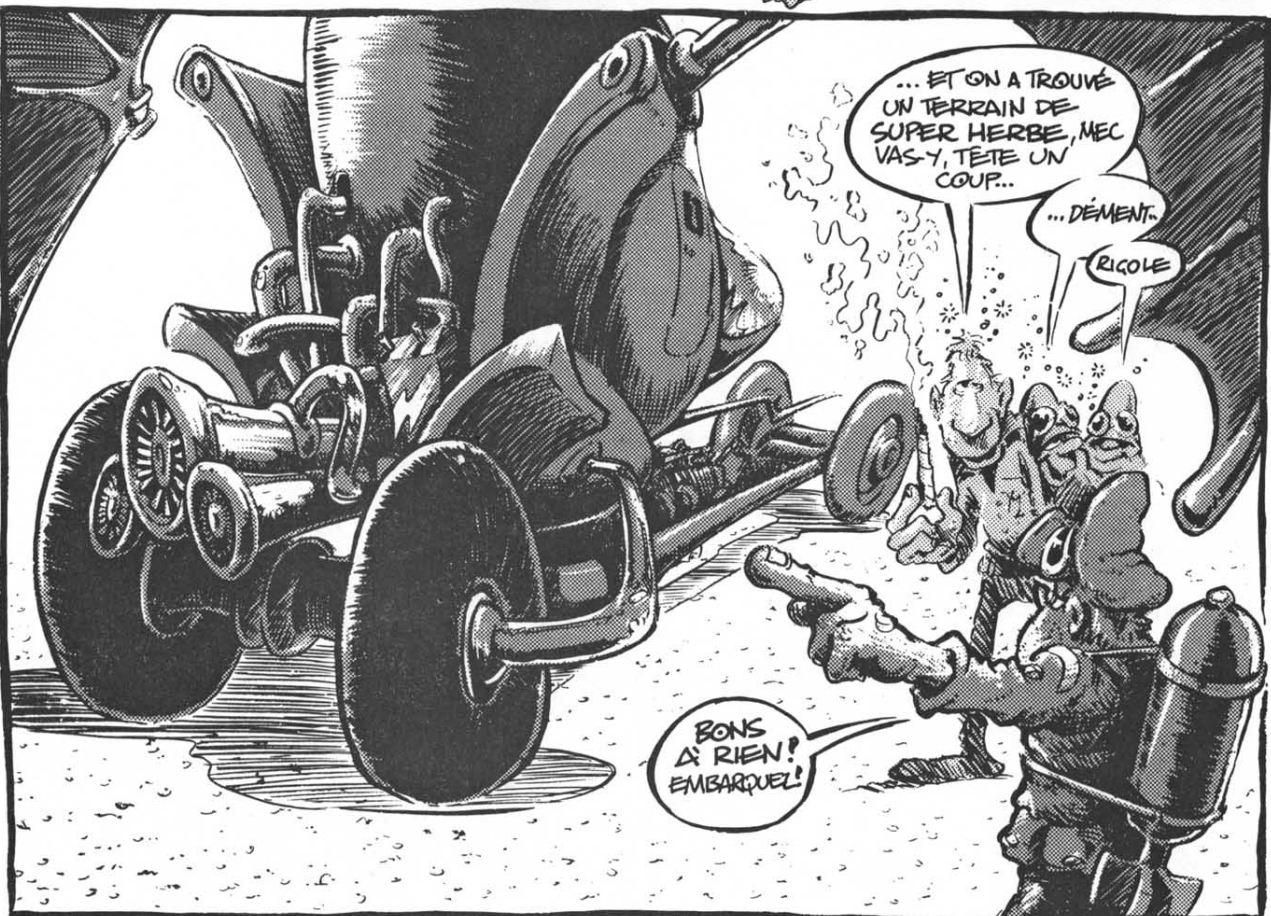


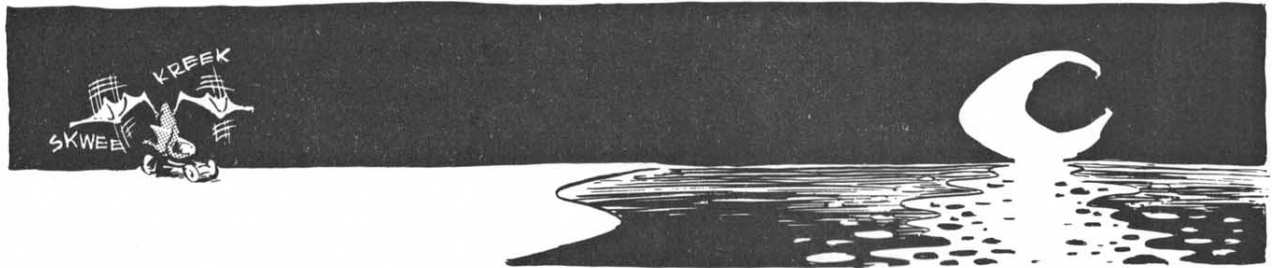
... ET ON A TROUVÉ UN TERRAIN DE SUPER HERBE, MEC VAS-Y, TÊTE UN COUP...

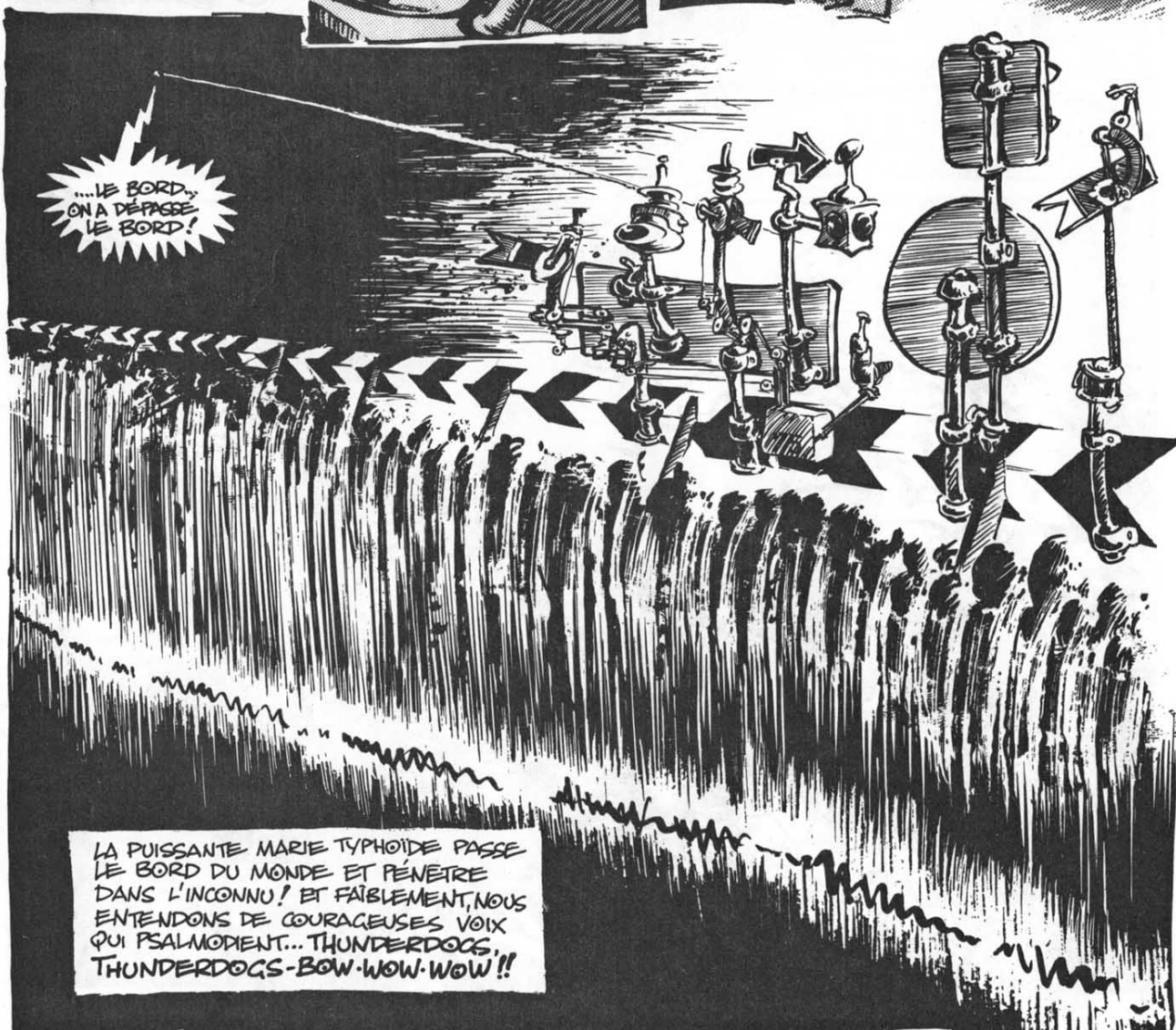
... DÉMENT.

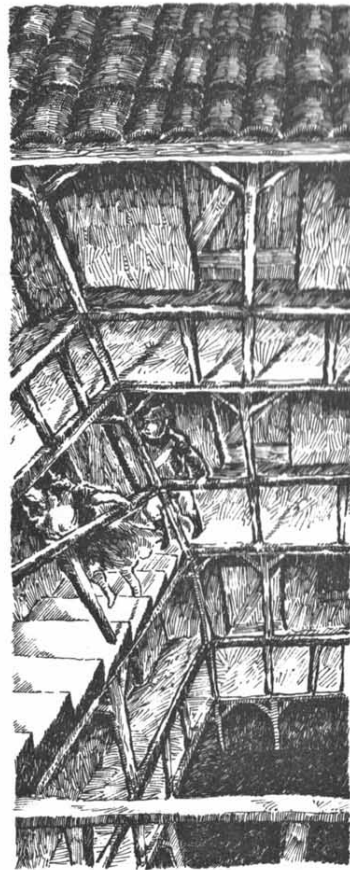
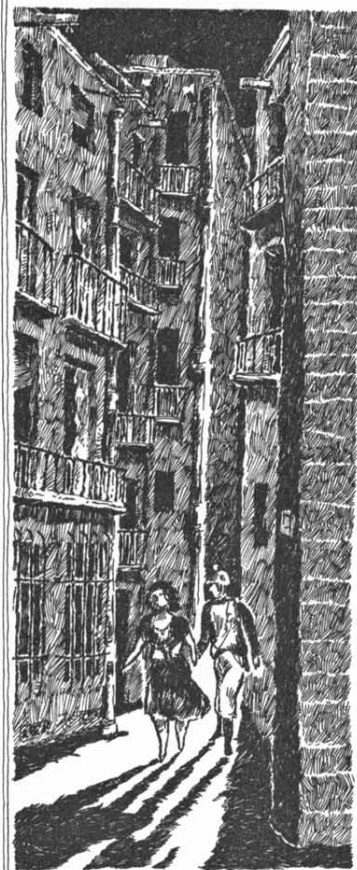
RICOLE

BONS À RIEN ? EMBARQUEZ !













FOSDYKE SAGA

(Suite du n° précédent)

BONJOUR TOUT LE MONDE, ICI LA B.B.C. QUEL EXTRAORDINAIRE ACCUEIL POUR LE NOUVEAU, LE POLTRON BERTIE RUMBOLD.

IL Y A AU MOINS 50.000 PERSONNES DANS LES RUES. AH, JE CROIS QUE J'ENTENDS SON...

... ESCORTE DE POLICE, LA FOULE AUSSI L'A ENTENDUE. IL DEVIENT DIFFICILE DE LA CONTENIR. JE VOIS UNE FEMME...

... QUI BRANDIT UN BÉBÉ !

FAITES TAIRE CE BÉBÉ, MADAME...

RUMBOLD S'EFFRAIE D'UN RIEN !

QUEL ACCUEIL, BERT ! REGARDE LA FOULE !

BIENVENUE BERT !

JE N'AI JAMAIS VU AUTANT DE MONDE, VICKY. TU PEUX TE RELEVER, SI TU VEUX, BERT.

MAIS S'ILS ME VOIENT, ILS RISQUENT DE CRIER OU D'APPLAUDIR ! LE BRUIT ME TERRORISE !

IL N'Y AURA PAS DE DÉCHAINEMENTS, BERT.

... CE SERA COMME POUR UN ENTERREMENT !

K145

N'OUBLIEZ PAS QU'IL PANIQUE FACILEMENT, PAS TROP FORT, HEIN ?

NE VOUS INQUIÉTEZ PAS, JOS

CE QUI ME TRACASSE C'EST QU'IL FAILLE LUI RENDRE LES HONNEURS. SI CES SOLDATS...

NE VOUS EN FAITES PAS, JOS. J'AI PARLÉ AU SERGENT...

... IL N'Y AURA QUE 21 FEUX DE BENGALÉ POUR LE SAUVER !

K146

NOUS SOMMES À L'HÔTEL DE VILLE, BERT, NE FAIS PAS ATTENDRE LE MAIRE !

J'AI TROP PEUR. IL Y A PEUT-ÊTRE DES RATS !

TU N'AS AUCUNE RAISON D'AVOIR PEUR !

QUE SE PASSE-T-IL ?

ALLONS-Y, BERT. DÉSOLÉE, MR. LE MAIRE, JE N'ARRIVE PAS À DÉTACHER SES MAINS !

C'EST ÇA, JEUNE HOMME, AGRIPEZ-VOUS BIEN !

K147

C'EST TRÈS AIMABLE À VOUS DE BIEN VOULOIR MONTER LES MARCHES À REÇULONS, MR LE MAIRE. VOYEZ-VOUS, QUAND IL A PEUR, IL NE LÂCHE PAS...

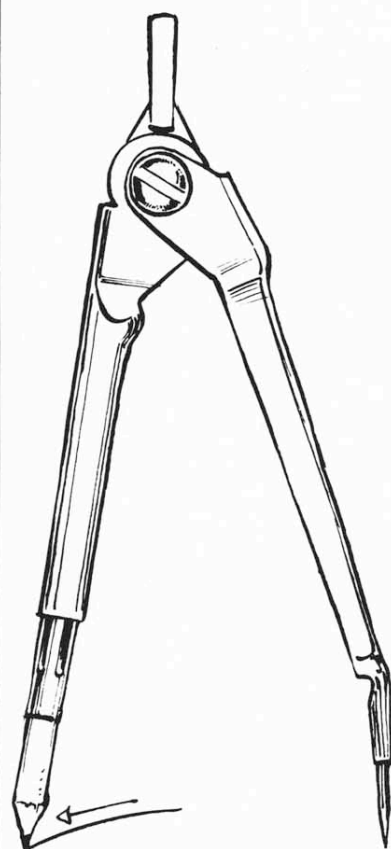
AUCUN PROBLÈME, MA CHÈRE. ALLONS DONC À CETTE RÉCEPTION, TOUT LE MONDE VEUT LE VOIR !

ARTHUR, ACCROCHEZ-LE DONC À CE CHANDELIER, LÀ-BAS.

K148

VERITABLE Dico de la B.D.

COMPAS. Instrument permettant de dessiner les planètes. Pour les planètes aux contours accidentés, utiliser une rose dentée. Pour les astéroïdes, un morceau de biscotte. Pour les nébuleuses, une passoire. Pour les espaces intersidéraux, toute la largeur de la page.



- Compas

CT 18. - Le CT 18, du nom de son pilote, Coléoptère, et de l'âge de sa petite amie, 18 ans, est un des plus fameux avions de la B.D.

Il apparaît dans l'album « l'Héritage mirifique » des aventures de Coléoptère, le détective qui vole comme un fer à repasser.

Dans cet album, Coléoptère qui, jusqu'alors, a toujours éprouvé beaucoup de difficultés pour mener à bien les fila-

tures d'hommes d'affaires qui prennent souvent l'avion, hérite d'un cousin parti faire fortune en U.R.S.S., un plan mirifique. Il s'agit du plan d'un avion que le cousin aurait trouvé dans la corbeille à papiers du centre des inventions socialistes. L'avion ne pouvant servir qu'à une seule personne, le plan portait écrite en gros au feutre rouge sur la jaquette, l'inscription « niet socialist », ce qui signifie non socialiste. Dans son testament, le cousin de Coléoptère expliquait qu'il aurait voulu le vendre aux Américains, mais que ces derniers prétendaient qu'on avait l'air de deux homosexuels avec cet avion sur le dos.

Il est vrai qu'il se présente sous la forme d'une salopette à quatre jambes, deux étant réservées aux réacteurs, d'une chemise à quatre bras, deux composant les ailes et d'un casque à deux têtes dont une contient le moteur. Ainsi paré, Coléoptère va pouvoir combattre le terrible « Je m'Occupe de Tout », redoutable homme d'affaires international toujours en déplacement.

Il arrive à pénétrer dans l'avion en vol de Je m'Occupe de Tout et le surprend au lit avec une femme. Le constat

d'adultère est établi. Madame Je m'Occupe va gagner son divorce.

Apparemment beau joueur, Je m'Occupe offre le champagne à l'hélicoptère et lui demande de se mettre à l'aise. Une heure plus tard notre héros, légèrement gris, croyant remettre son avion, prend congé du rusé homme d'argent, la maîtresse de Je m'Occupe sur le dos.

« Pour une belle preuve, vous ramenez une belle preuve », sarcasme le richissime retors en poussant les deux malheureux dans le vide. L'air vif ra-



- Extrait de l'« Héritage mirifique »

mène Coléoptère à la réalité. Il se souvient alors que s'il vole comme un fer à repasser, il s'agit d'une expression triviale qui n'est pas le reflet exact de la réalité. En effet, un fer à repasser qui vole a une bonne chance de retomber sur sa jeannette de laquelle il ne s'éloigne que rarement.

- Comment te prénomes-tu, pétasse ? demande-t-il à la salope.

- Mauricette.

- Merde, c'est bien ma chance !

- ... ! Mauricette ? Mauricette Dix-Huit ? Ma petite amie ? Nous sommes sauvés, chérie, car l'amour est plus fort que tout.

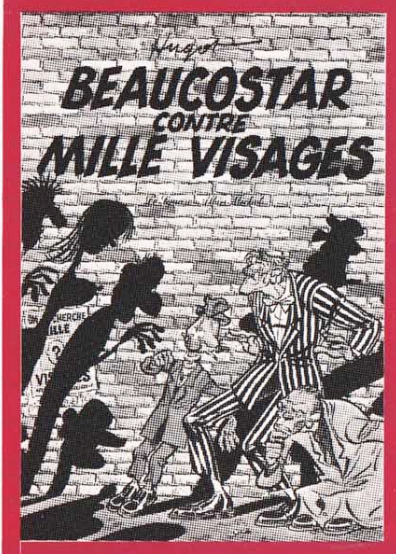
Et ils tombent dans un grand lit carré.

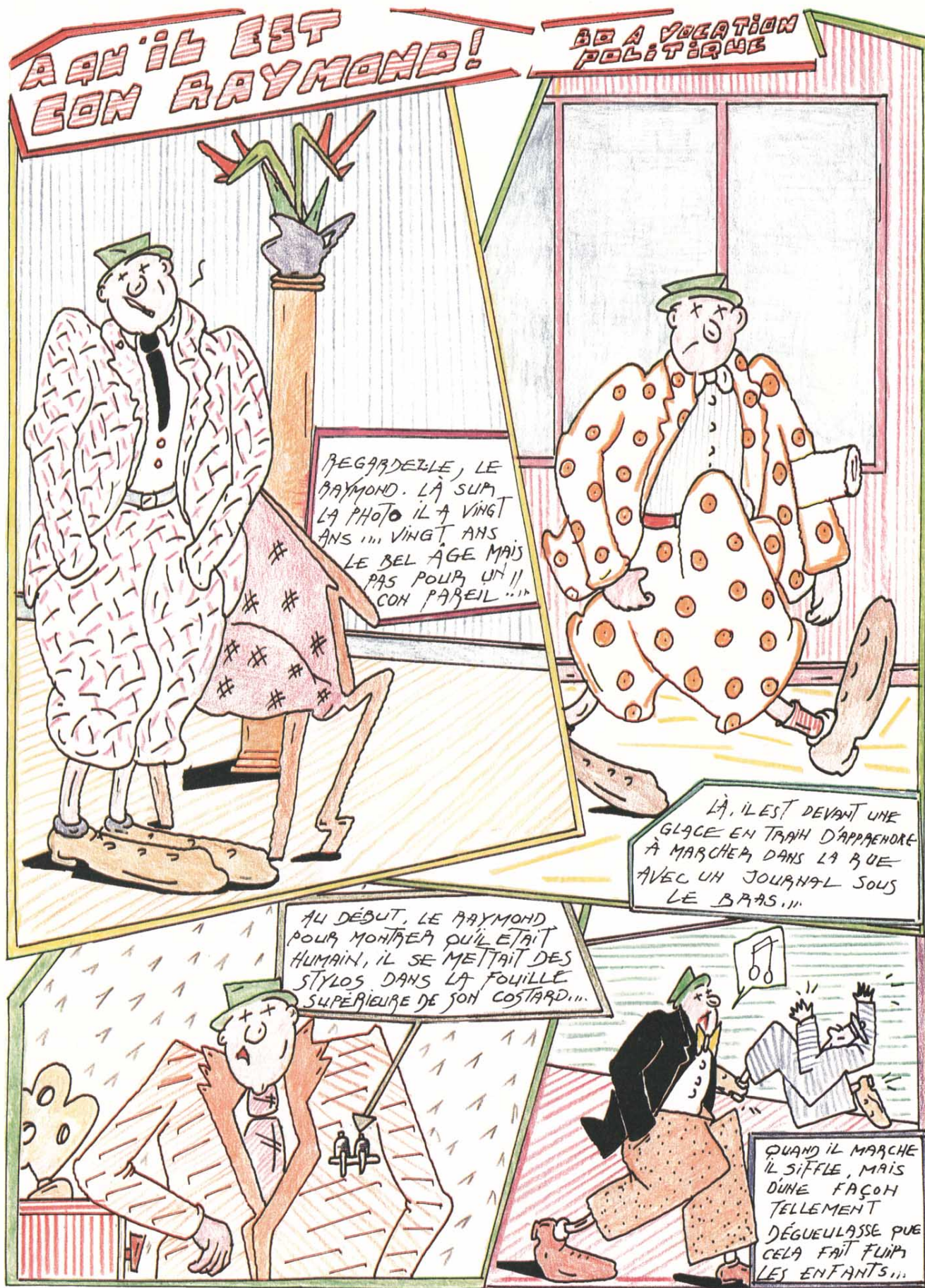
- C'est toi mon plus bel avion, ma CT 18 !

Et il lui fait l'amour avec les doigts, la bouche et la bite.

Hugot

**VIENT DE PARAÎTRE
AUX EDITIONS
LESQUARE - ALBIN MICHEL**









NOUS étions au hammam de la rue des Rosiers, Isabelle, la blonde, Mariline, la métisse caramel, et moi-même que je ne présente plus, pour une grande séance de récurage. Nous avions dignement débuté la séance en sirotant quelques verres de vin blanc sec qui facilite la transpiration.

Nous étions là depuis deux bonnes heures, rouges, les cheveux collés et le corps dégoulinant de sueur, et allions aborder la phase décapage : avec un gant spécial on frotte tout le corps afin d'éliminer les peaux mortes qui, en petits tortillons grisâtres semblables à des vermisseaux, s'amassent sur le corps. Beurk ! On les chasse ensuite d'une abondante douche. Ce sont là les répugnants petits secrets de la beauté.

A côté de nous, une mémé rondouillarde faisait craquer ses articulations, se contorsionnait au risque de se fouler la colonne vertébrale, cherchant désespérément à atteindre son dos, juste entre les omoplates.

- Vous voulez que je vous aide, propose obligeamment Mariline...

Mémère remercie, une fois la chose faite. Elle nous fait signe d'approcher avec une mine de conspiratrice :

- Je tire les cartes et lis les lignes de la main, ça vous intéresse ?

Nous nous consultons du regard, et Isabelle demande :

- C'est combien ?

- 25, 35 et 50.

- Ben, qu'est-ce qu'on a pour 25 F ?

- Je vous fais deux tours de cartes.

- Eh bien, d'accord, nous allons consulter.

Mariline a droit à un coup à 35 pour le prix de 25.

J'y vois un signe du destin, je me demandais ce que j'allais bien pouvoir vous raconter cette fois-ci...

Nous ne croyons pas à ces trucs-là, mais nous sommes tout émoustillées. C'est la première fois que nous nous fai-

sons tirer les cartes : ça s'arrose. Au vin blanc sec.

Mémère est remontée au premier : il y a une salle avec table et fauteuils où l'on peut boire, lire, manger, etc. Elle s'est installée dans un coin, entourée d'éponge rose. Elle a deux anneaux dorés style gitane aux oreilles et un peignoir blanc. Je perçois dans ses yeux sombres toutes l'étendue de sa science ; elle me transperce du regard. Elle a étalé le tarot devant elle. Je m'installe. J'espère que les autres bonnes femmes ne vont pas écouter ce qu'elle me dévoilera !

- Vous êtes mariée ?

Tiens, je croyais qu'elle devenait les choses...

- J'ai un fiancé.

Elle me donne trois cartes que je dois tenir devant ma bouche. Je sens passer son fluide. Il est bien entendu glacial.

- C'est un monsieur brun, dit-elle.

Bravo ! C'est effectivement un beau (très beau) monsieur brun.

- Il vous aime beaucoup.

Affirmatif. Il me l'a encore dit ce matin.

- Vous aussi vous l'aimez bien, qu'elle affirme. Elle ajoute que je dois y penser très fort, parce que son truc à elle c'est la transmission de pensée. Elle en profite pour me donner une enveloppe de la taille d'une carte de visite, avec son nom écrit dessus en lettres bâton. Une écriture tremblée et démodée au stylo-bille bleu. Elle s'appelle Lola Gracia.

- Vous habitez dans le même quartier que moi, lui dis-je. Vous faites ça depuis longtemps ?

- Eh bien, depuis que je suis à la retraite. Vous comprenez, ils ne nous donnent que mille francs par mois. C'est pas beaucoup. Je fais ça depuis cinq ans.

- Ah, bon. Mais comment avez-vous découvert vos dons ?

- J'ai appris avec des livres...

- Vous donnez souvent des

consultations ici ? Je demande ça parce que cela fait deux ans que je viens et j'ignorais que ce genre de choses se pratiquât ici.

- Une semaine sur deux. Sinon je reçois chez moi. Mais c'est plus cher. Vous comprenez, ici, il y a de la concurrence. Il y en a une autre, elle fait la consultation à 35 ; alors moi je la fais à 25. Je fais aussi les choses pour la réussite dans le commerce. Je fais les philtres d'amour...

- Ah oui ? Et c'est combien ?

- 350 et 500 F, mais pour vous ce sera 250. (Ben, c'est pas la peine, puisqu'elle vient de me dire qu'elle est aimée !) J'ai des clients très assidus. Je viens de faire un philtre à une petite jeune femme, ça marche très bien. Votre ami, il est né à l'étranger...

- En Afrique du Nord.

Elle étale les cartes : je vois des glaives, un sabre, je frémis. Elle va m'annoncer des horreurs. Elle m'en montre une très laide, avec une grosse massue entourée de lierre. Les astres sont pour moi, le monsieur brun m'aime vraiment beaucoup. (Elle se répète.) Ah, il y a un monsieur blond ? A part Willem, j'en connais pas...

- Vous allez prendre un appartement.

- J'en ai pris un il y a six mois, lui réponds-je.

- Ah, vous voyez, hein ?

Les astres encore, la réussite. (La preuve, j'écris dans « Charlie mensuel »). Je vais recevoir une somme d'argent. (J'attends les sous de ma dernière pige à « Charlie ».) Ah, le facteur ! Il va m'apporter une lettre. (C'est son boulot, c'est la moindre des choses !)

- Le monsieur brun vous demande en mariage. (C'est exact.) Une vieille dame, elle vous aime beaucoup. (Je ne vois pas qui... Maman, sans doute ?)

- Votre ami, il a des difficultés, il n'aime pas ce qu'il fait. (C'est ma foi vrai, mais je croyais qu'on parlait de moi...) Un monsieur châtain, il vous aime beaucoup, mais vous ne



l'aimez pas. (Je ne peux pas aimer tout le monde !)

- Un voyage en vue...

- Oui, je pars à Hong-Kong.

- Ah, vous voyez, jubile-t-elle, et vous ne m'avez rien dit !

Elle refait un tour. Le mariage, encore.

- Vous avez du succès, dites donc...

- Oh, moi, le mariage, hein, dis-je blasée.

- Remarquez, moi, je vivais maritalement, c'était formidable. Quand je me suis mariée, ça n'a plus marché.

Moi, très courrier du cœur :

- Et maintenant ?

- Il est mort, je suis veuve (conséquence logique)... Votre ami, ça va s'arranger. Il va toucher de l'argent. Le facteur. (Il passe tous les jours, c'est vrai...) Il apporte une lettre. (Encore !) Une satisfaction administrative pour vous. (J'ai reçu ma carte de presse ce matin.) Votre ami, toujours le mariage... (Elle commence à se répéter beaucoup !) Ah ! Vous allez acheter des choses pour votre maison ! (Ça, c'était pas sorcier à deviner...) Je demande un tour supplémentaire.

- Vous allez recevoir de l'argent, ça va beaucoup vous arranger. (Ça arrange toujours tout le monde !) Le monsieur châtain est triste... Elle me regarde avec insistance :

- Vous avez fait un vœu, mais vous êtes indécise. Vous reculez avant de vous lancer. (C'est ma foi vrai !) Le vœu, vous allez le réaliser, et ça marchera. (Youpiee !) Mais je vois beaucoup d'angoisse. Si vous venez me consulter, je vous donnerai un baume spécial, vous vous le passerez sur les mains et vous serez désangoissée...

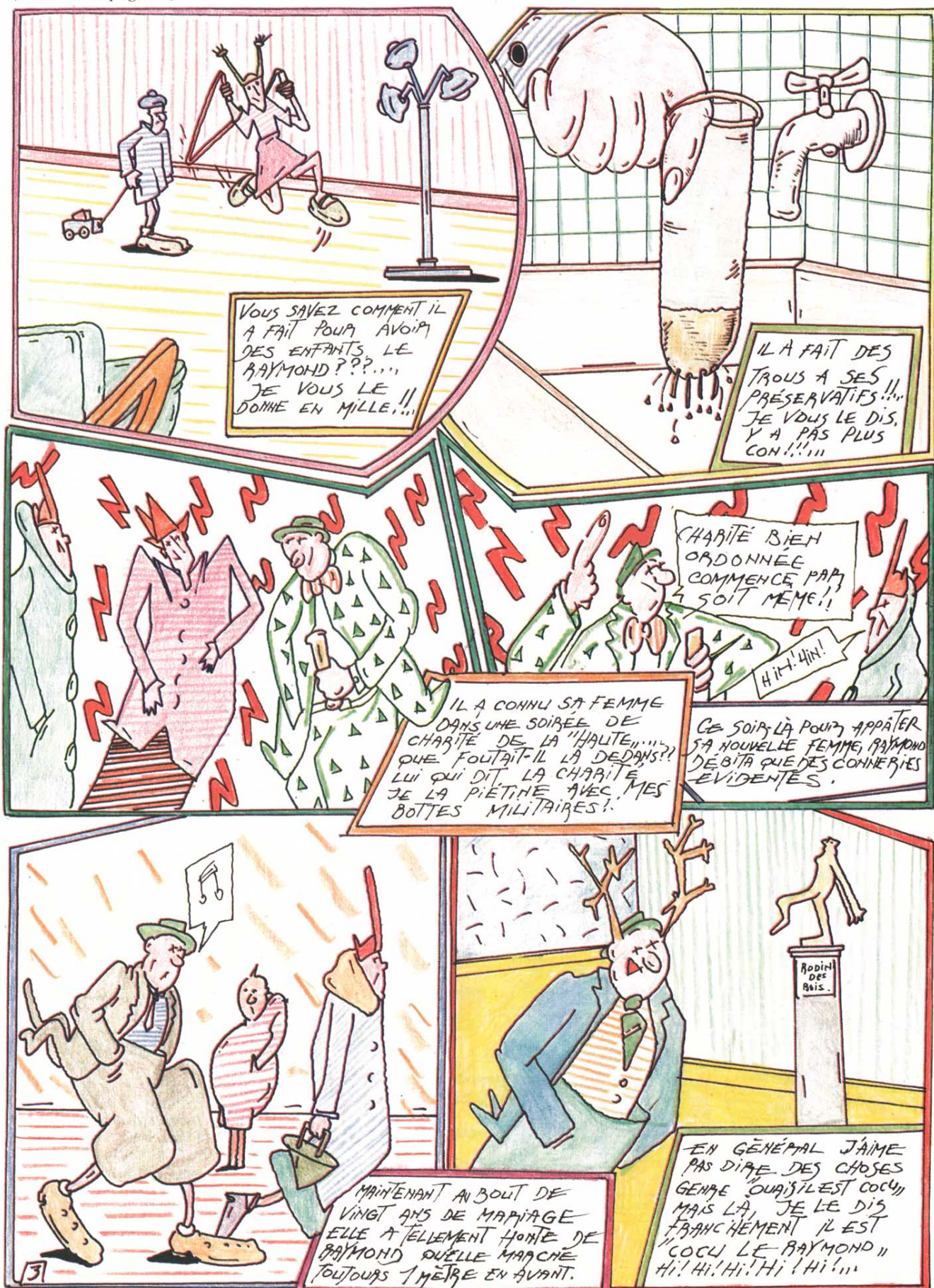
- C'est combien ?

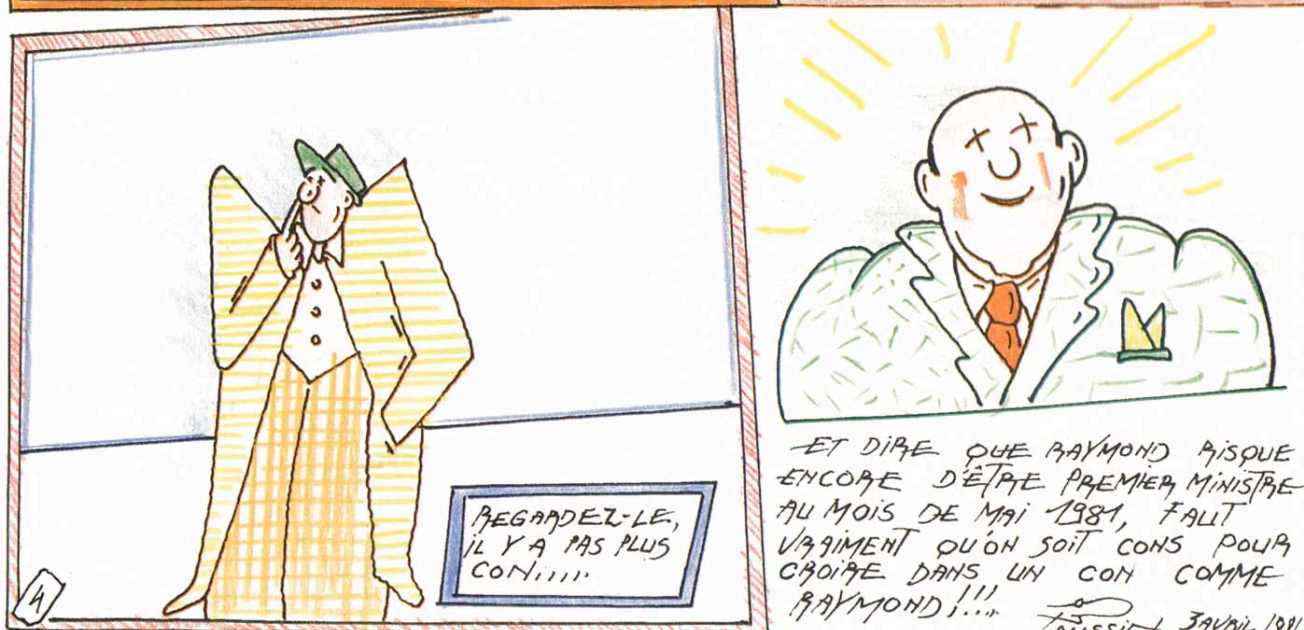
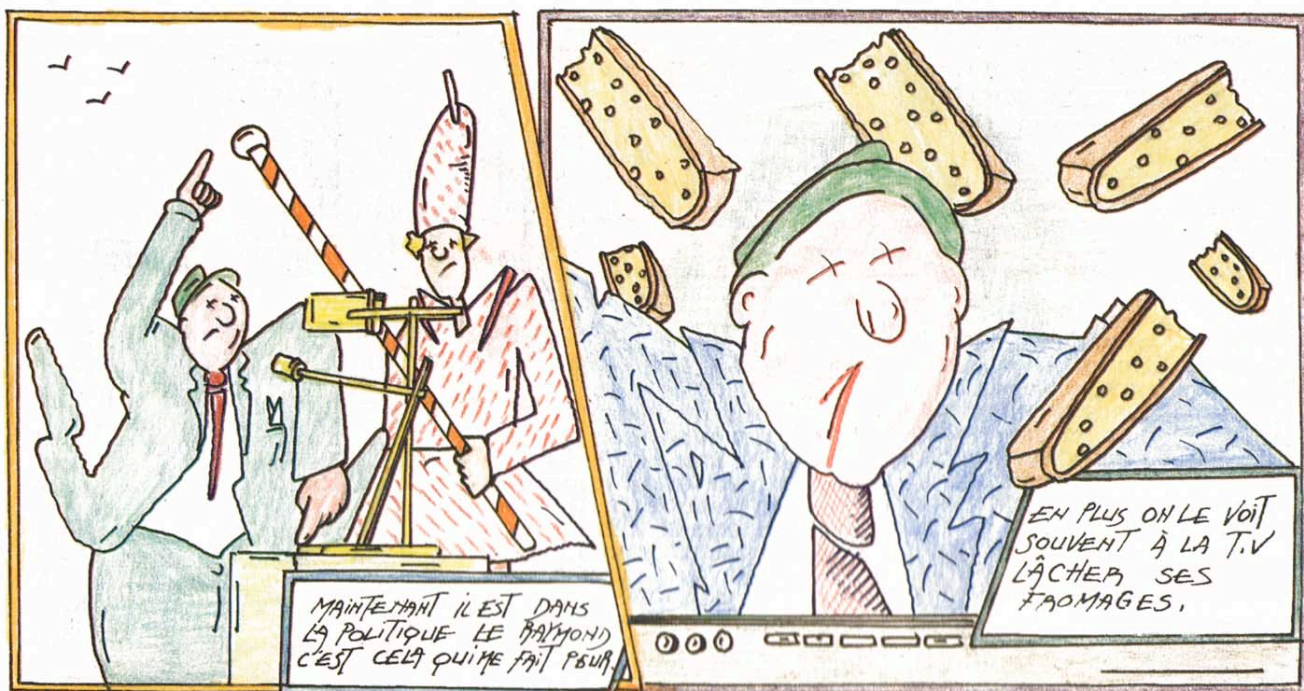
- Si vous venez pour un philtre, par exemple (elle y tient !), vous me prévenez à l'avance, j'irai chercher le baume et, pour vous, ce sera gratuit... Je vous fais la réussite. Toujours la demande en mariage, les astres sont pour vous et vous êtes sur la bonne pente...

C'est le tour d'Isabelle. Elle lui a dit qu'elle avait beaucoup de succès, que les hommes l'aimaient beaucoup, et que les astres étaient pour elle.

A Mariline, maintenant. Elle a beaucoup de succès, elle aussi. Elle lui a proposé de la désenvoûter...

Jeanne Folly





Foussier 3 Avril 1981



NON ! cette chronique n'a pas disparu. Le « blanc » de l'autre mois était dû à la surabondance d'autres matières rédactionnelles. Nous voici très en retard sur l'actualité, il va falloir notuler à tour de bras, en évitant les envols lyriques. Dur.

GERTRUDE'S BOUNCE

Aucun rapport avec le quintet de Max Roach et Clifford Brown, quoique cette Gertrude-ci se nomme Gertrude Walker. Il semble qu'elle a écrit plein de choses. En France – que les érudits me corrigent – on ne la connaît guère que pour l'étrange *A contre-voie* (Série Noire n° 67, puis Carré Noir 172). Ce printemps le Masque a publié d'elle *l'Eté de Californie* (n° 1635 de la collection) qui sera aux fans d'*A contre-voie* ce que les madeleines sont à Proust. A nouveau le héros est un jeune homme laconique, sombre, rebelle, poursuivi par une fatalité hésitante mais lourde. A nouveau une femme excentrique, plus âgée que le

héros, lui donnera son estime compréhensive et un bon coup de main.

Les détails de l'intrigue sont conventionnels, et certains semblent sortir de chez Simenon. Le héros est soupçonné de plusieurs meurtres par la faute de coïncidences fâcheuses. Serveur de restaurant, il habite une pension de famille à l'ancienne, et l'un et l'autre lieux sont peuplés de personnages pittoresques et opaques, parfois suspects. Et puis la vérité éclatera, mais avec discrétion : c'est un roman feutré. Ce qui force l'attention, ce qui fait à proprement parler le charme de *l'Eté de Californie*, on est obligé d'admettre que c'est la psychologie. Voilà pourtant une denrée détestable. Mais Gertrude Walker possède, tout d'abord, le grain de folie qui empêche que la « psychologie » soit tout bonnement de la soupe ; et d'autre part elle ne fait pas de « littérature psychologique » (pas de réflexions à la noix ni de monologues intérieurs à la con), elle décrit, elle est « comportementaliste » (behavioriste) plutôt qu'autre

chose. Elle suggère des abîmes, elle n'y plonge pas pour les baliser avec une chaîne d'arpenteur, elle ne nous dit pas de quoi ces abîmes sont pleins, ils sont donc comme une caisse de résonance : ce beau petit roman fonctionne comme une contrebasse. C'est bien. Quand je vous disais que le Masque est une collection à surveiller, quoique principalement anodine, je n'avais pas tort. Je me félicite.

SN 1815-1825

Dans les Série Noire printaniers, toujours une bonne proportion de choses très notables. *Balles nègres*, d'ADG (SN 1825) appelle les mêmes remarques que son récent *Pour venger pépère*, sauf que cette fois tous les amateurs de faits divers croustillants verront d'emblée de quelle anecdote ADG s'est inspiré, et détiendront par conséquent la clé de l'énigme avec cent cinquante pages d'avance sur le héros narrateur ce qui est un peu embêtant. Les vrais fans d'ADG n'en seront que plus à l'aise pour siroter le style bien particulier de cet auteur. Les



autres s'emmerderont ferme, je suppose.

Naguère, *Le cor sonne le glas*, de Robert B. Parker (SN 1801) me semblait être comme un sous-produit de *Délivrance*, dont je me demandais si c'était du lard ou du cochon ou du néofascisme modéré. Les érudits de la revue *Polar* m'ont appris que ce Parker est un universitaire de Boston, un théoricien du polar *hard-boiled* classique, et l'auteur d'une série de romans noirs ayant pour héros un détective privé bostonien nommé Spenser. En attendant (j'espère) les aventures précédentes de Spenser, en voici une récente dans *Ramdam-dame* (SN 1818). C'est très intéressant. Accessoirement, ce commentateur du *hard-boiled* a pris le temps de maîtriser très bien la technique classique (voyez les dialogues et autres *wisecracks*, en particulier). Mais d'autre part voici qu'il se tape un « grand » sujet : tout *Ramdam-dame* repose sur les rapports entre le privé, pas plus macho qu'un autre, mais tout de même musclé, viril et un tantinet brutal, et d'autre part la personnalité qu'il doit protéger : une lesbienne militante, écrivain de combat, plus proche de Kate Millett que de la rageuse Solanas, mais tout de même assez dure, comme miquette. A la fin le privé et la lesbienne, après bien des heurts, dormiront main dans la main, chastement ; et la grandeur de l'ouvrage, c'est que Robert Parker ne donne raison à aucun de ses personnages ; il fait voir leurs caractères respectifs, il fait voir qu'ils ont tous deux raison, tous deux tort, ou plutôt que c'est la méchanceté du monde qui a fait en sorte que le privé et la féministe ultra ont chacun pris une voie, cristallisé une particularité caractérielle, de sorte qu'enfin ils peuvent s'estimer mutuellement, mais chacun reste sur ses positions. Entre-temps, tous les détails sont thématiquement reliés au centre du sujet : non seulement le privé et la féministe ont chacun une maîtresse (d'où coups d'œil en coin, jalousies refoulées et ainsi de suite), mais bien sûr, en plus, quand le privé prépare un dîner (manifestant là de bons talents de ménagère) ça fait partie de l'action, vu que ça fait partie de l'action, vu que ça fait partie du sujet. Dès lors, il est sans importance que les scènes de violence n'occupent qu'une très petite part de cet ouvrage excellent, et fin.

Personne ne devrait mourir

comme ça, d'Andrew Coburn (SN 1822), est passionnant aussi. Schéma : une malhonnêteté ancienne retombe sur la gueule des deux flics qui l'ont commise et ont du coup fait fortune. De ces deux flics, l'un a toujours été le macho, l'homme de pouvoir, le combinard, le manipulateur de l'autre, à qui il a même refilé sa femme. Or, à présent que le ciel leur tombe sur la tête, c'est le flic secondaire, le flic discret qui va faire solidement face, tandis que le flic macho va progressivement craquer. La narration est non chronologique : on saute sans cesse de l'action présente à telle ou telle tranche du passé. C'est que les rapports des deux flics sont le sujet, bien plus que l'anecdote chronologique. Andrew Coburn avait déjà attiré l'attention avec *la Fille à personne* (SN 1750), où déjà c'était sa capacité « psychologique » qui était notable. Il vient de nous tricoter ici un machin encore plus subtil. Voilà encore un auteur à suivre, ces temps-ci il en pleut, réjouissons-nous.

Mais la réussite la plus éclatante – quoique déconnante en quelque mesure – dans cette tranche de la SN, c'est sûrement *le Cimetière de ceinture* d'Alain Furst (SN 1820). Furst avait déjà publié *Jamais le jeudi* (Super Noire 64), plaisante petite histoire d'un rejeton de la bourgeoisie juive de banlieue devenu demigrossiste en drogues diverses, et pris dans une magouille aberrante montée par un flic de campagne retors et un faux agent de la CIA. A la fin son héros résolvait ses problèmes, fourguait son territoire de vente et s'achetait un restaurant chinois. A présent le même héros, une dizaine d'années plus tard, ayant perdu son restaurant à la suite d'un pari stupide, sert de messenger entre New York et Paris, pour le compte de la bourgeoisie juive new-yorkaise ; il doit remettre une grosse somme, et une mystérieuse bague, à un groupe de pression pro-israélien ; le coup lui paraît fourré, il tâche de le jouer à sa manière ; du même pas nous tombons tête baissée dans un roman métaphysique. Je ne rigole pas. Furst a décidé de déployer ses ailes : on verra donc son héros pris entre deux femmes, l'une nommée Christienne (sic), l'autre Diana Fischer. Qu'un coursier du sionisme soit coincé entre quelqu'un qui est nommé d'après le Christ, et quelqu'un qui s'appelle littéralement *chasseur-pêcheur* (Diana Fischer), ça

n'est pas triste. Tout se terminera dans un donjon où, au milieu d'une orgie de sexe et de drogue, les agents de toutes les puissances mondiales se disputent, aux enchères, une arme économique touchant à l'anticipation scientifique. Entre-temps l'on nous aura promené à travers la France, et des souvenirs de l'occupation allemande, de la déportation et de la résistance, seront venus enrichir thématiquement le merdier. Simultanément, les scènes tragiques sont dynamitées de l'intérieur, comme dans tel duel fantastique, digne de *Scaramouche*, où l'un des duellistes est armé d'un couteau, et l'autre d'un énorme poisson mort... Bref, c'est parfaitement dingue.

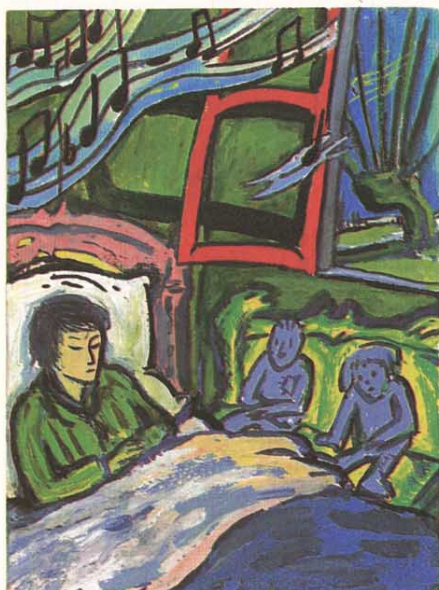
A FAST ONE

D'excellentes rééditions continuent chez Marabout. On y reviendra le mois prochain, en même temps que sur les dernières parutions chez NÉO. Pour l'heure, penchez-vous sur *le Cercle des initiés* de Jonathan Fast (le fils de Howard, au fait), dont la parution initiale aux éditions Acropole était passée inaperçue de tous.

Doté d'un point de départ conventionnel (un journaliste enquête sur la mort suspecte d'une star), ce roman n'est pas particulièrement brillant pour ce qui regarde l'écriture. Et je ne suis pas sûr que les multiples digressions aient beaucoup d'utilité, sauf qu'elles ont permis d'en faire un « gros » livre. Mais l'intrigue est remarquable. Après l'étonnant *Sabbat dans Central Park* de William Hjortberg (SN 1771), voici, en quelques mois, le second polar qui débouche bille en tête sur le surnaturel. Vous vous rappelez que je me suis demandé, à propos du *Sabbat* de Hjortberg, si ce *Falling Angel* n'était pas un démarquage du *Fallen Angel* de Howard Fast. Après cet *Inner Circle* de Jonathan Fast, je m'interroge de plus en plus : y aurait-il, du côté de Los Angeles, une bande d'initiés flippés, dont Howard Fast serait un centre ? Sûrement pas. En tout cas Jonathan Fast a l'air ici de suggérer que des gens comme Rudolf Valentino, James Dean et Marilyn Monroe ont bonnement été sacrifiés au dieu mexicain de la Renommée, au sommet d'une pyramide aztèque. Et il le prouve, le bougre ! Ça laisse rêveur. Allez ! je vous laisse rêver.

Manchette

(Suite du n° précédent)

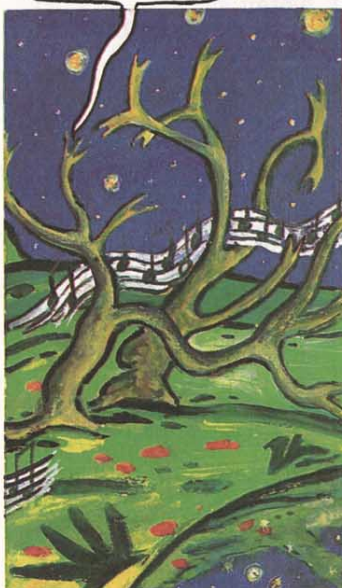
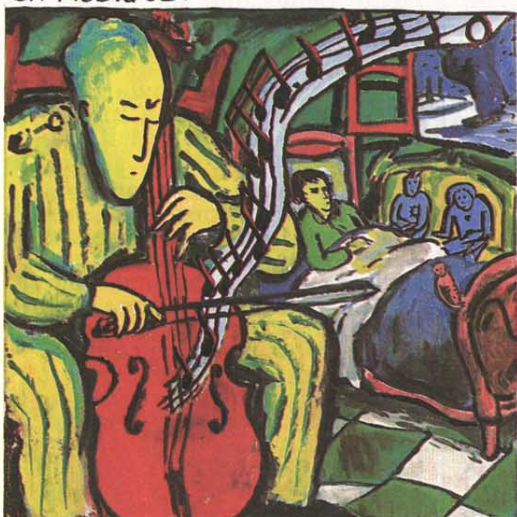


D'OÙ VIENT
CETTE MUSIQUE
?



ET IGOR, QUE
DEVIENT-IL ?

- DE CHEZ MISLAV. SON FILS EST TRÈS
MALADE. IL PENSE LE GUÉRIR AVEC
SA MUSIQUE.



- TOUJOURS SEUL, QUELQUE
PART DANS LA FORÊT. IL CHERCHE



ET LE
LOUP ?

- QU'IL AILLE SE FAIRE F...



QU'A-T'IL
FAIT ?

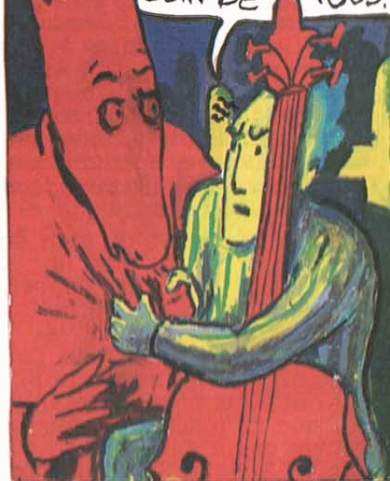
CHHUT...
ÉCOUTE, C'EST
DE LA GRANDE
MUSIQUE...



REGARDEZ COMME IL DORT!.. MA
MUSIQUE VA LE GUERIR,.. MA MUSI-
QUE -



VOUS COMPRENEZ ?
BON!.. ALORS SOR-
TEZ ! ON A PAS BE-
SOIN DE VOUS!



ARRIÈRE ! VIEILLARD
HIDEUX ! ESPÈRES-TU
EFFRAYER LA MORT?



D'ABORD, QUI
TE DIT QUE
JE VIENS
POUR LUI?



C'EST
TOI QUE
JE VEUX





DAS moyen de le rater dans un cocktail ou un festival : c'est le blond ahuri dont le tête dépasse et dont le sourire accroche tout de suite. Quand on s'approche, on voit plus rarement avec lui une fille qui ressemble étrangement à certaines de ses héroïnes.

Entré il y a trois ans à *l'Echo des Savanes*, il n'en est pas ressorti. Ses deux albums, *Virus* et *Banlieue Sud*, commencent à marcher fort. Son style à base de photos, très noir, délibérément à l'opposé de la tradition du trait souverain, frappe les imaginations.

Lui, c'est

JEAN TEULÉ

Sa copine, c'est Zazou Gagarine.

— *D'où est-ce que tu sors ?*

J. Teulé : J'ai fait une école de dessin, rue Madame, pendant trois ans. J'en suis sorti avec un B.T. comme tout le monde. J'ai travaillé un an dans une boîte de publicité, je faisais des sigles, des maquettes pour des boîtes d'informatique corses ou de sols antidérapants allemands. J'avais dix-neuf-vingt ans. J'avais gagné plein de sous. Un copain, mon prof de dessin jusqu'en 3^e, m'avait demandé de venir repeindre le mur de l'école à Arcueil, j'ai eu la chance d'être collègue de mes profs ! Le mur existe toujours, d'ailleurs. Après ça, je suis parti vivre en Angleterre

pendant un an, à claquer mon fric. A mon retour, j'ai commencé à travailler dans la presse, à *Union*, à *Avant-Garde*, aux *Secrets de l'Histoire*, illustration, dessins d'une page, etc. Je me suis fait virer d'*Avant-Garde* juste avant les élections de 1978 parce que je travaillais en même temps à *Union*. A Ivry, un groupe de communistes avaient fait une A.G. parce qu'il y en avait un qui leur avait montré un numéro d'*Union*. Ils avaient écrit au journal pour dire que je ne pouvais travailler aux deux à la fois. Un tel scandale, à l'approche des élections ! A *Avant-Garde*, du jour au lendemain, on a perdu mon numéro de téléphone. J'ai travaillé aussi à la *Vie Ouvrière*, à *Antoinette*...

— *On fera des albums avec tout ça dans vingt ans...*

J.T. : Moi je jette tout, mais Zazou garde ce qu'elle fait et même elle fait ma poubelle avant de la vider. Après tout ça, Zazou travaillait et je m'étais donné deux mois pour faire un grand dossier de BD ; j'ai fait deux histoires et il fallait que ça marche, sinon, fallait retrouver du boulot. Je suis allé à *l'Echo* et Salvi les a prises tout de suite. J'avais été voir Wolinski à *Charlie* juste avant qu'il aille manger du caviar : il avait jeté un coup d'œil et avait dit « Non ; c'est de la BD à mettre au mur, trop sophistiquée, la BD ça se lit et ça

se jette ».

— *Mais à l'Echo, tu as commencé avec Rouzaud ?*

J.T. : J'avais fait deux bandes dont j'avais fait le scénario, mais Salvi avait dit : « Le dessin est intéressant, mais le scénario pas tout de suite, faut qu'on trouve un scénariste pour que tu apprennes le métier. » Ce n'était pas con, et assez sympa. Il m'a donc filé Rouzaud, qui m'a fait des scénarios pendant six mois. Mais on était trop différents. Je n'aimais pas du tout ce qu'il me faisait faire, mais il m'a appris plein de trucs. Après, j'ai travaillé avec deux pages, puis quatre, puis six, et c'était très long ; alors Zazou a commencé à m'aider, noircir, puis letter (au début, je faisais le letterage à la machine). Peu à peu, elle est montée en grade (rires).

Zazou : Et maintenant, j'ai des fiches de paye !

J.T. : On a acheté un carnet de fiches de paye et je lui en fais des bidons !

— *Tu fais partie du studio Teulé ?*

Zazou : Voilà !

J.T. : Je fais lire tous les scénarios à Zazou ; elle en a même fait un dans *Banlieue Sud*. Je n'arrive pas à avoir du recul par rapport à mes idées. Elle, elle y arrive du premier coup d'œil, sans imposer ses goûts qui ne sont pas les miens.

— *Mais tu fais des trucs dans ton coin aussi ?*

Zazou : Non, j'ai essayé, mais tout le côté commercial me gêne. C'est trop dur. Je fais des petits trucs.

J.T. : J'aimerais avoir un atelier, superviser, travailler à la Walt Disney, faire du cinéma (effarement de Zazou). Je ne vais pas dessiner toute ma vie, j'aimerais bien gagner beaucoup de sous pour faire ça, dépasser la BD. Je n'ai aucun amour pour la BD, je n'en lis pas. Depuis deux ans, je lis des livres sur la tauromachie. J'aurais voulu être matador...



Z. : C'est un fou !

J.T. : Peut-être des paroles de chansons ; des mecs me proposent ça après avoir lu *Virus*. Je suis prêt à laisser tomber la BD pour faire un film, un spectacle, etc. Le troisième album, je vais le faire en couleurs, je me vois mal faire toujours du noir et blanc. Ça s'appellera *Hématome*, ça sera un remake de « l'Ange Bleu », sauf que le vieux prof sera remplacé par Virus et Lola-Lola sera un personnage, Murès (anagramme de Sérums), qui ira avec Virus. Une histoire d'amour.

- Comment ça se passe pour toi à l'Echo ?

J.T. : Bien. Ils aimeraient bien que je signe un contrat d'exclusivité. On verra. En BD, je n'ai travaillé qu'à l'Echo, à part trois pages qui vont sortir dans *A Suivre*. J'aime bien avoir une adresse, savoir que j'habite à l'Echo.

- Comment tu travailles ?

J.T. : J'écris un scénario, en BD directement ; quelquefois j'écris un texte off et après je mets des images dessus. Sinon, j'écris en BD, je prévois les copains que je vais prendre en photo dans les positions de mes dessins. Je prends tout en photo, comme un roman-photo...

- Tu fais des photos d'après dessins, puis des dessins d'après les photos ?

J.T. : Exactement ! Après, je fais le découpage et j'agrandis chaque photo à la taille de l'image. Je décalque la photo en faisant des trucs, des superpositions, des flous...



- Je ne comprends pas : si tu fais des photos d'après dessin, puis des dessins d'après photo, pourquoi ne pas sauter la phase photo et recopier tes dessins ?

J.T. : Je mets le papier sur la photo et je ne m'occupe plus que de la qualité de l'image, plus du tout des noirs et des blancs, de tous ces trucs qui m'emmerdent. Au XVII^e et au XVIII^e siècles, les gens dessinaient parce qu'ils ne pouvaient faire autrement. Un mec comme Vinci aujourd'hui ne ferait pas « la Joconde » ; il faut se servir des outils de son époque.

- Tu utilises beaucoup la succession de clichés. Un mec comme Jérónaton utilise des diapos ; il fait poser les gens en mouvement et il les peint (contrairement à ce que tu fais). Ça donne une immobilité, des gens toujours faux, c'est à la fois très fascinant mais l'action est ralentie, hachée. Un geste immobilisé, ce n'est pas un geste...

J.T. : Au début de *Virus*, je me suis rendu compte que la photo, ça bloque. Alors, je fais faire des gestes volontairement faux, comme un mauvais théâtre, une vieille carte postale ; il faut accentuer les défauts au lieu de les masquer. Maintenant, je mélange des dessins très chiadés avec des trucs très bruts. J'ai fait faire à des copains qui ne savent pas dessiner des graffiti pour que l'histoire de la réalité dérape sur ces graffiti... Je m'amuse aussi à dessiner de la main gauche, alors que je suis droitier, pour avoir un trait naïf, brut. Je vais de plus en plus vers ça. Dans *Hématome*, je vais faire redessiner mes dessins par des malades mentaux, par l'intermédiaire d'un copain infirmier ; le mélange des dessins « vrais » et des leurs apporte des fantasmes que je ne pourrais mettre moi-même. Je voudrais aussi travailler avec des ordinateurs. J'aime bien quand ça dérape, trouver d'autres moyens que le pinceau et le crayon. Une fois, je me suis servi de Tampax trempés dans l'encre appliqués ensuite sur le papier, avec la ficelle. Je voulais faire un 45 tours avec les chansons qui sont dans *Hématome*, le vendre avec l'album, comme Dodo & Ben Hardi aux Humanos. Ou avec une cassette avec les bruits : le vent, les mouettes ; le lecteur lirait en même temps le texte.

- Il y a plein de sous-Teulé, déjà...

J.T. : Dans les conventions, ils

viennent me les faire voir, c'est à la fois normal et un peu stupide. Mais je suis très fier. On reçoit aussi des lettres de lecteurs qui aiment ; c'est agréable de recevoir des lettres de gens qui t'ont bien lu. J'ai rencontré une fille, à Annecy, qui connaissait deux pages par cœur, « Ils baisent », comme on apprend un poème.

- Tu racontes toujours des histoires de banlieue. Tu es tombé dedans quand t'étais petit ?

J.T. : C'est ça. J'ai toujours vécu ici, Cachan, Villejuif, Arcueil. J'ai des copains qui ont fait plein de trucs qu'on n'a pas vécus, des loubards. Dans *Banlieue Sud*, y a plein d'histoires vraies qu'on nous a racontées.

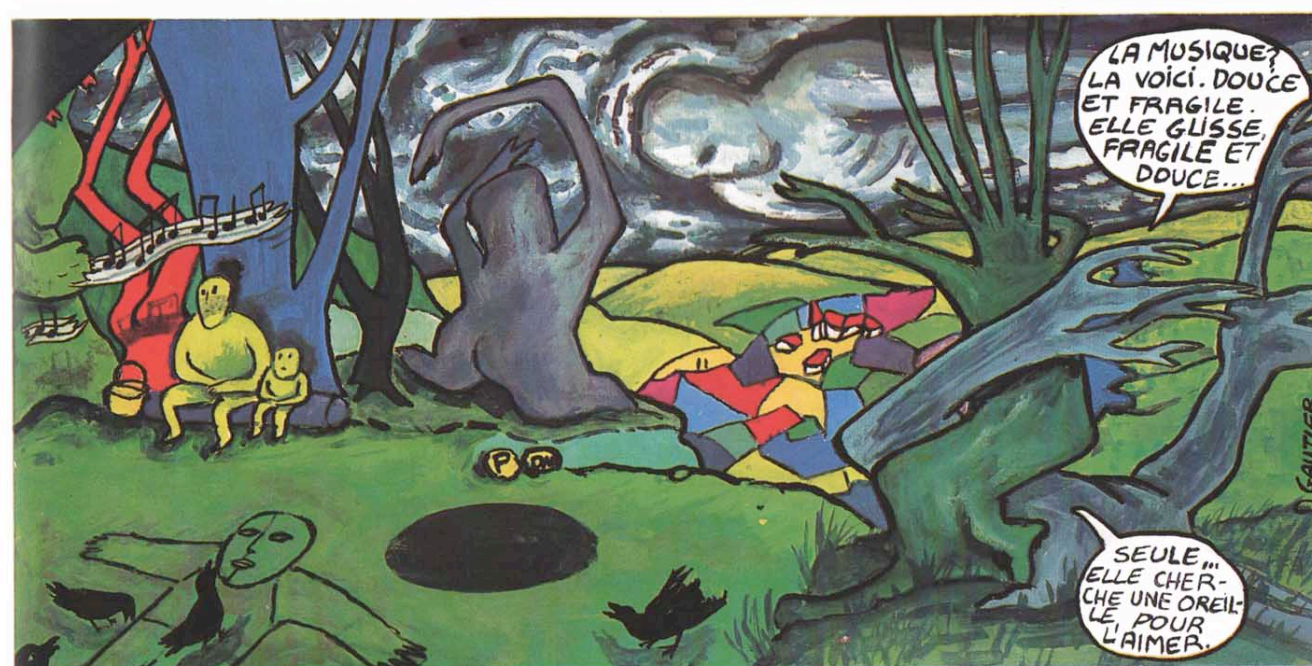
- Y a des trucs durs. Au contraire de ton image, on dit que tu es un grand Riquet à la Houppe, gentil...

J.T. : Je n'ai pas envie d'embêter les gens dans la vie, être agressif, mais en BD je n'ai pas envie de raconter des choses gentilles. Si je n'en faisais pas, j'aurais peut-être besoin d'être agressif dans la vie. Après avoir fait une BD, je me sens nettoyé. Hitler, on aurait dû le laisser prendre...

Propos recueillis par
Théophraste Epistolier







(à suivre)

RIGIDE!

RIGIDE!

PALL MALL FILTRE
American tobacco Company.